John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
ADAMS
220.6
v.14

OEUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE.

TOME XIV.

SECONDE ÉDITION ORIGINALE.

BERLIN,

CHEZ VOSS ET FILS ET DECKER ET FILS,

ET CHEZ TREUTTEL.

1788.

ADAMS 220.6
v.14

CORRESPONDANCE.

LETTRES

DE MONSIEUR D'ALEMBERT

AU ROI.

SIRE,

J'ai trop bonne opinion de ma patrie pour imaginer qu'elle me fasse un crime de la reconnoissance; mais dût-il m'en arriver des malheurs que je ne dois ni prévoir ni craindre, je cède à un sentiment plus fort que moi. Je supplie donc V. M. de recevoir mes très-humbles et très-respectueux remercimens pour la belle épître dont elle vient de m'honorer. Mon amour propre, Sire, en est si flatté, et à si juste titre, que mes éloges doivent être suspects; cependant, ma vanité mise à part, il ne me paroît pas possible d'exprimer avec plus de force et de

noblesse des vérités importantes au genre humain, et malheureusement trop peu connues de ceux qui devroient en être les plus puissans défenseurs.

Les circonstances présentes, et mon respect pour les occupations de V. M., ne me permettent pas de lui en dire davantage. Puissions-nous, Sire, pour le repos de l'humanité, et pour le bien de la philosophie, qui a si grand besoin de vous, jouir bientôt de cette paix si désirée! Elle me procurera le seul bonheur que je souhaite, celui d'aller mettre aux pieds de V. M. ma profonde vénération, et mon attachement inviolable. Cette prose, Sire, ne vaut pas les vers de V. M., mais les sentimens qu'elle exprime sont simples et vrais comme elle.

Je suis avec le plus profond respect etc.

A Paris, ce 11 Mars 1760.

SIRE,

J'ai respecté, comme je le devois, les grandes et glorieuses occupations de V. M. durant cette

campagne ; et c'est par ce motif que je n'ai pas cru devoir l'importuner même de ma reconnoissance. V. M. vient d'y acquérir de nouveaux droits par la belle écritoire de porcelaine qu'elle a bien voulu me donner; je l'ai reçue, Sire, le 15 Août, jour dont les généraux Autrichiens, malgré leurs épées bénites, se souviendront aussi long-temps que moi. L'usage le plus digne que je pusse faire d'un pareil présent, ce seroit de l'employer, Sire, à écrire l'histoire de V. M.; mais cet ouvrage est réservé à une plume plus éloquente que la mienne.

Puissé-je, Sire, voir arriver bientôt le moment auquel j'aspire, celui de mettre aux pieds de V. M. mes profonds respects, mon admiration, ma reconnoissance éternelle, et l'attachement inviolable avec lequel je serai toute ma vie etc.

A Paris, ce 22 Décembre 1760.

SIRE,

J'ai respecté, suivant la loi que je me suis toujours imposée, les occupations de V. M.

durant cette campagne; elles ont d'ailleurs été si brillantes, que je me serois fait un scrupule de les troubler, quelque pressé que je fusse d'arracher bien ou mal les traits dont V. M. me perce impitoyablement dans la charmante épître qu'elle m'a fait l'honneur de m'adresser. A présent, Sire, que le maréchal Daun vient de terminer ses glorieuses expéditions, ce seroit à moi indigne à lui succéder; car le sort de V. M. est d'être toujours en guerre, l'été avec les Autrichiens, l'hiver avec la géométrie. Mais, Sire, puisque la fière et redoutable maison d'Autriche a la modestie de se tenir pour battue, l'humble géométrie ne sera pas plus difficile; elle n'a rien de mieux à faire que d'imiter Mrs de Bamberg et de Wurzbourg, c'est à dire de payer, et de se taire.

Je n'ai presque plus d'espérance de revoir V. M.; je ne sais plus quand finira cette guerre affreuse et déstructive; je sais seulement, et toute l'Europe le sait comme moi, qu'il ne tient pas à V. M. que l'humanité ne respire enfin après tant de malheurs; mais puisque vos ennemis ne sont point encore las de faire égorger et périr de misère un si grand nombre

d'hommes, il me sera du moins permis, à présent que la maison d'Autriche n'est plus notre alliée, de donner un libre cours à mes voeux; de souhaiter à V. M. tous les succès et toute la gloire que méritent sa grandeur d'ame, son courage, ses talens et ses travaux; de souhaiter surtout que sa tranquillité et celle de ses peuples soient bientôt assurées par une paix durable et glorieuse, quand même, au grand scandale de la géométrie, le traité devroit être en vers.

Je suis avec le plus profond respect etc.

A Paris, le 23 Décembre 1762.

SIRE,

Il m'est donc permis de respirer enfin, après tant de tourmens et d'inquiétude, et de laisser agir en liberté des sentimens si long-temps renfermés et contraints au fond de mon ame. Il m'est permis de féliciter V. M. sur ses succès et sur sa gloire, sans craindre d'offenser personne, sans trouble pour le présent, et sans

frayeur pour l'avenir. Que n'a-t-elle pu lire dans mon coeur depuis six ans les mouvemens qui l'ont agité; la joie que m'ont causée ses victoires (excepté celle de Rosbach, dont V. M. elle-même m'auroit défendu de me réjouir,) et l'intérêt plus vif encore que j'ai pris à ses malheurs; intérêt d'autant plus grand, que je sentois ce que ces malheurs pouvoient coûter un jour à mon pays, et que je plaignois la France, sans oser même le lui dire! Je ne sais si nous traiterons les Autrichiens comme nous avons traité les jésuites; les premiers nous ont fait pour le moins autant de mal que les seconds, et nous ne pouvons pas dire comme les chrétiens, que *la nouvelle alliance vaut mieux que l'ancienne;* mais enfin ma patrie respire, V. M. est tranquille et au comble de la gloire, je ne veux plus de mal à personne. Puissiez-vous, Sire, jouir long-temps de cette paix et de cette gloire si justement acquises! Puissiez-vous montrer encore long-temps à l'Europe l'exemple d'un Prince également admirable dans la guerre et dans la paix, grand dans la prospérité et encore plus dans l'infortune, au dessus de l'éloge et de la calomnie!

Avec quel empressement, Sire, n'irai-je pas exprimer à V. M. ce que ma plume trace ici foiblement, et ce que mon coeur sent bien mieux! Qu'elle satisfaction n'aurai-je pas de mettre à vos pieds mon admiration, ma reconnoissance, mon profond respect, et mon attachement inviolable! Mais, Sire, je sens que dans ces premiers momens de repos, V. M., occupée toute entière à essuyer des larmes qu'elle a vues couler malgré elle, aura bien mieux à faire que de converser de philosophie et de littérature. J'attendrai donc son loisir et ses ordres pour aller passer quelque temps auprès d'elle. C'est-là, c'est dans ses entretiens que je puiserai les lumières nécessaires pour étendre ces élémens de philosophie auxquels elle a la bonté de s'intéresser. Ce travail exige de l'encouragement, et c'est auprès de vous seul que la philosophie peut en trouver; car elle n'est pas si heureuse que V. M., elle n'a pas fait la paix avec tous ses ennemis. Ne croyez point, Sire, qu'elle entende assez mal ses intérêts pour vouloir être en guerre avec vous; et que deviendroit-elle, si elle perdoit un appui tel que le vôtre! La géométrie suivra

son exemple; elle signera sa paix comme les Autrichiens, et avec plus de plaisir qu'eux; elle se gardera bien surtout de vouloir ôter à V. M. *ses hochets*, malgré les coups qu'elle en a reçus; elle sait trop bien qu'on ne lui ôte rien sans s'en repentir, et sans être forcé de le lui rendre. Elle ira s'instruire et s'éclairer auprès de vous; elle ira porter à V. M. (sans avoir à craindre le reproche de flatterie) les voeux, l'amour et le respect de tous ceux qui cultivent les lettres, et qui ont le bonheur de voir dans le héros de l'Europe leur chef et leur modèle.

Je suis avec le plus profond respect etc.

A Paris, ce 7 Mars 1763.

SIRE,

Je me rendrai avec empressement à Wésel au premier avis que V. M. me fera donner de son voyage; et je me félicite d'avance de pouvoir enfin mettre à vos pieds, en toute liberté, des sentimens que je partage avec l'Europe entière. Je ne sais pas, si, comme V. M. le prétend, il

y a des rois dont *les philosophes se moquent;* la philosophie, Sire, respecte qui elle doit, estime qui elle peut, et s'en tient là; mais quand elle pousseroit la liberté plus loin, quand elle oseroit quelquefois rire en silence aux dépens des Maîtres de ce monde, le philosophe Molière diroit à V. M. qu'il y a rois et rois, *comme fagots et fagots;* et j'ajouterai avec plus de respect, et autant de vérité, que la philosophie me paroîtroit bien peu *philosophe*, si elle avoit la bêtise de se moquer d'un Roi tel que vous. Toute la morale de Socrate n'a pas fait au genre humain la centième partie du bien que V. M. a déjà fait en six semaines de paix. La France, qui s'étonne encore d'avoir été votre ennemie, parle de votre gloire avec admiration, et de votre bienfaisance avec attendrissement. Ne craignez point, Sire, malgré vos bons mots sur *les sottises des poëtes*, que le Poëte philosophe qui vient de faire le traité d'Hubertsbourg, soit mis par la postérité sur la même ligne que le Poëte cardinal qui a fait le traité de Versailles. Il étoit assez naturel que ce dernier traité donnât à la géométrie un peu d'humeur contre la poésie; vous êtes, Sire, à tous égards, bien propre

à les réconcilier ensemble ; permettez-moi cependant d'avouer, que si dorénavant la géométrie permet aux poëtes d'emprunter le secours de la fable, ce ne sera pas quand ils auront à parler de vous.

Je suis avec le plus profond respect etc.

A Paris, ce 29 Avril 1763.

SIRE,

L'ouvrage de philosophie que j'ai eu le bonheur de faire par ordre de V. M., m'a procuré de sa part une lettre bien supérieure à mon ouvrage, pleine d'une philosophie qui me remplit d'admiration, et d'une bonté qui me pénètre de reconnoissance. Quelle lettre, Sire! et qu'elle est bien digne du héros et du sage qui l'a écrite, si on en excepte ce qu'elle renferme de trop flatteur pour moi! elle mériteroit d'être signée d'autant de noms de philosophes, que les archiducs autrichiens ont de noms de baptême. Mais le nom seul de V. M. équivaut à tous ceux du Lycée et du Portique, et vaut beaucoup mieux que tous ceux du calendrier.

Je me félicite, Sire, de penser comme V. M. sur la vanité et la futilité de la métaphysique ; un vrai philosophe, ce me semble, ne doit traiter de cette science que pour nous détromper de ce qu'elle croit nous apprendre ; principalement sur ces grandes questions, qui, comme dit très-bien V. M., nous importent vraisemblablement si peu, par la raison même qu'elles nous tourmentent si fort en pure perte.

Il n'en est pas ainsi de la géométrie, beaucoup plus certaine, parce que l'objet en est plus terre à terre ; c'est une espèce de hochet que la nature nous a jeté pour nous consoler et nous amuser dans les ténèbres. Les questions que V. M. a la bonté de me faire sur l'emploi de l'analyse et de la métaphysique dans cette science demandent du temps pour y répondre avec la clarté qu'elle désire ; j'ai déjà jeté sur le papier quelques réflexions, que j'aurai l'honneur de lui envoyer le plutôt qu'il me sera possible, si elles ne me paroissent pas trop peu dignes de lui être présentées. Pythagore, auquel vous me faites l'honneur, Sire, de me comparer quoique indigne, et avec qui je n'ai rien de commun que de n'oser manger des fèves, (à la

vérité par de meilleures raisons que lui,) ce Pythagore auroit tremblé, s'il eût dû avoir comme moi pour juges de ses écrits Numa, Alexandre, et Marc-Aurèle. V. M. prétend que mes rapsodies vivront plus long-temps que les journaux immortels de ses campagnes; j'ai lu, je ne sais en quel endroit, que César annonçoit la même chose à un philosophe de son temps, dont il n'est rien venu jusqu'à nous, tandis que les commentaires de César, respectés par dix huit siècles, sont encore lus et admirés de nos jours.

Il est étonnant, Sire, j'en conviens avec regret, que des philosophes, méprisés ou persécutés chez eux, ne cherchent pas d'asile auprès d'un Prince fait pour les consoler, pour les protéger, et pour les instruire. V. M. en demande la raison; c'est que dans le pays que ces philosophes habitent, le climat console de la sorbonne, et le physique du moral; c'est que ces philosophes ont une santé foible et des amis; c'est qu'ils pensent pour leur patrie comme la femme du *Médecin malgré lui*, qui aime son mari quoiqu'elle en soit battue, et qui répond assez sottement à ceux qui veulent la séparer de lui: *je veux qu'il me batte.*

Vous

Vous mettez, Sire, le comble à vos bontés pour moi par les détails où vous voulez bien entrer sur ma santé. Elle se rétablit peu à peu et j'espère qu'elle se conservera par un régime exact, le seul remède auquel j'aye confiance. Toutes les recettes dont j'ai usé d'ailleurs, quoique réputés *stomachiques* ou *stomachales* (car leur nom n'est pas plus assuré que leur effet) m'ont fait plus de mal que de bien; mon estomac est de la nature des pédans, il se révolte contre tout ce qui lui est nouveau, médicamens et nourriture. Si j'avois néanmoins le malheur de ne pouvoir me passer de remèdes, j'essayerois des eaux minérales que V. M. me conseille; mais j'aurois recours à la médecine le plus tard que faire se pourra; je la regarde comme la soeur presque jumelle de la métaphysique par son incertitude; et il me semble qu'elle a l'obligation à la théologie de n'être pas la première des impertinences humaines.

V. M. me permettra-t-elle de profiter de cette occasion pour lui offrir mes voeux sincères à l'occasion du mariage prochain de monseigneur le prince de Prusse?

D'une tige en héros féconde
Puissent naître à jamais des fils et des neveux
Qui fassent le bonheur du monde!

Ces fils et ces neveux, Sire, n'auront pas à chercher bien loin de chez eux le modèle qu'ils auront à suivre.

Si V. M., qui ne veut point de ministre pour son professeur de belles lettres, avoit moins de répugnance pour la messe que pour la cène, on m'a parlé d'un fort honnête prêtre qui ne dira la messe (supposé qu'il la dise) que pour son plaisir, et qui trouvera très-bon que V. M. ne vienne pas l'entendre. On dit d'ailleur tout le bien possible de sa capacité, de son caractère, et de ses moeurs. En cas qu'il pût convenir à V. M., je lui proposerai la place, avec les avantages considérables qui y sont attachés, et je ne négligerai rien pour l'engager à l'accepter. Heureux si le succès répond à mon zèle! Je suis etc.

A Paris, ce 17 Septembre 1764.

SIRE,

J'ai lu, avec toute l'attention dont je suis capable, l'ouvrage sur lequel V. M. me fait l'honneur de me demander mon avis; j'y ai trouvé cet esprit de justesse et de lumière qui caractérise ses écrits comme sa conversation. Il me semble néanmoins que V. M. pourroit modifier à quelques égards la supériorité qu'elle donne à Bayle et à Gassendi sur Descartes et sur Leibnitz; je pense bien comme elle qu'on ne rend pas assez de justice à Gassendi, qui étoit un esprit très-éclairé, très-cultivé et très-sage; cependant je ne crois pas que ni lui ni Bayle doivent être préférés *sans restriction* à Descartes et à Leibnitz; parce que ni Gassendi ni Bayle n'ont fait dans les sciences de ces *découvertes* proprement dites qui caractérisent *l'homme de génie;* au lieu que Descartes a inventé l'application de l'algèbre à la géométrie, et Leibnitz le calcul différentiel. V. M. a sans doute voulu dire que ces deux grands hommes ont moins bien raisonné que Bayle et Gassendi, en les envisageant seulement comme métaphisiciens;

et en cela je suis absolument de son avis : les deux premiers étoient des esprits créateurs, les deux autres des esprits *excellens ;* mais il n'est pas facile, ce me semble, de régler le rang entre ces deux espèces d'esprits ; et je craindrois d'ailleurs que V. M. ne s'attirât de nouveau la France et l'Allemagne sur les bras, si elle paroissoit trop rabaisser les héros de ces deux nations en philosophie. A l'égard de Malebranche, je l'abandonne à V. M. ; je le crois à tous égards très-inférieur à Bayle et à Gassendi comme philosophe ; il me semble même que c'étoitmoins un grand philosophe qu'un excellent écrivain en philosophie. Il a bien démêlé les erreurs ordinaires des sens et de l'imagination, mais il y en a substitué d'autres ; je n'ai jamais vu en lui qu'un assez bon *démolisseur*, mais un mauvais architecte.

J'abandonne aussi à V. M. les avocats, les prédicateurs, et tout ce qui leur ressemble ; le bavardage du barreau me paroît insupportable, et les déclamations de la chair bien ridicules.

V. M. sera bientôt ennuyée d'un autre bavardage, des éclaircissemens qu'elle m'a demandés, et que je compte avoir l'honneur de lui

envoyer incessamment. J'ai fait mon possible pour répondre à ses désirs. Si elle ne m'entend pas, ce ne sera pas sa faute, mais ou la mienne, ou celle de la matière.

Ce n'est pas la première fois qu'il est question du satellite de Vénus, dont V. M. me fait l'honneur de me parler; et surement l'académie de Berlin ne l'ignore pas. Dès 1645 un mathématicien napolitain, nommé Fontana, prétendit avoir observé quatre fois ce satellite. En 1672 et en 1686 Cassini assura aussi l'avoir vu; Mr Short, de la société royale de Londres, prétendit en 1740 avoir eu le même avantage; enfin il y a trois ans qu'en France plusieurs astronomes ont cru l'appercevoir: d'autres ont assuré en même temps qu'ils n'y voyoient rien; V. M. a ignoré cette découverte ou cette vision, parce qu'elle avoit alors affaire à d'autres satellites et à d'autres Vénus. Elle me fait trop d'honneur de vouloir faire baptiser en mon nom cette nouvelle planète; je ne suis ni assez grand pour être au ciel le satellite de Vénus, ni assez bien portant pour l'être sur la terre; et je me trouve trop bien du peu de place que je tiens dans ce

bas monde, pour en ambitionner une au firmament. Si on découvre un jour quelque satellite à Mars, je sais bien quel nom je lui destine, celui du meilleur des généraux de V. M. A l'égard de Mercure, s'il parvient jamais à l'honneur d'un satellite, plus d'un maltôtier ou d'un courtisan nous fournira des noms de reste; mais ce Dieu a déjà trop de satellites en terre, pour se soucier d'en avoir ailleurs.

Tax gatherers.

Ce maudit prêtre, dont on m'avoit dit tant de bien, aime mieux rester dans je ne sais quel village, que d'aller enseigner l'éloquence à des hérétiques. Mr l'abbé d'Olivet m'a promis de faire tout ce qui dépendroit de lui pour y suppléer par un autre sujet, et pour répondre aux désirs de V. M.; il ne veut envoyer qu'un maître excellent, et digne de la place importante que V. M. lui destine: s'il n'étoit question que d'un professeur médiocre, le choix ne nous embarrasseroit pas; mais V. M. ne veut pas et ne mérite pas qu'on la trompe.

Je prends la liberté, Sire, de joindre à cette lettre l'écrit que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer; j'y ai fait de légers changemens, que je prends aussi la liberté de lui proposer:

ces changemens se bornent à une addition d'une demi-ligne, à quelques mots substitués à d'autres, et à quelques retranchemens en très-petit nombre, qui, ce me semble, rendront l'ouvrage plus serré, sans lui rien ôter de sa force. J'ai conservé d'ailleurs presque partout les pensées et les expressions; je n'ai peut-être été que trop sacrilège en touchant au reste.

V. M. me compare aux rois de Perse, qui cherchent pour se faire valoir à se dérober aux regards humains; je ne répondrai point à ce qu'elle veut bien me dire d'obligeant à ce sujet; mais je l'assurerai avec la sincérité qu'elle me connoît, que si les princes ressembloient à un Roi que j'ai eu le bonheur de voir et d'approcher, la philosophie entendroit bien mal ses intérêts en se cachant.

Je suis avec l'admiration, la reconnoissance, l'attachement inviolable et le profond respect qui ne finiront qu'avec ma vie etc.

A Paris, ce 3 Novembre 1764, anniversaire de la bataille de Torgau.

SIRE,

Mr Helvétius doit partir incessamment pour aller mettre aux pieds de V. M. son admiration et son profond respect; c'est un hommage, Sire, que tous les philosophes vous doivent, et qu'un philosophe comme lui est bien digne de rendre à un Prince tel que vous. J'ose espérer que V. M., en connoissant sa personne, ajoutera encore à l'idée avantageuse qu'elle avoit déjà de ses talens et de ses vertus; l'accueil qu'il recevra d'elle le consolera des persécutions que lui ont suscitées des fanatiques, qui font à eux tous moins de bonnes actions dans toute leur vie qu'il n'en fait dans un jour, et qui ont trouvé plus court et plus facile de brûler son livre que d'y répondre.

Je ne suis pas, Sire, dans le cas de dire à Mr Helvétius ce qu'Ovide disoit à ses vers: *vous irez sans moi, et je ne vous porte point envie;* car j'envie d'autant plus le bonheur dont il va jouir, que je l'ai déjà gouté; mais ma santé long-temps dérangée, et encore chancelante, ne me permet pas ce voyage, et je me plains

d'elle avec plus de raison, que Louis XIV dans l'épître de Boileau ne *se plaint de sa grandeur* qui l'empêche de passer le Rhin à la vue de l'ennemi. La privation que mon état me fait éprouver aujourd'hui est la plus fâcheuse diète à laquelle il m'ait condamné; je suis dans une espèce de purgatoire; mais le purgatoire, à ce que dit la sorbonne, ne doit pas être éternel, et il faudra bien que le mien finisse.

On m'assure que V. M. se porte bien, qu'elle fait des choses admirables, qu'elle a reçu mon nouvel ouvrage, qu'elle en a paru contente; c'est là ma seule consolation; après le bonheur de voir V. M., celui que je désire le plus est de pouvoir mériter son suffrage et son estime.

Je ne connois de Mr Lambert qu'un seul ouvrage, qui est bon, mais qui ne me paroît comparable à aucun de ceux de Mr Euler; et si ce dernier est à genoux devant Mr Lambert, comme V. M. me fait l'honneur de me l'écrire, il faudra dire de Mr Euler ce qu'on a dit de la Fontaine, *qu'il fut assez bête pour croire qu'Ésope et Phèdre avoient plus d'esprit que lui.* Ce n'est pas que je prétende rien ôter au mérite de Mr Lambert, qui doit être très-réel, puis-

que toute l'académie en juge ainsi; mais il y a dans les sciences plus d'une place honorable, comme il y a, si on en croit l'évangile, *plusieurs demeures dans la maison du père céleste;* et Mr Lambert peut être très-digne d'occuper une de ces places. On assure d'ailleurs qu'il a fait plusieurs excellens ouvrages qui ne me sont point parvenus. Je le trouverois encore assez bien partagé, quand il seroit à Mr Euler (pour parler mathématiquement) en même proportion que Descartes et Newton sont à Bayle, suivant V. M., ou que Bayle est à Descartes et Newton, selon un géomètre de votre connoissance, ou, pour employer une comparaison qui ne souffre point de contradicteurs, en même proportion que Marc-Aurèle et Gustave Adolphe sont à un Monarque que je n'ose nommer.

Je prends la liberté, Sire, de recommander de nouveau aux bontés de V. M. Mr Thiebault, le professeur de grammaire que j'ai eu l'honneur de lui envoyer, et qui doit actuellement avoir reçu ses ordres. Elle aura surement lieu d'en être contente à tous égards. Je souhaiterois qu'elle le fût de même d'un ouvrage

qu'elle recevra bientôt, et dans lequel j'ai tâché de dire la vérité, qui n'étoit pas trop aisée à dire. C'est une histoire philosophique du désastre que vient d'éprouver en France la vénérable société de Jésus. J'aurois écrit avec plus d'intérêt et de satisfaction l'histoire de V. M.; ses victoires, ses lois, ses ouvrages, sont un objet un peu plus digne de la postérité que l'émigration d'une horde de fanatiques, expulsés par d'autres; mais, Sire, cet ouvrage ne doit point être fait par une autre main que par la vôtre; c'est aux Dieux seuls qu'il appartient de parler dignement d'eux-mêmes.

Je suis avec le plus profond respect, et avec des sentimens encore plus chers à mon coeur etc.

A Paris, ce 1 Mars 1765.

SIRE,

Tandis que V. M. se plongeoit dans les eaux de Landeck, j'ai vu de près celles du Styx; une inflammation d'entrailles m'avoit mis un pied dans la barque, dirai-je fatale ou favorable? Je touchois sans regret au terme des

maux de la vie, et j'avois déjà prié Mr Watelet d'assurer V. M. que je mourois plein de reconnoissance, de respect et d'attachement pour elle. Enfin, Sire, le Nautonnier des sombres bords, après avoir hésité quelques jours, m'a déclaré qu'il ne vouloit pas encore de moi; je ne sais quand il lui plaira de me recevoir tout à fait, mais je me traîne encore, ce me semble, à une assez petite distance du rivage dont il me repousse; ma santé est plus languissante que jamais; j'ai des maux de tête presque continuels et le sommeil qui m'avoit quitté ne revient point, ce qui me rend incapable de toute application.

A la tristesse que mon état me cause se joint la crainte d'avoir déplu à V. M. en n'acceptant pas les dernières offres pleines de bonté qu'elle a daigné me faire; je la prie d'être bien persuadée que je lui ai dit la vérité pure en l'assurant que l'affoiblissement de ma santé et de mes forces, devenu plus grand encore par ma dernière maladie, est la seule cause qui m'attache, non à une patrie qui ne veut pas l'être, mais au climat où je suis né. J'ajoute que si quelque chose pouvoit me dédommager de ce que je perds en restant en France, du bonheur

et de la paix dont je jouirois auprès de V. M., c'est l'intérêt que mes amis et le public même m'ont marqué lorsque j'étois entre la vie et la mort; cet intérêt m'a fait voir que l'estime des honnêtes gens ne tenoit pas à une misérable pension qu'on continue à me refuser, et à laquelle je ne pense plus depuis long-temps.

Je vois par le jugement que V. M. a porté de mon ouvrage sur les jésuites, qu'elle y auroit désiré plus de détails; mais des différens détails où j'aurois pu entrer à ce sujet, quelques uns, ce me semble, sont assez connus, comme ce qui regarde leur doctrine, leur institut, leur politique, leurs écrivains; quelques autres auroient été dangereux à développer, par exemple, les ressorts secrets qui ont accéléré la destruction de cette société dangereuse. Je n'ai donc pas cru, Sire, devoir m'étendre sur les détails de la première espèce; et j'ai été forcé de passer légèrement sur les autres, en me bornant à les indiquer aux lecteurs qui, comme V. M., savent entendre à demi-mot. Il m'a paru plus utile, surtout pour le bien de la France de faire ce que personne n'avoit encore osé, de rendre également odieux et ridicules

les deux partis, et surtout les jansénistes, que la destruction des jésuites avoit déjà rendu insolens, et qu'elle rendroit dangereux, si la raison ne se pressoit de les remettre à leur place.

On m'assure que V. M. se porte bien, que les eaux lui ont parfaitement réussi, et que tandis qu'elle croyoit ne philosopher qu'avec Thalès, Hippocrate étoit de la conversation pour le bien de vos sujets. Le rétablissement de votre santé, Sire, me console du dépérissement de la mienne; un héros, un Roi philosophe est bien plus nécessaire au monde que moi; puisse-t-il au moins m'être permis par ma frêle et languissante machine d'aller encore une fois mettre aux pieds de V. M. les sentimens que je lui dois, que ses vertus, ses grandes actions et ses bienfaits ont gravés dans mon coeur, et qui ne finiront qu'avec ma vie!

Je suis avec le plus profond respect etc.

A Paris, ce 28 Octobre 1765.

SIRE,

Je ne perds point de temps pour apprendre à V. M. que Mr de la Grange a reçu ses offres avec autant de respect que de reconnoissance; qu'il se tient trop heureux d'avoir mérité les bontés d'un Prince tel que vous, et d'être à portée de les mériter encore davantage par ses travaux; qu'il a demandé au roi de Sardaigne son Souverain la permission d'accepter ces offres; que le roi de Sardaigne lui a promis de lui faire donner incessamment sa réponse, et a bien voulu lui faire espérer que sa demande ne seroit point rejetée. Je crois donc, Sire, que Mr de la Grange ne tardera pas à venir remplacer Mr Euler; et j'ose assurer V. M. qu'il le remplacera très-bien pour les talens et le travail, et que d'ailleurs par son caractère et sa conduite il n'excitera jamais dans l'académie la moindre division ni le moindre trouble. Je prends la liberté de demander à V. M. ses bontés particulières pour cet homme d'un mérite vraiment rare, et aussi estimable par ses sentimens que par son génie supérieur. Je me tiens

trop heureux d'avoir pu reussir dans cette négociation, et procurer à V. M. et a son académie un si excellent sujet. Cet événement répand dans mon ame une satisfaction dont je n'ai pas joui depuis long-temps, et je suis sûr que mon estomac s'en ressentira. Je pourrai me flatter enfin d'avoir fait une chose agréable à V. M., honorable pour ses États, avantageuse pour son académie, et d'avoir par-là donné à V. M. de nouvelles marques des sentimens de reconnoissance, d'attachement inviolable, et de profond respect avec lesquels je serai toute ma vie etc.

A Paris, ce 19 Mai 1766.

SIRE,

Toutes les lettres que je reçois de Mr de la Grange m'assurent de la ferme résolution où il est de profiter des offres également honorables et avantageuses que V. M. veut bien lui faire. S'il n'est pas encore parti de Turin pour se rendre auprès de V. M., ce n'est ni sa faute ni la mienne; c'est celle des ministres du roi de Sardaigne, qui n'osant pas lui refuser absolument

ment son congé, cherchent à le lui différer, dans l'espérance qu'il changera d'avis; mais il me mande que son parti est pris et inébranlable. Je ne doute point que si V. M. juge à propos de faire demander au roi de Sardaigne même le congé de Mr de la Grange, il ne l'obtienne sur le champ, et ne se mette incessamment en route; en ce cas V. M. voudroit bien donner ses ordres pour les frais de son voyage. Il est bien singulier que Mr Euler, comblé de biens par V. M., lui et sa famille, ait obtenu son congé si aisément après 26 ans de séjour, et que Mr de la Grange, dont on ne juge pas à propos d'assurer la fortune dans son pays, soit obligé de solliciter comme une grâce la permission d'aller jouir ailleurs de la justice qu'un grand Roi lui rend.

V. M. désire un astronome; je crois que Mr de Castillon y seroit très-propre, d'autant qu'il pourroit former Mr son fils au même travail, et le mettre en état de lui succéder, si le cas l'exigeoit. Mais il seroit nécessaire que V. M. donnât ses ordres pour remettre l'observatoire en état; car il en avoit grand besoin, au moins quand je l'ai vu il y a environ trois ans.

Mais je m'apperçois, Sire, peut-être un peu tard, que je fais ici ou parois faire le rôle de Président de l'académie, qui n'en sauroit avoir de plus digne et de plus éclairé que son protecteur même, et qui n'a besoin, pour obtenir ce qui est juste, que de le proposer à ce grand Roi.

Msgr le prince de Bronswic est ici, estimé, aimé et recherché de tout le monde. Il a été aux académies; j'ai eu l'honneur de lire un mémoire en sa présence à l'académie des sciences; il fut hier à l'académie françoise, et je crois qu'il n'a pas été mécontent de la manière dont il y a été reçu. Tout le monde s'empresse tant à l'avoir, que je n'ai pu jouir que quelques momens de l'honneur de l'entretenir, et de l'assurer de mon respectueux attachement pour son auguste maison, et pour un Oncle plus auguste encore qu'il a le bonheur d'avoir.

Je suis avec le plus profond respect etc.

P. S. J'aurois une grâce, Sire, à demander à V. M., ce seroit de permettre que Mr de la Grange passât par Paris pour allér à Berlin; il est vrai que son voyage en seroit un

peu plus long; mais indépendamment du plaisir que j'aurois à le voir, je pourrois le mettre au fait de plusieurs choses concernant l'académie, dont il est bon qu'il soit instruit pour pouvoir être plus utile dans la place qu'il va occuper, et qu'il remplira certainement avec succès.

A Paris, ce 26 Mai 1766.

SIRE,

Mr de la Grange a dû écrire il y a déjà quelque temps à V. M. pour lui témoigner sa profonde reconnoissance, et la disposition où il est d'accepter les offres que V. M. veut bien lui faire. Je m'étonne que la permission qu'il attend du roi de Sardaigne soit si lente à venir; mais la cour de Turin, V. M. le sait mieux que personne, n'est pas prompte à se déterminer. Je serois cependant d'autant plus charmé de voir Mr de la Grange à Berlin, qu'il y remplaceroit très-bien Mr Euler, et qu'il seroit beaucoup plus utile à l'académie que moi. Ce n'est point fausse modestie, c'est la pure vérité qui

me fait parler ainsi ; Mr de la Grange est jeune, et je suis presque vieux ; son ardeur est naissante, et la mienne décline ; il se lève enfin, et je suis prêt à me coucher.

On dit que V. M. désire aussi un astronome. Si elle n'en a besoin que d'un, et qu'elle n'ait pas d'autres vues sur Mr de Castillon, je le crois très-propre à bien remplir cette place, par l'étude particulière qu'il a faite de l'astronomie et de l'optique. Il me semble au reste que l'observatoire de l'académie auroit besoin de réparations et d'améliorations, du moins s'il est encore en l'état où je l'ai vu il y a trois ans. Quoi qu'il en soit, j'attends les ordres ultérieurs de V. M. au sujet de l'astronome, si elle en a quelques uns à me donner. Je me flatte qu'elle rend justice à mon zèle, et au désir que j'ai d'être utile à l'académie. C'est pour cette raison que je propose Mr de Castillon. Msgr le prince héréditaire de Bronswic est parti avec l'estime générale et l'éloge de tous ceux qui ont eu le bonheur de le connoître : je crois qu'il doit être content de l'accueil qu'il a reçu ; il en étoit assurément bien digne. Nous avons ici un prince de Deux-ponts, qui n'est pas à beaucoup près

si recherché, quoiqu'il ait eu l'honneur de commander cette brillante armée de l'Empire qui s'est tant distingué dans la dernière guerre, et qui dispute cet honneur aux Suédois.

Je ne sai si j'ai eu l'honneur de parler à V. M. d'un abrégé de l'histoire ecclésiastique imprimé à *Berne*, (ce lieu d'impression est bien choisi, et me rappelle une chanson qui commençoit ainsi, *Bernons Bernis*, *puisqu'il nous berne.*) Cet ouvrage est très-édifiant, et la préface surtout bien digne d'être lue; elle me paroît de main de maître, et quel que soit l'auteur, il mérite bien des remercimens de la part de la raison.

Je suis avec le plus profond respect, et avec tous les sentimens de reconnoissance et d'attachement inviolable que je conserverai jusqu'au tombeau etc.

P. S. Je reçois, Sire, en ce moment une lettre de Mr Bitaubé, qui me paroît pénétré de reconnoissance des bontés de V. M., et bien résolu de faire tous ses efforts pour les mériter de plus en plus.

A Paris, ce 11 Juillet 1766.

SIRE,

Mr de la Grange est arrivé ici le 2 de ce mois, suivant la permission que V. M. lui a donnée de passer par Paris; je l'ai vu tous les jours, et je l'ai trouvé plein de reconnoissance des bontés de V. M., et bien empressé de répondre aux justes idées qu'elle a conçues de lui. Votre académie, Sire, acquiert en lui, non seulement un très-grand géomètre, égal pour le moins à ce que l'Europe possède aujourd'hui de meilleur en ce genre, mais un vrai philosophe, dans tous les sens possibles de ce mot, supérieur aux préjugés et aux superstitions des hommes, sans ambition, sans intrigue, n'aimant que le travail et la paix, du caractère le plus doux et le plus sociable. Il m'a prié, Sire, de demander à V. M. une grâce qu'il lui sera surement facile d'obtenir. Mr Euler étoit directeur de la classe de mathématique; il paroîtroit assez naturel que Mr de la Grange succédât à cette place, puisque V. M. l'appelle pour remplacer Mr Euler, qu'il est certainement bien en état de remplacer. Cependant, si V. M. a d'autres vues par

rapport à cette place de directeur, Mr de la Grange, très-content des 1500 écus que V. M. veut bien lui donner, n'insistera point sur cet objet; il prie seulement V. M. de vouloir bien nommer le directeur avant son arrivée, afin que la cour de Turin, qui n'a pas voulu le retenir, et qui est pourtant fachée de l'avoir perdu, ne s'imagine pas que Mr de la Grange, en arrivant à Berlin, ait commencé par essuyer un dégoût apparent. Il importe, Sire, à l'avantage des sciences et des lettres que V. M. protége, de ne pas laisser le plus petit sujet de triomphe contre elle à ceux qui les négligent, et qui voudroient bien qu'elles ne trouvassent pas dans les États d'un grand Roi l'honneur et l'asile qu'elles méritent.

Je compte, Sire, que Mr de la Grange sera à Berlin vers le 15 d'Octobre; son arrivée ne sera point retardée par un voyage très-court que des raisons d'amitié vraiment respectables l'obligent à faire à Londres, parce que Mr de la Grange prendra le temps de ce voyage sur celui qu'il me destinoit, et que V. M lui avoit permis de me donner; et parce que d'ailleurs le trajet de Londres à Berlin par mer sera beau-

coup plus court, moins embarrassant et moins dispendieux que le voyage par terre de Paris à Berlin, que la difficulté des chemins, l'incommodité des voitures, et l'ignorance de la langue auroient rendu long et difficile.

Mr de la Grange m'a parlé, Sire, d'un autre excellent sujet dont il croit que V. M. pourroit faire aisément l'acquisition pour son service militaire, et même, comme par surcroît, pour son académie. Il se nomme Mr le chevalier Daviet de Foncenex, homme de condition et de beaucoup de mérite, surtout dans la partie de l'artillerie et du génie; Mr de la Grange est persuadé qu'il seroit propre à former en ce genre une excellente école. Il est actuellement sur mer, employé dans la marine du roi de Sardaigne, où il est peu satisfait de son traitement; il sera de retour au mois de Novembre; V. M. pourroit s'informer de cet Officier par quelqu'un des officiers piémontois qui sont à son service; car Mr de la Grange ne voudroit pas lui écrire directement pour cet objet, par des raisons que V. M. comprendra facilement, mais il me paroît persuadé que V. M. feroit en Mr de Foncenex une excellente acquisition.

Permettez-moi, Sire, de me féliciter, d'avoir enfin pu donner à V. M. des marques de mon attachement et de mon zèle, en procurant à son académie un sujet qui y sera bien plus utile que moi, et qui est destiné à lui faire le plus grand honneur par ses travaux et ses talens. Mon peu de santé a presque éteint le peu d'ardeur et de génie que la nature m'avoit donné, et il faut que je songe à faire retraite; mais ce qui ne s'éteindra jamais en moi, ce sont les sentimens de reconnoissance, d'admiration, d'attachement inviolable et de profond respect, avec lesquels je serai toute ma vie etc.

A Paris, ce 12 Septembre 1766.

SIRE,

Ce sera Mr de la Grange qui aura l'honneur de remettre à V. M. cette lettre; j'ai tout lieu de croire, par la connoissance que j'ai de son heureux génie, de son ardeur pour le travail, et de la douceur de son caractère, que V. M. me saura quelque gré d'avoir procuré à son académie un savant de son mérite; je ne crains

point d'assurer que sa réputation, déjà très-grande, ira toujours croissant, et que les sciences, Sire, vous auront une éternelle obligation de l'état aussi honorable qu'avantageux que vous voulez bien lui procurer. Je prends la liberté de mettre sous la protection de V. M. ce digne et respectable philosophe; je n'ai de regret que de ne pouvoir l'accompagner; mais, Sire, une santé très-foible, et qui a besoin des plus grands ménagemens, me prive de ce bonheur. Peut-être se raffermira-t-elle, et je profiterai en ce cas des premiers momens qu'elle me laissera pour aller mettre encore une fois aux pieds de V. M. les sentimens de respect et de reconnoissance que je conserverai toute ma vie pour elle.

On m'a fait part il y a peu de jours d'un vrai jugement de Salomon rendu par V. M.; c'est la punition à laquelle elle dit qu'elle auroit condamné les malheureux enfans d'Abbeville, juridiquement égorgés en France pour n'avoir pas ôté leur chapeau devant une procession, et pour avoir chanté des chansons. V. M. auroit avec justice trop mauvaise opinion de la nation françoise, si je ne l'assurois pas que ce juge-

ment aussi atroce qu'absurde a révolté tous ceux qui n'ont pas perdu en France l'humanité et le sens commun. La philosophie, Sire, a grand besoin de la protection, aussi éclairée que puissante, que V. M. lui accorde; l'acharnement contre elle est plus grand que jamais de la part des prêtres et des parlemens, qui dans la guerre cruelle qu'ils se font, conviennent de temps en temps de quelques jours de trève pour tourmenter les sages. Ces parlemens, bien indignes de l'opinion favorable que les étangers en ont conçue, sont encore, s'il est possible, plus abrutis que le clergé par l'esprit intolérant et persécuteur qui les domine. Ce ne sont ni des magistrats, ni même des citoyens, mais de plats fanatiques jansénistes, qui nous feroient gémir, s'ils le pouvoient, sous le despotisme des absurdités théologiques, et dans les ténèbres de l'ignorance qu'entraînent la superstition et l'oppression. Je crois, Sire, que le seul parti à prendre pour un philosophe que sa situation empêche de s'expatrier, est de céder en partie et de résister en partie à cet abominable torrent; de ne dire que le quart de la vérité, s'il y a trop de danger à la dire

toute entière ; ce quart sera toujours dit, et fructifiera sans nuire à l'auteur ; dans des temps plus heureux les trois autres quarts seront dits à leur tour, ou successivement, ou tout à la fois, s'il n'y a plus de parlemens ni de prêtres, ou si les parlemens deviennent justes, et les prêtres sages.

Cette lettre, Sire, sera remise à V. M. assez long-temps après sa date, parce que Mr de la Grange s'en charge en partant pour Londres. Je me suis privé à regret de quelques jours qu'il me destinoit encore, pour qu'il les employât à ce voyage, qui ne retardera point son arrivée à Berlin, parce que la route par mer de Londres à Berlin sera beaucoup plus courte et moins embarrassante qu'elle n'eût été par terre en partant d'ici.

Je suis avec le plus profond respect etc.

A Paris, ce 14 Septembre 1766.

SIRE,

La lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire m'a comblé de la plus vive satisfaction ; je

vois que V. M. n'a pas été mécontente des conversations qu'elle a eues avec Mr de la Grange, et qu'elle a trouvé que ce grand géomètre étoit encore, comme j'avois eu l'honneur de le lui dire, un excellent philosophe, et d'ailleurs versé dans la littérature agréable. J'ose assurer V. M. qu'elle sera de plus en plus satisfaite de l'acquisition qu'elle a faite en lui, et qu'elle le trouvera digne de ses bontés par son caractère aussi bien que par ses talens. Il me paroît, Sire, pénétré de reconnoissance de la manière dont V. M. l'a reçu, et enchanté de la conversation qu'elle a bien voulu avoir avec lui ; il est bien résolu de faire tous ses efforts pour répondre à l'idée que V. M. a de lui, et dont il est infiniment flatté ; Mr de la Grange, Sire, remplira cette idée, je ne crois pas rien hasarder en vous l'assurant ; il nous effacera tous, ou du moins empêchera qu'on ne nous regrette. Pour moi, je ne suis plus, Sire, qu'un vieil officier réformé en géométrie ; ma tête n'est presque plus capable du genre d'application que ce travail exige, et ma santé, quoique passable, ne se soutient un peu que par le repos et le régime. Je ne suis pas sans espérance de revoir

un jour V. M., et de mettre de nouveau à ses pieds les sentimens si justes dont je suis pénétré pour elle. V. M. prétend que si je ne me hâte pas, je la trouverai radotante: je suis bien sûr qu'elle n'est pas faite pour radoter jamais; mais si par malheur cela arrivoit, je ne serois pas pour elle un juge fort redoutable, car pour peu que ma tête s'affoiblisse, elle ne sera pas loin d'en faire autant.

J'ai admiré, Sire, et j'ai fait admirer à nos philosophes de ce pays-ci, tout ce que V. M. me fait l'honneur de me dire sur les abus et les atrocités absurdes de la jurisprudence criminelle françoise, sur le fanatisme égal, quoiqu'opposé, de notre parlement et de nos prêtres, et sur le parti que doit prendre un homme raisonnable au milieu de tant de cervelles échauffées et dérangées. C'est aussi, Sire, celui que je prends; mépriser les fous, et honorer les sages, voilà ma devise, et à peu près tout ce que je puis faire pour la raison, à laquelle je ne puis plus guères être utile que par mes voeux en sa faveur. Mais les premiers, Sire, de tous mes voeux, les plus sincères, et les plus constans, sont ceux que je fais pour V. M.; leur vivacité

est égale à celle des sentimens de respect, d'admiration et de reconnoissance éternelle avec lesquels je suis etc.

P. S. Je prends la liberté, Sire, de recommander aux bontés de V. M. Mr de Castillon; il désireroit obtenir la pension attachée à la place d'astronome dont il fait les fonctions, et je crois que sa demande est juste. V. M. sait que je ne l'ai jamais trompée; c'est ce qui me fait prendre la liberté de lui parler avec tant de confiance.

A Paris, ce 21 Novembre 1766.

SIRE,

V. M. recevra incessamment, ou peut-être aura déjà reçu depuis quelques jours une très-foible et très-mince production de son admirateur; c'est un cinquième volume de mes *Mélanges de littérature*, pour lequel je demande à V. M. les mêmes bontés et la même indulgence dont elle a déjà bien voulu honorer les volumes précédens. Ce volume, Sire, ne con-

tient guères que des choses déjà connues de V. M.; j'y ai pourtant fait quelques changemens, non pas toujours pour le mieux, mais pour ne pas trop blesser les charlatans en tout genre qui veulent dominer sur les esprits; j'y ai inséré, avec les additions qui m'ont paru nécessaires pour le public, et les modifications que certaines matières exigeoient, la plus grande partie des éclaircissemens que j'ai eu l'honneur de présenter à V. M. sur mes élémens de philosophie. Il est pourtant certains articles que j'ai cru devoir supprimer, parce que je suis élévé, non comme Mr Chicaneau, dans la crainte de Dieu et des sergens, mais dans la crainte de Dieu et des prêtres, et des parlemens qui ne valent pas mieux.

Je prie très-humblement V. M. de vouloir bien à ses heures perdues, ou plutôt dans ses instans de délassement, (car elle n'a point d'heures à perdre) jeter les yeux sur ce volume, et m'éclairer de ses réflexions et de ses vues; elle trouvera en moi la docilité qu'un philosophe doit à celui qu'il regarde comme son chef et son modèle. Ce qui rend, Sire, ce volume intéressant à mes yeux, c'est l'occasion

que

que j'ai eue d'y exprimer en divers endroits, avec la vérité dont je fais profession, les sentimens éternels d'admiration et de respect dont je suis pénétré pour le Héros de ce siècle ; sentimens qui ne finiront qu'avec ma vie.

V. M. verra peut-être bientôt naître un nouvel héritier dans son illustre maison ; je la prie d'être assurée d'avance de toute la joie que j'en aurai. Cet héritier, Sire, si la destinée vous l'accorde, n'aura pas besoin d'aller chercher bien loin de grands exemples ; il les trouvera près de lui, il lira la vie de son grand Oncle, et désespérera de l'égaler.

Je suis avec le plus profond respect etc.

A Paris, ce 12 Décembre 1766.

SIRE,

V. M. me rend, je crois, assez de justice pour être persuadée que je ne prendrai jamais la liberté de lui parler d'autres affaires que de celles qui peuvent intéresser les sciences et la littérature : cependant je n'ai pu refuser à Mr le prince de Salm ; qui m'honore de ses bontés, de

faire parvenir à V. M. cette lettre de sa part. Vous jugerez, Sire, si la demande qu'il fait à V. M. est juste, et si elle doit lui accorder son appui en cette occasion; tout ce que je me permettrai de dire, c'est que Mr le prince de Salm me paroît digne des bontés de V. M. par ses qualités personnelles et par les sentimens de respect et d'admiration dont je l'ai toujours vu pénétré pour le Héros de ce siècle, il joint à ces sentimens celui d'une éternelle reconnoissance pour les bontés dont V. M. l'a déjà honoré.

Je reçois de temps en temps, comme V. M., d'assez violens mémoires contre ***; si cela continue, elle sera bientôt plus digne de pitié que de haine; car on l'écorche sans miséricorde; ce qu'il y a de plaisant, c'est que l'auteur de ces mémoires, à chaque coup d'étrivières qu'il donne à la *pauvre* ***, a peur dès que le coup est lâché, que la justice ne le lui rende au centuple, et passe sa vie, comme St Pierre à renier et à se repentir.

A propos de St Pierre, on dit que son patrimoine pourroit être bientôt à vendre. V. M. devroit l'acheter; je serois bien flatté de recevoir d'elle un bref d'indulgence, que je me

flatte qu'elle ne me refuseroit pas. La vérité est que le vicaire de J. C. est, dit-on, prêt à faire banqueroute, qu'on meurt de faim à Rome, que le St Père a fait fermer l'opéra, pour appaiser la colère de Dieu, et que les anciens Romains, qui ne demandoient que du *pain et des spectacles*, trouveroient fort à plaindre les Romains modernes, qui n'ont ni l'un ni l'autre.

Mr de Stainville, qui traitoit si mal la nation françoise aux eaux de Spa, comme je l'ai su il y trois ans de V. M., vient de traiter encore plus mal sa femme, qu'il a fait enfermer, parce qu'elle vouloit lui donner pour enfans ceux d'un histrion; si tous les maris qui sont dans le même cas faisoient autant de train, nos femmes du bel air seroient en effet hors du commerce.

Le père de Mr de la Grange est inquiet de ne point recevoir de ses nouvelles; il craint que leurs lettres réciproques ne soient interceptées à Turin; je prie V. M. d'interposer sa protection auprès du Roi de Sardaigne, pour qu'il soit permis à un fils d'écrire à son père; car je ne puis croire que Mr de la Grange ait pris V. M. pour Jésus-Christ, et qu'il *ait renoncé à son*

père et à sa mère pour le suivre, suivant la morale de l'évangile.

Mr de Catt remettra à V. M. le mémoire que j'ai lu à l'académie des sciences le jour où Msgr le prince héréditaire de Bronswic a assisté à la séance; il roule sur un objet utile, dont je m'occupe autant que ma foible santé me le permet; car j'aurois encore plus de besoin d'un bref de *sommeil* et de *digestion*, que d'un bref d'indulgences; j'ai bien de la peine à être passablement avec ces deux divinités-là; je dis *divinités*, parce que le sommeil et la digestion me paroissent les deux vraies divinités bienfaisantes de ce monde. Aussi suis-je bien résolu, suivant le sage conseil de V. M., de ne rien faire qui puisse les troubler; la nature physique ne m'a déjà que trop mal partagé de ce côté-là, sans que j'aye encore la sottise d'y joindre les causes morales qui acheveroient de tout gâter.

Je ne sais si V. M. a reçu le 5me volume de mes Mélanges, que j'ai eu l'honneur de lui annoncer dans ma dernière lettre; je la supplie de vouloir bien m'en dire son avis avec sa bonté ordinaire; Voltaire m'en paroît content; mais de quoi il est bien plus charmé, et avec

bien plus de raison, ce sont les lettres que V. M. lui écrit; il m'en parle sans cesse et m'en paroît transporté.

Je suis avec le plus profond respect etc.

A Paris, ce 6 Février 1767.

SIRE,

J'ai eu l'honneur il y a peu de jours d'écrire à V. M. une trop longue lettre, par laquelle je crains de lui avoir dérobé des momens précieux, et d'avoir abusé de ses bontés. Cette lettre, Sire, sera plus courte; car je ne voudrois pas retomber trop souvent dans la même faute. Je me bornerai à présenter à V. M. la lettre et l'ouvrage ci-joints, de la part d'un des hommes de lettres que j'aime et que j'estime le plus, Mr Marmontel, mon confrère à l'académie françoise, et un des membres les plus distingués de cette compagnie. L'ouvrage, Sire, me paroît digne d'être lu et jugé par un héros; il contient des maximes importantes; que V. M. met depuis long-temps en pratique; et la récompense la plus flatteuse que l'auteur puisse

désirer de son travail, c'est que V. M. l'honore de son suffrage, et qu'elle veuille bien le lui témoigner.

Je suis avec le plus profond respect etc.

A Paris, ce 10 Février 1767.

SIRE,

C'est avec la plus grande circonspection que j'ose parler à V. M. d'une affaire qui n'est nullement littéraire; mais un homme en place, à qui j'ai des obligations, m'a prié de vouloir bien présenter à V. M. le mémoire ci-joint. Il s'agit d'un François, qu'on dit être plus malheureux que coupable, et à qui il paroît que ses juges mêmes ont rendu bon témoignage. V. M. avoit bien voulu abréger de moitié le temps de sa prison; cependant le terme est expiré et il y est encore, à ce qu'il croit contre vos ordres. Je suis bien assuré qu'il obtiendra justice, s'il la mérite, et je prie très-humblement V. M. de vouloir bien donner ordre que je sois instruit de ce qu'elle aura prononcé,

afin que je puisse en rendre compte aux personnes qui m'ont recommandé cette affaire.

V. M. me fait l'honneur de me dire qu'elle n'est pas du même avis que moi sur certains endroits de mon dernier ouvrage, concernant la poésie et la musique. J'ose me flatter pourtant que si j'avois l'honneur d'avoir sur ces objets un entretien avec elle, elle demeureroit persuadée que je pense comme elle dans le fond, et que je n'en diffère peut-être que par une autre manière de m'exprimer; je serois porté à croire que j'ai tort, si nous différions dans l'essentiel. Par exemple, je me serois joint à V. M. pour me moquer de feu M. Algarotti sur la prétendue peinture de la poussière; il s'en faut bien que je croie la musique capable de tout peindre; je crois seulement et j'ai dit qu'elle peut par ses sons nous mettre quelquefois dans une situation semblable à celle où nous mettent certains objets de la vue, et par là nous rappeler l'idée de ces objets.

M. Marmontel sera surement très-flatté des observations que V. M. lui envoie sur sa Poétique; il répondra surement à V. M. avec plus de satisfaction qu'il ne fera à la sorbonne sur

son Bélisaire. Le pauvre garçon est actuellement aux prises avec elle, pour avoir dit que Trajan, Marc-Aurèle, et les autres Frédérics des siècles passés, qui avoient sur celui de notre siècle le désavantage de n'être pas baptisés, pourroient bien, nonobstant le défaut de ce passeport, être en paradis avec Caton, Socrate, Aristide, et quelques marauds de cette espèce que le paganisme a produits; je veux mourir, Sire, si je sais où sont tous ces honnêtes gens; mais je les crois en enfer, s'ils sont en même lieu que les docteurs; les raisonnemens qu'ils entendent, doivent être un supplice pour eux.

J'ai lu et relu mille fois, Sire, avec la plus tendre et la plus respectueuse reconnoissance, ce que V. M. a bien voulu ajouter de sa main dans la lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'adresser. Elle a bien raison de dire qu'on ne conçoit rien aux sottises contradictoires qui abondent dans certains pays, non plus qu'aux belles et importantes querelles de nos docteurs fourrés en robe et en soutane. Pendant que ces messieurs se déchirent, toute l'Europe a les yeux sur V. M.; on parle de la Pologne, de Danzic, de dissidens, dont je crois que V. M.

ne se soucie guères; que sais-je enfin ce qu'on ne dit pas? Mais de quoi vais-je me mêler? Il me semble déjà entendre V. M., qui me répond comme Achille à Agamemnon:

Vous lisez de trop loin dans les secrets des Dieux.

Je n'avois pas attendu les ordres de V. M. pour assurer le massif abbé d'Olivet qu'elle connoissoit les *e* muets, et que *Crèp* étoit surement un mot germanisé. Il y a des fautes un peu plus essentielles que celle-là dans la *prosodie* de ce gros ex-jésuite, car il a l'honneur de l'être; et je ne conseillerois pas aux étrangers d'ajouter foi à un grand nombre de ses règles.

Monseigneur le prince héréditaire de Bronswic, qui est ici pour quelques jours, y reçoit le même accueil qu'à son premier voyage, et je me flatte que s'il ne nous a pas trouvés fort raisonnables, il nous trouvera du moins fort honnêtes, ou plutôt fort justes à son égard. J'ai eu la satisfaction d'exprimer plus d'une fois à ce Prince les sentimens dont je suis pénétré pour V. M., et il pourra l'assurer de la vénération que tous les gens de lettres estimables ont pour elle.

Que V. M., Sire, fasse la guerre ou la paix, ce qui m'intéresse le plus, c'est qu'elle se porte bien, qu'elle continue long-temps à être l'admiration de l'Europe, et qu'elle veuille bien se souvenir quelquefois de la reconnoissance éternelle, de l'attachement inviolable, et du profond respect avec lequel je serai toute ma vie etc.

A Paris, ce 10 Avril 1767.

SIRE,

J'ose me flatter que V. M. est assez persuadée de mon inviolable attachement, pour ne pas douter de ma sensibilité sur la perte qu'elle vient de faire. Tout ce qui intéresse V.M. a des droits sur mon coeur, et ce qui peut augmenter ou altérer son bonheur, ne me touche pas moins que ce qui peut contribuer à sa gloire.

Je suis aussi flatté que reconnoissant de tout ce que V. M. veut bien me dire sur mon ouvrage, dans la dernière lettre dont elle a daigné m'honorer ; je la prie de recevoir mes très-humbles remercimens, et des éloges qu'elle a

la bonté de me donner, et des critiques qu'elle veut bien y joindre. Il me semble que dans ce que j'ai dit, ou du moins dans ce que je pense sur la poésie, je ne diffère point réellement de V. M.; je n'ai condamné que celle qui se borne à des mots et à des images usées, celle qui ne contient point des choses, et assurément V.M. est moins faite que personne pour prendre la défense de cette poésie, qui ne ressemble guères à la sienne. A l'égard de la musique, V. M. convient qu'elle peut au moins nous rappeler les objets qui ne sont pas de son ressort, en réveillant en nous par les sons des sentimens semblables à ceux que ces objets nous procurent; j'avoue que je vais un peu plus loin; et je ne crois pas mon opinion tout à fait sans fondement; mais l'objet est si métaphysique, et par conséquent si contentieux, que je ne suis point surpris qu'un des plus grands musiciens de l'Europe pense autrement, et que je ne me crois, sur ce point-là surtout, aucunement infaillible.

Je ne sais si l'expulsion des jésuites d'Espagne sera un grand bien pour la raison, tant que l'inquisition et les prêtres gouverneront ce

royaume. Je crois aussi que si V. M. expulse jamais les jésuites de Silésie, elle n'hésitera pas à en dire la raison à toute l'Europe, et qu'elle ne tiendra pas *renfermés dans son coeur* les motifs de cette proscription.

On dit que V. M. a eu la bonté d'accorder une enseigne au malheureux jeune homme, condamné par Nosseigneurs du parlement de Paris, dans le siècle de Fréderic, à être brûlé vif, pour avoir chanté des chansons grivoises, et pour avoir oublié de saluer une procession. Je remercie V. M. de cette bonne oeuvre, au nom de la philosophie et de l'humanité.

Si V. M. juge à propos de nommer des associés étrangers à l'académie, je prends la liberté de recommander à ses bontés un homme de mérite, bon géomètre et bon philosophe, Mr l'abbé Bossut, correspondant de notre académie des sciences de Paris, dont il seroit membre depuis long-temps s'il ne demeuroit pas en province; il a remporté deux ou trois prix à notre académie, et j'ose assurer V. M. qu'il ne déparera pas la liste de l'académie de Berlin, quand elle jugera à propos d'augmenter le nombre des associés étrangers, qui est à

la vérité bien grand dans un sens, mais assez court dans un autre.

Ma santé est toujours flottante, comme l'est actuellement la société jésuitique espagnole; je suis parvenu à force de régime à rétablir mon estomac; mais ma tête est presque absolument incapable d'application. Je ne prendrois pas la liberté d'entrer avec V. M. dans ces détails, si elle n'avoit la bonté de me les demander. Puisse la destinée ajouter aux fibres de V. M. la force et le ressort qu'elle ôte aux miennes! Je serai tout consolé.

Je suis avec le plus profond respect etc.

A Paris, ce 3 Juillet 1767.

SIRE,

Il y a quelque temps que j'eus l'honneur de recevoir de V. M. une lettre charmante sur la poésie et la musique; lettre pleine de raison, de sel et d'esprit, et que le plus éclairé et en même temps le plus gai des philosophes seroit très-flatté d'avoir écrite. J'ai mis plusieurs fois, Sire, la main à la plume, ou comme

disent les pédans, la plume à la main, pour répondre tant bien que mal à cette excellente lettre; mais la plume m'est tombée trois fois des mains; j'ai senti qu'on ne répliquoit point par une froide discussion à des raisonnemens très-fins et très-justes, soutenus par de bonnes plaisanteries. D'ailleurs, pour tenir tête, Sire, à un adversaire tel que V. M., il faudroit du moins que j'eusse toute entière à ma disposition la pauvre petite tête que Dieu m'a donnée; mais les approches de la mauvaise saison ont encore affoibli le peu qui m'en restoit, et pour peu que cela continue, j'aurai l'honneur de finir par être imbécille; j'espère du moins que si la destinée m'enlève le peu d'esprit qui me reste, elle me laissera toujours un coeur capable de sentir les bontés dont V.M. m'honore, et qui conservera toujours pour elle la plus vive et la plus respectueuse reconnoissance.

Quand V. M. jugera à propos d'augmenter le nombre des associés étrangers de son académie, je prends la liberté de lui proposer d'avance Mr l'abbé Bossut, dont j'ai eu déjà l'honneur de lui parler dans une lettre précédente; c'est un très-bon geomètre, qui a remporté

plusieurs prix à l'académie des sciences de Paris, et ailleurs; j'attendrai les ordres de V.M. pour le proposer à l'académie, et je ne ferai sur cela que ce qu'elle voudra bien me prescrire. Je compte que V. M. est toujours satisfaite de Mr de la Grange, et je me félicite de plus en plus d'avoir procuré à l'académie cette excellente acquisition.

Puisque V. M. veut bien me permettre de l'entretenir de ce qui intéresse les membres de cet illustre corps, je prends la liberté de recommander une seconde fois à ses bontés le professeur de Castillon; il désireroit que V.M. voulût bien lui accorder les appointemens de la place d'astronome, pour pouvoir se faire aider dans les calculs et les travaux que cette place exige; ou bien, ce qui reviendroit pour lui à la même grâce, que V. M. voulût bien accorder les appointemens et le logement d'observateur à Mr son fils, qui est très-capable de remplir cette place. Il me paroît que Mr de Castillon s'occupe beaucoup et avec succès de ce qui concerne l'astronomie et l'optique, mais qu'il auroit besoin d'un coopérateur, que son peu de fortune l'empêche de se procurer.

Je désirerois beaucoup, si les précieux momens de V. M. le permettoient, savoir ce qu'elle pense de la grammaire en deux volumes de Mr Beauzée, que j'ai eu l'honneur de lui adresser; cet ouvrage est, ce me semble, savant et profond, mais un peu trop scolastique. V. M. doit aussi avoir reçu une pièce intitulée, l'*Honnête criminel*, dont le sujet est intéressant. Si elle daignoit me faire part de ses réflexions sur ces deux ouvrages, je les ferois passer aux auteurs, qui certainement en feroient leur profit.

Voilà donc les jésuites chassés de Naples; on dit qu'ils vont l'être bientôt de Parme, et qu'ainsi tous les États de la maison de Bourbon feront maison nette; il me semble que V. M. a pris à l'égard de cette engeance dangereuse le parti le plus sage et le plus juste, celui de ne point lui faire de mal, et d'empêcher qu'elle n'en fasse; mais ce parti, Sire, n'est pas fait pour tout le monde; il est plus aisé d'opprimer que de contenir, et d'exercer un acte de violence qu'un acte de justice. Cependant la cour de Rome perd insensiblement ses meilleures troupes, et *** ses enfans perdus; il me semble qu'elle replie ses quartiers insensiblement,

et

et qu'elle finira par suivre son armée, et par s'en aller comme elle; *Bien mal acquis s'en va de même*, disoit le feu pape Benoît XIV, qui voyoit bien, comme on dit, le fond du sac; en attendant, la sorbonne, qui joue de son reste sans doute, vient de donner une belle censure de Bélisaire; cette censure est un chef-d'oeuvre de bêtise et d'absurdité, au point que les théologiens même (qui ne l'ont pas rédigée) en sont dans la honte, tout théologiens qu'ils sont. Mais il ne m'importe guères ce que les pédans font, disent et écrivent, pourvu que V. M. soit heureuse, qu'elle se porte bien, et qu'elle veuille bien quelquefois se souvenir du très-profond respect, et de l'attachement inviolable avec lequel je serois toute ma vie etc.

A Paris, ce 14 Décembre 1767.

SIRE,

Je viens de recevoir et de lire avec la plus grande sensibilité l'Éloge que V. M. a fait du jeune et digne Prince qu'elle a eu le malheur de perdre. Cet ouvrage, Sire, fait un hon-

neur égal à l'esprit et aux sentimens du Héros qui en est l'auteur; c'est la vertu et l'éloquence qui pleurent la vertu et les talens, moissonnés à leur aurore; on ne peut s'empêcher de joindre ses larmes à celles de V. M. en lisant un ouvrage si touchant et si pathétique. Le seul endroit peut-être que j'aurois désiré de n'y pas trouver, quoique le plus touchant et le plus pathétique de tous, c'est celui où V. M. parle de sa fin prochaine; je sais, Sire, qu'un héros tel que vous envisage ce dernier moment avec tranquillité; mais il me semble que V. M. devroit dérober cette affligeante image aux regards de ceux qui lui sont tendrement et respectueusement attachés. Heureusement pour leur sensibilité, ce triste moment, Sire, est pour eux dans le lointain, bien plus qu'il ne le paroît à V. M.; ils se flattent même qu'ils n'auront pas la douleur d'en être témoins; en lisant cette triste et éloquente péroraison, j'adressois du fond de mon coeur à V. M. les beaux vers de l'ode XVII du second livre d'Horace, où ce poëte prie Mécène de suspendre les plaintes que la vue d'une mort prochaine causoit à ce favori d'Auguste; avec cette

différence, Sire, que V. M. est bien plus précieuse au monde que Mécène, qu'il craignoit la mort et que vous l'avez mille fois bravée, et que mes sentimens sont bien plus profonds et plus justes que ceux d'Horace.

Quelque éloquente, Sire, que soit la peinture dont j'ose me plaindre à V. M., j'aime mieux pour elle et pour moi la gaieté si philosophique avec laquelle elle sait traiter les sujets même de philosophie, sans y répandre moins de justesse et de profondeur. Elle auroit, par exemple, d'excellentes réflexions à faire en ce genre sur la procession que notre saint père le Pape vient d'ordonner, parce que la religion catholique a le malheur de ne pouvoir plus opprimer et persécuter les dissidens en Pologne. C'est afficher bien adroitement l'esprit de cette religion, et donner beau jeu à ses ennemis.

V. M. traite un peu trop mal la géométrie transcendante; j'avoue qu'elle n'est souvent, comme V. M. le dit très-bien, qu'un luxe de savans oisifs; mais elle a souvent été utile, ne fût-ce que dans le système du monde, dont elle explique si bien les phénomènes. Je con-

viens cependant avec V. M. que la morale est encore plus intéressante, et qu'elle mérite surtout l'étude des philosophes; le malheur est qu'on l'a partout mêlée avec la religion, et que cet alliage lui a fait beaucoup de tort.

J'apprends que Mr de Castillon le fils n'a point la place d'astronome, qui a été donnée à Mr Bernouilli. Ce dernier est sans doute un très-bon sujet; mais je prends la liberté de recommander l'autre de nouveau aux bontés de V. M.; si elle daignoit le donner pour aide à Mr son père dans l'astronomie, et y joindre une pension dont il auroit besoin, cette famille estimable lui auroit une éternelle obligation.

Puissiez-vous, Sire, faire encore longtemps des ouvrages tels que celui que je viens de lire, à condition que ces ouvrages n'auront pas un si triste objet, et surtout une péroraison aussi douloureuse pour vos fidèles serviteurs! C'est dans ces sentimens et avec le plus profond respect que je serai jusqu'au dernier soupir etc.

A Paris, ce 29 Janvier 1768.

SIRE,

J'ai déjà eu l'honneur de faire à V. M. mes très-humbles remercimens du bel Éloge qu'elle a bien voulu m'envoyer, et de lui dire combien cet ouvrage m'avoit paru éloquent et pathétique. Toutes les ames sensibles qui l'ont lu en ont été aussi touchées que moi, et font des voeux pour que la nature augmente les jours de l'auguste orateur, de ceux qu'elle a refusés à son illustre neveu, si dignement célébré par elle.

Si quelque chose, Sire, peut être comparé à cet éloquent ouvrage, ce sont les excellentes réflexions dont V. M. veut bien me faire part au sujet de l'excommunication du duc de Parme; la comparaison qu'elle fait du grand Lama *à un vieux danseur de corde qui dans un age d'infirmité veut répéter ses tours de force, tombe et se casse le cou*, est aussi juste et aussi philosophique que piquante: on la répète de bouche en bouche, et cette seule parole vaut mieux que toutes les grandes écritures du conseil d'Espa-

gne et du parlement de Paris au sujet de cette belle équipée.

L'excommunié Marmontel, à qui j'ai fait part de l'endroit qui le regarde dans la lettre de V. M., me charge de lui dire que le paradis, le purgatoire, les limbes, l'enfer même, lui sont assez indifférens, pourvu qu'il ait l'honneur d'y être à la suite de V. M.

Quant à Voltaire, je ne sais s'il est excommunié, mais il ne se tient pas pour tel; car il vient de faire ses pâques en grand gala en son église seigneuriale de Ferney, et après la cérémonie, il a fait à ses paysans un très-beau sermon contre *le vol;* il se prétend ruiné et vient en conséquence de faire maison nette, même de sa nièce qu'il a renvoyée à Paris; il est resté seul avec un jésuite, nommé le P. Adam, qui n'est pas, à ce qu'il dit, le *premier homme* du monde; il prétend que S. A. S. Msgr le duc de Wurtemberg lui doit beaucoup et le paye fort mal, et il diroit volontiers de ce Prince ce qu'en disoit en ma présence à V. M. un peintre italien qui avoit travaillé pour lui sans être payé: *Oh! c'est un homme qui n'aime point la* vertu.

V. M. me flatte infiniment en désirant un nouveau volume de mes oeuvres ; j'ai bien quelques matériaux pour ce volume, mais je ne sais quand ma pauvre tête me permettra de les mettre en oeuvre; je vais la laisser reposer pendant un an ; pour tuer le temps en attendant, je fais imprimer deux volumes de grimoires algébriques, qui sont faits depuis plus de deux ans, et qui n'intéressent guères V. M., ni moi non plus.

Madame la comtesse de Boufflers-Rouverel, femme de beaucoup d'esprit et de mérite, et que feu madame de Pompadour, d'heureuse mémoire, haïssoit fort à cause de son admiration pour V. M., me charge de mettre à ses pieds Mr le comte de Boufflers son fils, jeune homme bien élevé, instruit, et sage, qui doit arriver incessamment à Berlin, et que le ministre d'Angleterre doit présenter à V. M.; ce jeune Seigneur mérite d'être distingué par sa conduite et par ses connoissances de notre jeune noblesse françoise.

Je me flatte, Sire, que le retour des beaux jours et l'exercice rendront à V. M. une santé parfaite ; je ne suis point étonné qu'elle ait

souffert du rude hiver que nous venons d'éprouver, et j'espère qu'elle se trouve mieux à présent. Puisse la destinée la conserver longtemps pour le bien de ses États, pour l'exemple de l'Europe, pour l'honneur et l'avantage des lettres et de la philosophie !

Je suis avec le plus profond respect etc.

A Paris, ce 15 Avril 1768.

SIRE,

J'en demande pardon à V. M.; je reconnois toute sa supériorité en politique comme en tout le reste; mais je ne vois pas autant d'avantages qu'elle pour la malheureuse philosophie dans toutes les sottises qu'il plaît au saint Esprit d'inspirer au grand Lama. Je m'attends seulement que le très-saint père recevra de ses très-chers enfans les princes catholiques quelques coups de pied dans le ventre, ou dans le derrière, comme il plaira à V. M.; mais je n'espère pas qu'aucun philosophe devienne ni grand aumônier, ni confesseur. En attendant la fortune

que V. M. a la bonté de leur prédire, ils continueront à être vilipendés et persécutés; ils souffriroient patiemment le premier, si on vouloit bien leur faire grace du second; et en cas qu'on leur épargnât les coups, ils diroient volontiers comme Sosie dans Amphitrion:

Pour des injures
Dis-m'en tant que tu voudras,
Ce sont légères blessures,
Et je ne m'en fâche pas.

Quoi qu'il en soit, le fils aîné de l'Église vient, avec tout le respect possible, de se saisir d'Avignon, en y envoyant, non pas une armée, mais un détachement du parlement d'Aix qui en a pris possession en robes rouges et avec beaucoup de politesse; nous faisons la guerre au Pape *l'épée au côté et la plume à la main;* mais en récompense, nous sommes prêts à jeter les philosophes dans le feu au premier signal.

Je remercie très-humblement V. M. de l'intérêt qu'elle veut bien prendre à ma santé; le coffre de la machine est un peu meilleur en ce moment, mais la tête est toujours incapable d'application, par le peu de sommeil. J'ai eu

la douleur ces jours-ci de me voir plus près de V. M. de 200 lieues, et de n'avoir pas la force d'aller me mettre à ses pieds. Mr Mettra, qui part pour Berlin, et qu'il ne m'est pas permis d'accompagner par le régime auquel je suis forcé de m'assujettir, voudra bien être auprès de V. M. l'interprète de mes sentimens et de mes regrets.

Oui sans doute, le patriarche de Ferney a renvoyé Agar de sa maison; il est livré pour toute société à un fort honnête jésuite, qui s'appelle le père *Adam*, et qui n'est pourtant pas, à ce qu'il dit, le premier des hommes. Il a pris ce jésuite pour lui dire la messe et pour jouer avec lui aux échecs; je crains toujours que le prêtre ne joue quelque mauvais tour au philosophe, et ne finisse par lui *damer le pion*, et peut-être le faire *échec et mat*. On dit que l'évêque de Genève ou d'Annecy, dont il a l'honneur d'être une des ouailles, a voulu l'excommunier pour avoir fait ses pâques; heureusement il a rendu en même temps un très-beau pain bénit, et le curé pour lequel il y avoit une excellente brioche, a plaidé la cause de son paroissien, et a soutenu qu'il n'avoit point préten-

du jouer la comédie, et qu'il étoit dans les plus saintes dispositions du monde. Pour lui, il me semble qu'il n'y a pas fait tant de façons, et qu'il a dit, comme Pourceaugnac, à qui ses médecins veulent tâter le pouls pour savoir si on lui donnera à manger: *quel grand raisonnement faut-il pour manger un morceau?*

Je sens que j'abuse du temps et des bontés de V. M. en l'entretenant de ces misères; je lui en demande pardon, je la supplie de se conserver pour le bonheur de ses sujets, pour l'exemple de l'Europe, et pour le bien de la philosophie et des lettres. J'espère que Mr Mettra me rapportera de bonnes nouvelles de sa santé, et voudra bien lui témoigner l'attachement inviolable, la reconnoissance, l'admiration et le très-profond respect avec lequel je suis etc.

P. S. Je viens de lire une *profession de foi des théistes*, qui me paroît adressée à V. M. C'est un fruit des pâques de Ferney.

A Paris, ce 20 Juin 1768.

SIRE,

Quelque éloge que V. M. fasse de la paresse dans l'ouvrage charmant qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer, je la prie de croire que ce n'est point cette vertu (puisqu'il lui plaît de l'appeler ainsi) qui m'a empêché de lui faire plutôt mes très-humbles remercimens. Un sentiment plus triste et plus profond m'occupoit, et faisoit taire tous les autres; il se répandoit des bruits fâcheux et très-inquiétans sur la santé de V. M.; j'attendois avec impatience Mr Mettra pour en savoir des nouvelles sures, et pour calmer l'inquiétude où j'étois; il est enfin arrivé, m'a tranquillisé pleinement, et m'a mis en état de renouveler à V. M. l'assurance des sentimens de reconnoissance, d'attachement et de respect dont je suis pénétré pour elle.

A l'égard de l'ouvrage où V. M. loue avec tant d'esprit et de gaieté cette paresse qu'elle pratique si peu, j'aurai l'honneur d'assurer que depuis long-temps les indigestions et les insomnies m'ont persuadé de la vérité de sa thèse, et

convaincu que Jean Jaques Rousseau a raison, quand il assure que *l'homme qui médite est un animal dépravé.* Je crois le Marquis aussi pénétré que moi de cet axiome, et je ne lui connois d'activité que dans un seul point, c'est dans son inviolable et respectueux attachement pour V. M.

Il suffit de jeter les yeux sur ce qui se passe en Europe pour voir que l'espèce humaine est condamnée à ne sortir de son indolence naturelle que pour se tourmenter elle-même et les autres. Je n'en voudrois pour exemple que votre ami le grand Turc, qui marche contre la Russie pour *soutenir* sans doute *la religion catholique.* Notre St père le Pape ne se seroit pas attendu à cet allié-là.

Je désire beaucoup de voir traiter par V. M. les autres sujets qu'elle se propose; entr'autres ces deux-ci, *qu'il faut chasser les philosophes des gouvernemens monarchiques; et que les États où le peuple est le plus pauvre sont les plus heureux, parce que le peuple est sage et sait se passer de tout.* C'est une vérité dont on tâche de le persuader par l'expérience dans la plus grande partie de la terre. Heureux les pays

où il a le bonheur de n'être pas éclairé jusqu'à ce point sur ses vrais intérêts !

Conservez, Sire, votre santé précieuse à des sujets qui ne recevront jamais de vous de pareilles instructions ; conservez-la pour la philosophie, pour les lettres, et pour le bonheur de celui qui sera toute sa vie avec le plus profond respect et la plus respectueuse reconnoissance etc.

A Paris, ce 16 Septembre 1768.

SIRE,

Je crains d'importuner trop souvent V. M. ; c'est pour cette raison que je n'ose rendre mes lettres plus fréquentes. Je respecte surtout en ce moment ses occupations, qui doivent être augmentées par les affaires du nord. Ces affaires, si elles n'étoient pas aussi sérieuses, pourroient amuser un moment la philosophie. Il est assez curieux pour elle de voir le grand Turc en armes pour soutenir la religion catholique en Pologne, tandis que les princes catholiques du

midi écornent tout en douceur le patrimoine de St Pierre.

Je ne doute point, Sire, que le St père n'envoie au grand Visir une épée bénite comme au Maréchal Daun. On assure que plusieurs de nos François, et jusqu'à des chevaliers de Malte, vont servir dans l'armée turque contre ces vilains schismatiques de Russie; et qu'on dise après cela que l'esprit de tolérance ne fait point de progrès dans notre nation.

Le roi de Danemarck, que nous avons eu ici pendant six semaines, en est parti il y a huit jours, excédé, ennuyé, harassé de fêtes dont on l'a écrasé, de soupers où il n'a ni mangé ni causé, et de bals où il a dansé en bâillant à se tordre la bouche. Je ne doute point qu'à son arrivée à Copenhague il ne rende un édit pour défendre les soupers et les bals à perpétuité. Il est venu à l'académie des sciences, et j'ai fait à cette occasion un petit discours que j'ai l'honneur d'envoyer à V. M.; mes confreres et le public m'en ont paru contens; mais je désirerois encore plus, Sire, qu'il fût digne de votre suffrage. J'ai tâché d'y faire parler la philosophie avec la dignité qui lui

convient; cela étoit d'autant plus nécessaire qu'on avoit assuré le roi de Danemarck que les philosophes étoient *mauvaise compagnie.* Cette mauvaise compagnie, Sire, est bien consolée et bien honorée d'avoir V. M. à sa tête.

On dit que le paresseux Marquis est resté en Bourgogne; il y fera venir sans doute les eaux d'Aix, en attendant qu'il puisse aller les prendre sur les lieux.

Nous recevons de Genève quelques brochures édifiantes; on nous a envoyé il y a peu de jours l'a, b, c; c'est un tissu de dialogues sur tout ce qui a été, est, et sera. Dans le dernier dialogue l'auteur soupçonne qu'il pourroit bien y avoir un Dieu, et qu'en même temps le monde est éternel; il parle de tout cela en homme qui ne sait pas trop bien ce qui en est. Je crois qu'il diroit volontiers comme ce capitaine suisse à un déserteur qu'on alloit pendre, et qui lui demandoit s'il y avoit un autre monde : *par la mort-Dieu, je donnerois bien cent écus pour le savoir.*

Mais c'est trop entretenir V. M de balivernes. Je finis en lui souhaitant une année aussi glorieuse et aussi heureuse que toutes les précédentes,

dentes ; et en la priant de continuer ses bontés à un philosophe pénétré de reconnoissance, d'attachement, et du plus profond respect pour sa personne. C'est dans ces sentimens que je serai toute ma vie etc.

A Paris, ce 19 Décembre 1768.

SIRE,

J'ai cru voir, par la dernière lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, qu'elle étoit en ce moment plus accablée d'affaires que jamais; et qu'il lui restoit bien peu de temps pour recevoir des lettres inutiles. Cette raison, Sire, jointe à mon peu de santé, a fait que depuis assez long-temps je n'ai osé l'importuner des miennes; d'autant que ce qui m'intéresse le plus quand j'ai l'honneur de lui écrire, est de savoir des nouvelles de sa santé, et que son Ministre, monsieur le baron de Goltz, m'a assuré qu'elle étoit très-bonne. Puisse-t-elle se maintenir en cet état pour le bonheur de ses sujets, et pour ma consolation dans l'affoiblissement de la mienne!

J'ai été fort touché de l'accident arrivé à madame la princesse de Nassau, tant pour elle-même que par l'intérêt que V. M. prend à elle. Je désirerois bien vivement que V. M., si heureuse par ses succès, et par sa gloire, (si pourtant la gloire peut rendre heureux!) le fut encore dans sa famille. Mais la triste condition humaine ne comporte pas une félicité entière, et encore moins durable; et le plus fortuné des hommes est celui qui a le moins de raisons d'être dégoûté de la vie.

Les astronomes de l'académie ont du rassurer V. M. sur le prétendu dérangement de Saturne et l'escapade de son satellite. Les planètes, Sire, sont plus sages que nous; elles restent à leur place; ce sont les hommes qui ont la rage de ne pas rester à la leur, et qui se tourmentent pour être malheureux. Voilà un incendie qui s'allume aux deux bouts de l'Europe, en Corse et en Russie. Dieu veuille qu'il ne s'étende pas plus loin! Puissent surtout la France et les États de V. M. en être préservés! J'apprends par les nouvelles publiques que les armées tartares ont déjà dévasté beaucoup de pays; les

malheurs de l'humanité m'attristent, quelque loin de moi qu'ils se passent.

Voilà donc l'Empereur à Rome, et les cardinaux occupés à faire un vice-Dieu, pendant que le grand Turc travaille à la défense de la religion catholique en Pologne. Je ne sais quel pilote on choisira pour la barque de saint Pierre, il me semble qu'elle fait eau de tous les côtés. Voltaire me paroît un requin qui fait tout ce qu'il peut pour la renverser. On dit pourtant qu'il vouloit encore cette année-ci manger son Dieu comme la précédente; mais on dit que son Curé n'a pas voulu même l'entendre en confession.

Nous n'avons ici d'ouvrage qui puisse intéresser V. M. que le poëme *des Saisons* de Mr de Saint-Lambert. Je ne sais ce qu'elle en pensera, mais il me semble qu'elle y trouvera ce qu'elle aime avec raison en poésie, de l'harmonie et des images, de la philosophie et de la sensibilité.

V. M. ignore sans doute, car elle n'a pas le temps de lire des rapsodies et des libelles, qu'on imprime à Clèves dans ses Etats une gazette sous le titre de *Courrier du bas Rhin*, dans

laquelle on insère des calomnies contre les plus honnêtes gens, et en particulier contre moi. Mr de Catt est au fait de cette imposture, dont il pourra rendre compte à V. M.

Je suis avec le plus profond respect et une admiration égale à ma reconnoissance etc.

A Paris, ce 10 Avril 1769.

SIRE,

V. M. me rassure beaucoup par la dernière lettre dont elle a bien voulu m'honorer, en m'assurant que les coups de poing que se donnent les Russes et les Turcs, ne s'étendront pas jusqu'à vos États, ni jusqu'à la France. Je ne sais d'ailleurs ce que V. M. pense de cette savante et glorieuse guerre; il me paroît qu'elle ressemble jusqu'ici à la joute d'Arlequin et de Scapin, qui se menacent avec grand bruit, se donnent quelques coups de bâton, et s'enfuient chacun de leur côté. Ce qu'il y a dans tout cela de plus plaisant, c'est de voir l'imbécille et sublime Porte protectrice du papisme des Sarmates. Cette sottise ne seroit que plai-

sante, si elle ne faisoit pas répandre tant de sang. On dit, à propos de pape, que le cordelier Ganganelli ne promet pas poires molles à la société de Jésus, et que St François d'Assise pourroit bien tuer St Ignace. Il me semble que le St Père, tout cordelier qu'il est, fera une grande sottise de casser ainsi son régiment des gardes par complaisance pour les princes catholiques ; il me semble que ce traité ressemblera à celui des loups avec les brebis, dont la première condition fut que celles-ci livrassent leurs chiens ; on sait comment elles s'en trouvèrent. Quoi qu'il en soit, il sera singulier, Sire, que tandis que leurs majestés très-chrétienne, très-catholique, très-apostolique, et très-fidelle détruiront les grenadiers du St Siége, votre très-hérétique Majesté soit la seule qui les conserve. Il est vrai qu'après avoir résisté à cent mille Autrichiens, cent mille Russes, et cent mille François, il faudroit qu'elle fût devenue bien timide, pour avoir peur d'une centaine de robes noires. J'avoue qu'elles sont ici plus à craindre.

Voltaire, qui voudroit mieux que la destruction des jésuites, comme V. M. le sait bien,

s'est trouvé si bien de sa communion pascale de l'année dernière, qu'il a voulu cette année-ci reprendre, comme on dit, du poil de la bête. Il a pourtant affaire à un évêque de Genève, ci-devant maçon, à ce qu'il prétend, et depuis porte-Dieu, qui voudroit le faire brûler. Il m'assure qu'il n'a point du tout de vocation pour le martyre, et qu'il ne veut point être exposé au sort du chevalier de la Barre; je lui réponds, pour ranimer sa foi, que selon St Augustin, dans son homélie sur la décollation de St Jean, on devient plus propre à entrer dans le royaume des cieux quand on a la tête coupée, parce que l'évangile dit que pour entrer dans ce royaume, il faut *se faire petit*, opération que la décollation produit nécessairement.

Je prie V. M. d'être persuadée que je ne l'aurois point importunée de mes plaintes au sujet des calomnies imprimées contre moi dans ses États, si ces calomnies n'avoient regardé l'honnêteté des moeurs, et si je ne savois qu'elles avoient fait quelque impression à Berlin même. Les princes, Sire, et surtout les princes tels que vous, ont raison de mépriser les calomniés de toute espèce, parce que leurs actions.

exposées aux yeux de tout le monde, donnent par elles-mêmes le démenti à la calomnie; mais un particulier obscur n'a pas cette ressource.

J'allai voir il y a deux jours chez le sculpteur Coustou le Mars et la Vénus qu'on y fait pour V. M.; ces deux statues sont très-belles; la Vénus est entièrement achevée, et le Mars le sera incessamment.

J'ai eu l'honneur d'écrire il y a quelques jours à V. M. en lui adressant un ouvrage *sur les Synonymes*, qu'elle n'aura peut-être pas encore reçu, et que l'auteur m'a chargé de lui offrir.

On me mande que Mr de la Grange a été malade. V. M. devroit lui ordonner de se ménager sur le travail. C'est un homme d'un rare mérite, dont la conservation importe à l'académie, et qui est bien digne, Sire, des bontés de V. M. par ses talens, par sa modestie, et par la sagesse de sa conduite. Je sais par expérience ce que produit à la longue une forte application, c'est d'éprouver la caducité avant le temps. Puisse la santé de V. M. n'être pas plus caduque que sa gloire! Je suis etc.

A Paris, ce 16 Juin 1769.

SIRE,

Me voilà, Dieu merci, parfaitement tranquille, sur la parole de V. M., au sujet des deux seules contrées de l'univers auxquelles je prenne intérêt, celle qui a le bonheur de vous avoir pour Souverain, et celle que j'ai l'honneur d'habiter. Après cette assurance, que les catholiques romains, dits mahométans, et les schismatiques soi-disant tolérans, s'égorgent à leur plaisir, je me contenterai de dire un *de profundis* pour le repos de leurs ames, sans inquiétude sur le succès de leurs armes et sur les grands événemens qui, je crois, n'en résulteront pas. Si l'alcoran est vainqueur, nous en serons quittes pour croire à la jument Borac.

Je ne sais pas si les Corses que nous avons envoyés dans l'autre monde, y seront mieux que dans celui-ci; mais il me semble que Sertorius Paoli a fait une assez plate fin. On l'accuse d'être *un peu* poltron; il y a *un peu* paru par sa conduite, et il faut avouer que c'est un défaut *un peu* essentiel pour le chef d'une nation qui veut être libre.

On assure que le Pape cordelier se fait beaucoup *tirer la manche* pour abolir les jésuites ; je n'en suis pas trop étonné ; proposer à un Pape de détruire cette brave milice, c'est comme si on proposoit à V. M. de licencier son régiment des gardes. Cependant on est, je crois, bien surpris en Espagne, en Portugal et à Naples, que le successeur de St Pierre dispute à V. M. le droit de conserver les enfans d'Ignace. Cela paroît aussi étonnant dans ces contrées éclairées, que l'aventure des deux missels qu'on jeta autrefois au feu pour savoir lequel des deux étoit le meilleur, et qui furent brûlés tous deux, au grand ébahissement des spectateurs. Mais ce qui pourra divertir un moment V. M., c'est que le Général des jésuites, dans une requête présentée au feu Pape, m'a fait l'honneur de me citer comme une autorité *non suspecte* en faveur de son ordre, parce que j'ai dit quelque part que les jésuites sont les janissaires du saint siége, nécessaires comme eux au soutien de l'empire.

J'ignore comment Voltaire sera avec le nouveau vicaire de Dieu en terre ; il étoit, à ce qu'il prétend, vivement menacé d'excommuni-

cation par son prédécesseur. Il m'écrit qu'il a eu grand'peur d'être *martyr*, et que c'est pour cela qu'il s'est *confessé;* afin de rester tout au plus *confesseur*. Il vient de faire une petite brochure intitulée, *paix perpétuelle*, qui est une violente déclaration de guerre, ou continuation de guerre contre ce que vous savez. Il dit que son évêque d'Annecy, qui s'intitule prince de Genève, est cousin germain de son maçon, et que c'est un Prélat qui n'a pas le mortier liant.

Il me paroît, Sire, tout aussi impossible qu'à V. M. de croire qu'un vieillard de 80 ans meure de chagrin ou d'apoplexie, parce qu'on l'a appelé radoteur; mais j'ose assurer V. M. que ses Berlinois ont eu la bonté de le croire, et je n'en suis pas étonné, depuis que je sais de V. M. qu'ils ont été sur pied pendant *deux nuits* pour voir passer Vénus sur le soleil.

Heureusement, Sire, votre académie des sciences ne ressemble pas au reste de la nation; ses mémoires sont un excellent ouvrage, et prouvent que c'est une des sociétés savantes les mieux composées de l'Europe. Je ne parle pas seulement de Mr de la Grange, dont le mérite

est bien connu de V. M. ; je parle entre autres de Mrs Lambert et Béguelin, qui donnent tous deux d'excellens mémoires dans ce recueil, et qui me paroissent dignes des bontés dont V. M. a toujours honoré le mérite.

V. M. me donne rendez-vous à la vallée de Josaphat; il y a grande apparence que je l'y devancerai. Je ne sais pas d'où procède le St Esprit, mais je voudrois bien savoir d'où procèdent les deux vraies divinités de ce monde, la digestion et le sommeil. J'irois les chercher quelque part qu'elles fussent.

Je supplie V. M. de recevoir mon très-humble compliment sur le mariage de Msgr le prince de Prusse. Je me flatte qu'elle est bien persuadée du vif intérêt que je prends à tout ce qui concerne son illustre maison et son auguste personne. C'est dans ces sentimens et avec le plus profond respect que je serai toute ma vie etc.

A Paris, ce 7 Août 1769.

SIRE,

Mr Grimm, qui n'est de retour en France que depuis peu de jours, m'a remis la lettre dont V. M. m'a honoré, et dont je la prie de recevoir mes très-humbles remercimens. Il est revenu, Sire, pénétré des sentimens de respect, d'admiration et d'attachement que V. M. inspire à tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher. Mais ce qui m'intéresse encore davantage, car je ressemble à Bartholomée qui alloit *droit au solide*, Mr Grimm m'a donné les nouvelles les plus satisfaisantes de la santé de V. M., et de sa gaieté, qui en est elle-même une preuve.

Les trois sujets dont V. M. me fait l'honneur de me parler, Mrs de la Grange, Béguelin et Lambert, sont en effet les meilleurs de l'académie, et très-dignes à cet égard des bontés de V. M. J'espère que le jeune Mr Bernoulli marchera sur leurs traces. On m'a envoyé depuis peu une dissertation de Mr Cochius, qui a remporté le prix de métaphysique; elle m'a paru bien faite et pleine d'une saine philosophie; si Mr Cochius n'est pas de l'académie, il me sem-

ble qu'il y seroit bien placé dans la classe de philosophie spéculative, ou dans celle des belles-lettres.

On assure, Sire, et je n'ai pas de peine à le croire, que l'Empereur est retourné à Vienne enchanté de V. M.; c'est bien surement ce qu'il a vu de mieux dans tous ses voyages. Puisque ce Prince a vu V. M. et qu'il la connoît, je suis bien sûr qu'il ne lui fera pas la guerre, et voilà surtout ce qui m'occupe; car la tranquillité et le bien-être de V. M. me sont encore plus chers que sa gloire, qui même n'a rien à perdre par sa conduite admirable depuis six ans de paix. A cette condition, je permets aux Turcs et aux Russes de s'égorger tant qu'ils le voudront.

Ma santé est toujours bien incertaine; je voudrois du moins qu'elle me laissât assez de forces pour aller mettre encore une fois aux pieds de V. M. les sentimens dont je suis pénétré pour elle; car c'est un triste rendez-vous que la vallée de Josaphat. Mais de quelque manière que je la revoie, elle trouvera toujours en moi la reconnoissance, le respect profond, et l'admiration avec laquelle je suis etc.

A Paris, ce 16 Octobre 1769.

SIRE,

Je crois V. M. fort occupée, dans ce moment de fermentation violente dont le nord de l'Europe est agité ; je crains toujours de l'importuner par des lettres inutiles, mais je ne puis me refuser la satisfaction de lui témoigner toute la part que je prends à la joie qu'a dû lui donner la naissance d'un nouveau Prince dans son auguste et illustre maison. J'espère que S. A. R. madame la princesse de Prusse lui donnera bientôt un nouveau sujet de satisfaction par une naissance semblable. J'ai eu l'honneur il y a quelque temps de remercier V. M. par une assez et trop longue lettre des éclaircissemens qu'elle a bien voulu me donner. Si j'osois prendre cette liberté, je lui demanderois ce qu'elle augure de la présente guerre, et du sort de la Pologne, dont le Souverain me paroît être le St Esprit des Rois. Voltaire ne me paroît pas fâché que les affaires des Turcs aillent mal ; il prétend que s'ils ne sont pas convertisseurs ni persécuteurs, ils sont abrutisseurs. Pour moi, quand il arrive à ma pauvre tête,

ce qui lui arrive souvent, de se trouver assez mal sur mes épaules, je pense au pauvre grand Visir à qui on vient d'abattre la sienne, et je trouve que le lot de la mienne est encore meilleur, tout mauvais qu'il est en lui-même, surtout quand je le compare, Sire, au lot de la vôtre, qui suffit seule à tant d'objets, et qui trouve encore du temps pour cultiver avec le plus grand succès la philosophie et la poésie. Vous les avez réconciliées ensemble; puissiez-vous réconcilier de même St Nicolas et la jument Borac, qui dans la dernière affaire surtout me paroît n'avoir été qu'une bête. Je suis etc.

À Paris, ce 1 Décembre 1769.

SIRE,

Il n'y a que peu de temps que j'ai eu l'honneur d'écrire à V. M., et certainement je fais scrupule de l'importuner trop souvent par mes lettres, persuadé, comme de raison, qu'elle a beaucoup mieux à faire que de me lire. Mais je ne puis pourtant me dispenser de lui faire mes très-humbles remercimens sur le prologue

qu'elle a eu la bonté de m'envoyer. La Princesse qui en est l'objet, m'y paroît louée avec autant de galanterie que de finesse ; je sais d'ailleurs qu'elle mérite ces éloges par ce que V. M. m'a fait l'honneur de me dire plusieurs fois de son grand talent pour la musique ; si on changeoit la Princesse en Prince, je sais bien, Sire, à qui ces éloges pourroient encore mieux s'appliquer, en y joignant à la vérité des éloges encore plus mérités, s'il est possible, sur des objets plus grands et plus essentiels au bonheur des hommes. La fin de ce prologue, Sire, est une plaisanterie neuve et de très-bon goût ; *avancez*, *mes bâtards*, m'a fait beaucoup rire. Hélas ! Melpomène et Thalie n'ont presque plus que des bâtards ; car nos comédiens même de Paris ne sont pas des enfans trop légitimes.

Je remercie très-humblement V. M. des nouvelles qu'elle veut bien me donner de sa santé ; ce qu'elle ajoute me fait encore autant de plaisir, sur la tranquillité d'ame dont elle me paroît jouir en ce moment. Cette tranquillité d'ame, Sire, m'assure d'abord du bonheur de V. M., auquel je m'intéresse de préférence ; elle assure ensuite par contrecoup le bon-

bonheur de vos sujets, et peut-être les dispositions pacifiques des autres princes de l'Europe. Je ne sais si le Vendeur d'orviétan, ci-devant cordelier, est aussi tranquille sur le sort de sa vieille barque éclopée; je crois cependant qu'elle durera encore plus que lui. J'avoue qu'on achète beaucoup moins sa drogue; mais il y a pourtant encore, je ne dis pas seulement dans le peuple, je dis dans les conditions les plus relevées, des hommes qui achètent la drogue et qui la prennent avec respect, et d'autres qui à la vérité ne la prennent pas après l'avoir achetée, mais qui n'osent la jeter au feu.

Ma question, *s'il se peut faire que le peuple se passe de fables dans un système religieux*, mériteroit bien, Sire, d'être proposée par une académie telle que la vôtre. Je pense, pour moi, qu'il faut toujours enseigner la vérité aux hommes, et qu'il n'y a jamais davantage réel à les tromper. L'académie de Berlin, en proposant cette question pour le sujet du prix de métaphysique, se feroit, je crois, beaucoup d'honneur, et se distingueroit des autres compagnies littéraires, qui n'ont encore que trop de préjugés. V. M. me permettra à cette occasion de

l'assurer de toute la reconnoissance de Mrs de la Grange, Lambert et Béguelin, qui me paroissent bien pénétrés des bontés de V. M., et bien empressés de les mériter de plus en plus.

Je finis en priant V. M. de recevoir avec sa bonté ordinaire les voeux que je fais pour elle au commencement de l'année où nous allons entrer. C'est la trentième de son glorieux règne; puisse-t-elle être suivie de trente autres; et puisse la destinée ajouter à ses illustres jours tout ce qu'elle me paroît vouloir retrancher aux miens!

Je suis avec le plus profond respect, la plus tendre reconnoissance, et la plus vive admiration etc.

A Paris, ce 18 Décembre 1769.

SIRE,

La lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire en date du 4 de ce mois, et le mémoire qui y étoit joint, ne me sont parvenus qu'avant-hier, 27 du même mois; je ne sais par quelle fatalité ce paquet a été si long-temps

en route, et je ne prends la liberté d'entrer dans ce détail, qu'afin que V. M. ne me soupçonne point de négligence. Je n'ai pas en effet perdu un moment pour lire cet excellent mémoire ; et je puis, Sire, assurer avec vérité à V. M. que je suis absolument de son avis sur les principes qui doivent servir de base à la morale. Si V. M. veut prendre la peine de jeter les yeux sur mes Elémens de philosophie, tome IV de mes Mélanges p. 72 et 92, elle verra que j'y indique comme la source de la morale et du bonheur *la liaison intime de notre véritable intérêt avec l'accomplissement de nos devoirs*, et que je regarde *l'amour éclairé de nous-mêmes comme le principe de tout sacrifice moral.* Il est vrai, Sire, que je n'ai presque fait qu'indiquer ces vérités, que V. M. développe si bien dans son ouvrage avec la plus saine et la plus éloquente philosophie.

Un seul point, Sire, m'a toujours embarrassé pour rendre absolument universel et sans restriction ce principe de la morale ; c'est de savoir si ceux qui n'ont rien, qui donnent tout à la société et à qui la société refuse tout, qui peuvent à peine nourrir de leur travail une

famille nombreuse, ou même qui n'ont pas de quoi la nourrir, si ces hommes, dis-je, peuvent avoir d'autre principe de morale que la loi, et comment on pourroit leur persuader que leur véritable intérêt est d'être vertueux, dans le cas où ils pourroient impunément ne l'être pas. Si j'avois trouvé à cette question une solution satisfaisante, il y a long-temps que j'aurois donné mon catéchisme de morale.

Je voudrois bien être en état de répondre plus au long à V. M.; mais depuis trois semaines des vertiges fréquens m'ont causé une foiblesse de tête qui m'interdit toute application, et me permet à peine de tenir la plume. V. M. fait d'excellens mémoires, tandis que son auguste famille fait des enfans; je ne puis, moi, faire ni l'un ni l'autre, grâce au détraquement de ma pauvre machine. Mais ce qui ne s'affoiblira jamais en moi, Sire, ce sont les sentimens d'admiration, de vive reconnoissance et de très-profond respect avec lesquels je serai toute ma vie etc.

A Paris, ce 29 Janvier 1770.

SIRE,

Je suis pénétré de reconnoissance de la bonté avec laquelle V. M. daigne interrompre ses importantes affaires pour s'occuper un moment des réveries métaphysiques d'un pauvre malade. La réponse qu'elle a bien voulu faire à la difficulté morale que j'ai pris la liberté de lui proposer sur son excellent mémoire, a certainement toute la solidité dont la matière est susceptible. Je conviens que d'une part la crainte des lois et des supplices, et de l'autre l'espérance d'être soulagé par les ames vèrtueuses, peuvent être un frein capable de retenir ceux qui sont dans l'indigence; mais je suppose, ce qui est possible, que l'indigent soit d'une part sans espérance d'être secouru, et que de l'autre il soit assuré de pouvoir en cachette dérober au riche une partie de son superflu, pour subvenir à sa propre subsistance, et je demande ce qu'il doit faire en ce cas, et s'il peut ou même s'il doit se laisser mourir de faim lui et sa famille? La difficulté n'est pas la même pour celui qui possède quelque chose; il ne doit

rien dérober, même en cachette, parce qu'il a intérêt qu'on n'en agisse pas de même à son égard.

Je prie V. M. de me permettre aussi quelques réflexions sur une autre question dont j'ai eu l'honneur de l'entretenir, et qui m'a valu de sa part une lettre si belle et si philosophique; savoir, *si en matière de religion, ou même en quelque matière que ce puisse être, il est utile de tromper le peuple?* Je conviens avec V. M. que la superstition est l'aliment de la multitude; mais elle ne doit, ce me semble, se jeter sur cet aliment que dans le cas où on ne lui en présentera pas un meilleur. La superstition, bien inculquée et enracinée dès l'enfance, cède sans doute à la raison lorsqu'elle vient à se présenter; elle arrive trop tard et la place est prise; mais qu'on présente en même temps et pour la premiere fois, même à la multitude ignorante, des absurdités d'un côté telles que nous en connoissons, et de l'autre la raison et le bon sens; V. M. pense-t-elle que la raison n'eut pas la préférence? Je dirai plus; la raison, lors même qu'elle arrive trop tard, n'a qu'à persévérer pour triompher un jour, et chasser sa

rivale. Il me semble qu'il ne faut pas, comme Fontenelle, tenir la main fermée quand on est sûr d'y avoir la vérité; il faut seulement ouvrir avec sagesse et avec précaution les doigts de la main l'un après l'autre, et petit à petit la main est ouverte tout à fait, et la vérité en sort tout entière. Les philosophes qui ouvrent la main trop brusquement sont des fous; on leur coupe le poing et voilà tout ce qu'ils y gagnent: mais ceux qui la tiennent fermée absolument, ne font pas pour l'humanité ce qu'ils doivent.

Les occupations de V. M. ne lui permettent pas d'entendre plus long-temps ma diatribe, et la foiblesse de ma tête, toujours vide et étonnée, m'empêcheroit, quand je l'oserois, de suivre plus loin ces réflexions. Puisse la destinée, Sire, conserver long-temps à V. M. la tête qu'elle a reçue de la nature, et qui est bien plus nécessaire que la mienne à l'humanité et à la philosophie!

Je suis avec le plus profond respect, la plus grande admiration, et la plus vive reconnoissance etc.

A Paris, ce 9 Mars 1770.

SIRE,

De toutes les lettres que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, aucune ne m'a plus vivement et plus tendrement affecté que celle que je viens d'en recevoir en date du 5 de ce mois; j'en avois, Sire, le plus grand besoin pour calmer la violente inquiétude où j'étois depuis quelques jours sur la santé de V. M., et sur les bruits très-fâcheux qui en couroient. Enfin me voilà rassuré, et quoique V. M. ne soit pas délivrée de sa goutte, je vois au moins qu'elle est sans danger.

Il vient de paroître, Sire, un traité de la Goutte par un médecin d'Angers, nommé Paulmier, qu'on dit excellent; le reméde qu'il propose consiste dans l'application des sangsucs; je connois à Paris plusieurs personnes qui, depuis que le livre a paru, ont fait usage du remède, et ont été du moins très-soulagées. Mr Mettra doit l'envoyer à V. M., qui le recevra incessamment.

Je suis en ce moment trop occupé de la santé de V. M. pour lui parler de la mienne;

ma tête est toujours dans le même état; au premier moment qu'elle pourra me laisser, j'aurai l'honneur de répondre en détail à V. M. sur les différens articles de la lettre si belle et si philosophique que je viens d'en recevoir, ainsi que sur son catéchisme de morale. Je prie V. M. de me permettre d'oublier tout en ce moment pour ne m'occuper que de sa conservation si précieuse, non seulement à ses peuples et à la philosophie, mais encore à l'Europe et à l'humanité.

Je suis avec le plus profond, et permettez-moi d'ajouter, le plus tendre respect etc.

A Paris, ce 21 Avril 1770.

SIRE,

Je profite, non pas d'un moment de lucidité, car je n'en ai point depuis long-temps, mais d'un moment où les nuages de ma tête sont tant soit peu éclaircis, pour avoir l'honneur de répondre en détail à la lettre très-philosophique que V. M. a bien voulu m'écrire pour

répondre aux questions que j'ai pris la liberté de lui faire.

Je pense, Sire, comme V. M. sur le premier objet, et je me félicite de penser comme elle, non par un principe d'adulation dont je suis incapable, mais parce que les raisons apportées par V. M. pour appuyer sa réponse, me paroissent très-solides, et s'étoient déjà présentées à moi. Je crois donc avec V. M. que dans le cas de nécessité absolue que j'ai supposé, le vol est permis, et même est une action juste. Il ne s'agit plus que de savoir si ce cas de nécessité absolue est purement métaphysique, comme V. M. paroît le penser; je ne voudrois pas dire que non, mais je doute, et j'ai vu souvent des gens si malheureux, si dénués de secours après avoir frappé vainement à mille portes, que je ne savois ce qu'ils devoient faire, de frapper à la mille-unième, ou de se procurer leur subsistance aux dépens des riches, s'ils le pouvoient avec quelque sureté pour eux-mêmes. Il est vrai, Sire, que cette doctrine, toute raisonnable qu'elle est, n'est pas bonne à mettre dans un traité ni dans un catéchisme de morale, par l'abus que la cupi-

dité ou la paresse pourroient en faire. Mais cet inconvénient empêche de pouvoir faire un ouvrage complet de morale à l'usage de tous les ordres de la société. Je ne sais même si, du moins en France, les tribunaux ne condamneroient pas, avec beaucoup de regret sans doute, un malheureux qui se seroit trouvé dans le cas dont il s'agit; ils se trouveroient forcés à commettre cette injustice, pour empêcher que d'autres hommes moins malheureux n'abusassent de l'exemple de celui-ci. Le mot de l'énigme est, ce me semble, que la distribution des fortunes dans la société est d'une inégalité monstrueuse; qu'il est aussi atroce qu'absurde, de voir les uns regorger de superflu, et les autres manquer du nécessaire. Mais dans les grands États surtout, ce mal est irréparable, et on peut être forcé de sacrifier quelquefois des victimes, même innocentes, pour empêcher que les membres pauvres de la société ne s'arment contre les riches, comme ils seroient tentés et peut-être en droit de le faire.

Quant à la seconde question, *s'il est utile de tromper le peuple?* je pense d'abord comme V. M. que si l'erreur et la superstition ne sont

pas encore existantes dans une nation, il faut s'opposer à leur naissance par tous les moyens possibles; je pense encore avec elle que si elles sont en vigueur, il ne faut pas les attaquer violemment, parce que *ce zèle impétueux* ne serviroit qu'à charger la philosophie *d'un crime infructueux*; mais je pense en même temps qu'il faut, au lieu de force, user de finesse et de patience, attaquer l'erreur indirectement et sans paroître y penser, en établissant les vérités contraires sur des principes solides, mais en se gardant bien de faire aucune application. Il ne faut pas braquer le canon contre la maison, parce que ceux qui la défendent tireroient des fenêtres un grêle de coups de fusil, il faut petit à petit élever à côté une autre maison plus habitable et plus commode; insensiblement tout le monde viendra habiter celle-ci, et la maison pleine de léopards sera désertée.

Le Catéchisme de morale que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer, me paroît très-propre à la jeune noblesse à laquelle elle le destine. Les motifs moraux qu'on lui propose pour être vertueuse, sont en effet les vrais, et les plus propres à faire impression, principale-

ment sur cette classe, qui jouissant dans la société des principaux avantages, est plus intéressée qu'une autre à en observer les lois écrites et non écrites.

Je suis avec le plus profond respect etc.

A Paris, ce 30 Avril 1770.

SIRE,

Dans l'état de foiblesse et presque d'imbécillité où il plaît à la nature de me réduire, c'est du moins une consolation pour moi de savoir que V. M. est guérie de ses maux, et qu'elle veut bien prendre quelque part aux miens. L'ouvrage qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer est un digne et heureux fruit de sa convalescence; je ne connois point *l'Essai sur les préjugés* que V. M. a pris la peine de réfuter; je sais pourtant que ce livre s'est montré à Paris, et même qu'il s'y est vendu très-cher. Mais il suffit ici qu'un livre touche à certaines matières, et qu'il attaque bien ou mal certaines gens, pour être recherché avec avidité, et pour être en conséquence hors de prix, par les précau-

tions que prend le gouvernement pour arrêter ces sortes d'ouvrages, précautions qui font souvent à l'auteur plus d'honneur qu'il n'en mérite. Quant à moi, je suis si excédé de livres et de brochures contre ce que Voltaire appelle ***, que depuis long-temps je n'en lis plus, et que je suis quelquefois tenté de dire du titre de *philosophe* ce que JacquesRosbif dit de celui de *Monsieur*, dans la comédie du François à Londres : *je ne veux point de ce titre-là, il y a trop de faquins qui le portent.*

La critique que fait V. M. de *l'Essai sur les préjugés* me donne encore moins d'envie de le lire que les autres rapsodies du même genre. On peut dire de tous nos écrivailleurs contre la superstition et le despotisme, ce que le P. de la Rue, jésuite, disoit de son confrère le Tellier : *il nous mène si grand train qu'il nous versera.* Il ne faut point que la philosophie s'amuse à dire des injures aux prêtres ; il faut, comme le dit V. M., qu'elle tâche de rendre la religion utile en la faisant concourir au bonheur des peuples, qu'elle éclaire les souverains sur leurs vrais intérêts, et les sujets sur leurs devoirs, qu'elle rende l'autorité plus douce et l'obéissance plus

fidelle. C'est une grande sottise d'accuser les philosophes, au moins ceux qui méritent ce nom, de prêcher l'égalité; cette égalité est une chimère impossible dans quelque état que ce puisse être. La vraie égalité des citoyens consiste en ce qu'ils soient tous également soumis aux lois, et également punissables quand ils les enfreignent: c'est ce qui a lieu dans tous les États bien gouvernés, où le supérieur n'a jamais le droit d'opprimer son inférieur impunément; mais c'est malheureusement ce qui n'a pas lieu partout; l'auteur en a peut-être été témoin, et c'est peut-être ce qui a si violemment échauffé sa bile contre ceux qui gouvernent. J'ai vu à peu près les mêmes choses que lui, mais je les ai vues plus de sang froid, et j'ai conclu que ceux qui commandent et ceux qui obéissent sont souvent aussi répréhensibles les uns que les autres, et que toutes les classes de l'espèce humaine n'ont rien à se reprocher. Je voïs, par exemple, que si les rois ont souvent fait des guerres injustes, les républiques, comme le remarque très-bien V. M., ont été aussi souvent dans le même cas, et je regarde en particulier cette république romaine, tant

célébrée dans l'histoire, comme un des plus grands fléaux qui ayent désolé l'humanité. Je n'ajouterai rien à cette réflexion, sinon que, sur la guerre de 1756, j'ai admiré la modération avec laquelle V. M. s'exprime. Tout ce qu'elle dit sur ce sujet, de la nécessité des guerres, et de celle des impôts, me paroit plein de sens et de raison; mais pour l'application de ces principes, il faut un fonds d'équité dont par malheur tous ceux qui ont le pouvoir en main, ne sont pas toujours capables. J'aurois l'honneur d'en dire davantage à V. M., si une lettre pouvoit souffrir les détails délicats dont cette matière est susceptible; je me contente donc de prier le St Esprit d'éclairer les rois et les peuples, et surtout de conserver long-temps V. M. pour l'exemple des uns, et le bonheur des autres.

Je suis avec le plus profond respect etc.

A Paris, ce 8 Juin 1770.

SIRE,

SIRE,

J'ose espérer que V. M. pardonnera la liberté que je vais prendre, à la tendre et respectueuse confiance que ses bontés m'ont inspirée, et qui m'encourage à lui demander une nouvelle grâce.

Une société considérable de philosophes et de gens de lettres, du nombre desquels je suis, ont résolu, Sire, d'ériger à Mr de Voltaire une statue, comme à celui de tous nos écrivains à qui la philosophie et les lettres sont le plus redevables.

Les philosophes et les gens de lettres de toutes les nations, et en particulier de la nation françoise, vous regardent, Sire, depuis long-temps comme leur chef et leur modèle. Qu'il seroit donc flatteur et honorable pour nous, qu'en cette occasion V. M. voulût bien permettre que son auguste et respectable nom fût à la tête des nôtres! Elle donneroit à Mr de Voltaire, dont elle aime tant les ouvrages, la marque d'estime la plus précieuse et la plus éclatante, dont il seroit infiniment touché, et

qui lui rendroit cher ce qui lui reste de jours à vivre. Elle ajouteroit beaucoup, et à la gloire de ce célèbre écrivain, et à celle de la littérature françoise, qui en conserveroit une reconnoissance éternelle.

Permettez-moi, Sire, d'ajouter que dans l'état de foiblesse où m'ont réduit mes travaux, et qui ne me permet plus que des voeux pour les lettres, la nouvelle marque de distinction que j'ose vous demander en leur faveur, seroit pour moi la plus douce consolation. Elle augmenteroit encore, s'il est possible, l'admiration dont je suis pénétré pour votre personne, le sentiment profond que je conserverai toute ma vie de vos bontés, et la tendre vénération avec laquelle je serai jusqu'à mon dernier soupir etc.

A Paris, ce 6 Juillet 1770.

SIRE,

Quoique l'état de foiblesse où ma tête est toujours, ne me permette pas les discussions abstraites auxquelles V. M. se livre avec autant

de facilité que de profondeur, je ne puis cependant différer plus long-temps à la remercier très-humblement de l'écrit qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer sur le *Système de la nature*, et à lui faire part des observations que cet excellent écrit m'a fait naître; observations que je soumets au jugement de V. M., et qui sont bien plus destinées à confirmer ses idées qu'à les combattre.

Rien de plus sage, Sire, et, ce me semble, de plus vrai, que les réflexions par lesquelles V. M. débute dans cet écrit, sur le peu de certitude des connoissances métaphysiques; l'indivise de Montagne, *que sais-je?* me paroît la réponse qu'on doit faire à presque toutes les questions de ce genre; et je pense en particulier, par rapport à l'existence d'une intelligence suprême, que ceux qui la nient, avancent bien plus qu'ils ne peuvent prouver, et qu'il n'y a dans cette matière que le scepticisme de raisonnable. On ne peut nier sans doute, qu'il n'y ait dans l'univers, et en particulier dans la structure des animaux et des plantes, des combinaisons de parties qui semblent déceler une intelligence; elles prouvent l'existence de cette

intelligence, comme une montre prouve l'existence d'un horloger; cela paroît incontestable: mais quand on veut aller plus loin, et qu'on se demande, quelle est cette intelligence? a-t-elle créé la matière, ou n'a-t-elle fait simplement que l'arranger? La création est-elle possible, et si elle ne l'est pas, la matière est donc éternelle? Et si la matière est éternelle, et qu'elle n'ait eu besoin d'une intelligence que pour être arrangée, cette intelligence est-elle unie à la matière, ou en est-elle distinguée? Si elle y est unie, la matière est proprement Dieu, et Dieu la matière; et si elle en est distinguée, comment conçoit-on qu'un être qui n'est pas matière, agisse sur la matière? D'ailleurs, si cette intelligence est infiniment sage et infiniment puissante, comment ce malheureux monde qui est son ouvrage, est-il si plein d'imperfections physiques et d'horreurs morales? Pourquoi tous les hommes ne sont-ils pas heureux et justes? V. M. assure que l'éternité du monde répond à cette question; elle y répond sans doute, mais ce me semble, dans ce seul sens, que le monde étant éternel, et par conséquent nécessaire, tout ce qui est, ne peut pas

être autrement, et pour lors on rentre dans le système de la fatalité et de la nécessité, qui ne s'accorde guères avec l'idée d'un Dieu infiniment sage et infiniment puissant. Quand on se fait, Sire, toutes ces questions, on doit, ce me semble, redire cent fois, *que sais-je?* mais on doit en même temps se consoler de son ignorance, en pensant que puisque nous n'en savons pas davantage, c'est une preuve qu'il ne nous importe pas d'en savoir plus.

Quant à la liberté, rien de plus juste, Sire, et de plus philosophique que la définition que V. M. en donne; il me semble que si on vouloit s'entendre, on éviteroit bien des disputes à ce sujet. L'homme est libre, en ce sens, que dans les actions non machinales, il se détermine de lui-même et sans contrainte; mais il ne l'est pas, en ce sens, que lorsqu'il se détermine, même volontairement et par choix, il y a toujours quelque cause qui le porte à se déterminer, et qui fait pencher la balance pour le parti qu'il prend. Je conviens d'ailleurs avec V. M., qu'un philosophe qui croit à la fatalité et à la nécessité, et qui en fait la base de son ouvrage, ne doit regarder les criminels que comme des

malheureux, plus dignes de compassion que de haine : mais je ne crois pas que dans le système où les hommes seroient des machines assujetties à la loi de la destinée, les châtimens d'une part, et de l'autre l'étude de la morale fussent inutiles au bien de la société; car dans l'homme-machine même, la crainte d'une part, et de l'autre l'intérêt, sont les deux grands régulateurs, les deux roues principales qui font aller la machine; or de ces deux régulateurs, le premier est mis en action par les peines exercées contre les coupables, et qui servent de frein à ceux qui voudroient leur ressembler; et l'autre est mis en jeu par l'étude de la morale bien entendue, étude qui nous persuade que notre premier intérêt est d'être vertueux et justes, ainsi que V. M. l'a si bien prouvé dans son excellent écrit sur ce sujet. Sur la religion chrétienne, je serai, Sire, bien aisément d'accord avec V. M.; sa morale est sans doute excellente, & elle auroit dû s'y borner; mais ses dogmes et son intolérance font grand tort à cette morale, avec laquelle ils sont comme amalgamés. Je dis son *intolérance*, car elle me paroît essentielle à une religion exclusive de toutes les autres,

comme la religion chrétienne, qui prétend être la seule manière d'honorer la Divinité, et qui par une conséquence nécessaire, doit chercher à s'établir par tous les moyens possibles, même en employant la violence, quand elle a le pouvoir et la force en main. Voilà pourquoi la religion chrétienne a fait couler des flots de sang, et je ne puis m'empêcher de la regarder à cet égard comme un des plus grands fléaux de l'humanité.

Je ne dirai, Sire, qu'un mot sur les gouvernemens. Je pense que la forme du gouvernement est indifférente en elle-même, pourvu que le gouvernement soit juste, que tous les citoyens ayent également droit à sa protection, qu'ils soient également soumis aux lois, et également punis s'ils les violent; que les supplices ne soient pas réservés pour les petits coupables, et les honneurs pour les grands. Quant à Louis XIV, ce seroit la matière d'une grande discussion, de savoir s'il a fait plus de bien que de mal à son royaume; s'il n'a pas été un fléau pour l'Europe en donnant aux autres princes l'exemple de ces armées nombreuses que les plus sages sont aujourd'hui forcés d'entretenir,

et qu'ils emploieroient surement bien plus volontiers aux manufactures, et à la culture des terres, si une malheureuse nécessité ne leur lioit pas les mains à ce sujet Je suis bien persuadé que V. M. ne m'en désavouera pas. Je suis etc.

A Paris, le 2 Août 1770.

SIRE,

Je n'ai pas perdu un moment pour apprendre à Mr de Voltaire l'honneur signalé que V. M. veut bien lui faire, et celui qu'elle fait en sa personne à la littérature et à la nation françoise. Je ne doute point qu'il ne témoigne à V. M. sa vive et éternelle reconnoissance. Mais comment, Sire, pourrois-je vous exprimer toute la mienne? Comment pourrois-je vous dire à quel point je suis touché et pénétré de l'éloge si grand et si noble que V. M. fait de la philosophie et de ceux qui la cultivent? Je prends la liberté, Sire, et j'ose espérer que V. M. ne m'en désavouera pas, de faire part de sa lettre à tous ceux qui sont dignes de l'entendre, et je ne puis assez dire à V. M. avec quelle admira-

tion et quelle vénération respectueuse ils voient tant de justice et de bonté unies à tant de gloire. Vous étiez, Sire, le chef et le modèle de ceux qui écrivent et qui pensent; vous êtes à présent (je rends à V. M. leurs propres expressions) leur Dieu rémunérateur et vengeur; car les récompenses accordées au génie sont le supplice de ceux qui le persécutent. Je voudrois que la lettre de V. M. pût être gravée au bas de la statue; elle seroit bien plus flatteuse que la statue même pour Mr de Voltaire et pour les lettres. Quant à moi, Sire, à qui V. M. a la bonté de parler aussi de statue, je n'ai pas l'impertinente vanité de croire mériter jamais un pareil monument; je ne demande qu'une pierre sur ma tombe, avec ces mots, *le grand Fréderic l'honora de ses bienfaits et de ses bontés.*

V. M. demande ce que nous désirons d'elle pour ce monument? Un écu, Sire, et votre nom, qu'elle nous accorde d'une manière si digne et si généreuse. Le maréchal de Richelieu a donné vingt louis; les souscriptions ne nous manquent pas; mais elles ne seroient rien sans la vôtre, et nous recevrons avec reconnoissance ce qu'il plaira à V. M. de donner.

Permettez-moi, Sire, de remercier par la même occasion V. M. de la grâce qu'elle a faite à Mr Cochin, en le nommant de l'académie, & en lui accordant une pension; il est digne des bontés de V. M. par son respect et son attachement pour elle, par son mérite et par son peu de fortune. J'oserai en même temps, Sire, recommander de nouveau à ces mêmes bontés Mr Béguelin, qui vient de donner dans les mémoires de l'académie d'excellentes recherches sur les lunettes achromatiques, très propres à perfectionner cet objet important. Outre l'estime que je fais de ses talens, je lui dois encore de la reconnoissance pour quelques excellentes remarques qu'il a faites sur un de mes écrits qui a rapport au même objet.

Je suis avec le plus profond respect, la plus vive admiration, et une reconnoissance éternelle etc.

P. S. L'académie françoise, Sire, vient d'arrêter d'une voix unanime que la lettre dont V. M. m'a honoré, seroit insérée dans ses régîtres, comme un monument honorable à Mr de Voltaire et aux lettres; elle

me charge, Sire, de mettre à vos pieds sa très-humble reconnoissance et son profond respect.

A Paris, ce 12 Août 1770.

SIRE,

J'ai trouvé, en arrivant à Paris il y a trois jours, trois lettres dont V. M. m'a honoré pendant mon voyage, et qui n'ont pu m'être envoyées, parce qu'ayant fait environ 500 lieues en deux mois, tant pour l'aller que pour le retour, et par conséquent étant peu resté dans les mêmes lieux, il étoit difficile qu'on pût savoir où me les addresser. Je supplie donc d'abord très-humblement V. M. de m'excuser, si je n'ai pas eu l'honneur de lui répondre plutôt; elle voit au moins que c'est le premier devoir dont je m'acquitte après quelques momens de repos indispensablement nécessaires. Je la supplie en second lieu de me permettre de différer quelques jours encore la réponse que je dois à sa lettre très-philosophique et très-profondément raisonnée, en date du 18 Octobre.

Une pareille lettre, Sire, demande un peu de temps et de réflexions pour être méditée et discutée; je me bornerai donc aujourd'hui, si V. M. veut bien me le permettre, à répondre aux deux autres lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, en date des 26 Septembre et 1 Novembre.

V. M. paroît surprise de ce que la lettre *d'un Tudesque* (c'est l'expression dont elle se sert) a été lue en pleine académie françoise. Quel *Tudesque*, Sire, qu'un Prince qui écrit de pareilles lettres, soit pour le fond des choses, soit pour le style? Je ne puis dire à V. M. combien tous mes confrères *vivans* en ont été pénétrés d'admiration et de reconnoissance; et la délibération unanime qu'ils ont prise d'insérer cette lettre dans nos régîtres, est une preuve suffisante des sentimens qu'elle a excités en eux. Quant au *défunt* abbé d'Olivet, je suis persuadé que si son ombre en a eu quelque connoissance, elle aura pour le moins grincé les dents de n'y pouvoir trouver de solécisme, supposé cependant qu'une ombre ait des dents.

Tout ce que V. M. a la bonté de me dire sur la gloire due aux talens, est digne d'une

ame telle que la sienne, également équitable et élevée. Oui, Sire, ce *baume*, comme V. M. l'appelle, est nécessaire aux plus grands hommes, et surtout aux grands hommes persécutés. Les talens éminens et peu considérés dans leur patrie ressemblent assez à ce pauvre indigent, qui n'ayant rien à manger avec son pain, le mangeoit à la fumée d'une boutique de rôtisseur. C'est cette fumée qui soutient les philosophes dans leurs travaux; mais cette fumée, Sire, cesse de l'être, et devient une nourriture plus réelle et plus solide, quand elle est dispensée par des héros et par des princes sur lesquels tout leur siècle a les yeux fixés. Je laisse à V. M., ou plutôt à tout autre qu'elle, à faire en cette occasion l'application de cette maxime. V. M. prétend que Voltaire et moi nous nous *égayons sur son compte* en la jugeant utile au progrès de la philosophie; non seulement *utile*, Sire, mais très-*nécessaire;* nécessaire par vos ouvrages, qui servent à la fois à nous instruire et à nous éclairer; nécessaire par l'exemple que vous donnez aux souverains, de ne point étouffer la lumière sous le boisseau, lorsqu'elle ne demande qu'à se montrer; nécessaire enfin

par la protection que vous accordez à ceux qui tâchent de rendre leurs travaux utiles. Voilà, Sire, ce que nous pensons tous, ce que nous disons tous de concert, en tous lieux, et dans tous les instans; et ce que nous ne cesserons de répéter, beaucoup moins pour votre gloire, que pour notre encouragement et notre consolation.

V. M. auroit donc mieux aimé que j'eusse été voir Notre-Dame de Lorette, et les récollets du Capitole, que les pénitens blancs, noirs, bleus, gris, et rouges dont le Languedoc est semé. Un de ces spectacles, Sire, vaut bien l'autre pour un philosophe; et quant à St Pierre de Rome et au Vesuve, j'ai craint, Sire, d'après l'avis des médecins, et d'après la connoissance que j'ai de mon peu de force, que les fatigues d'un voyage de 500 lieues de Paris à Naples, à travers les neiges et les glaces des Alpes et des Apennins, dans les plus mauvais chemins du monde, et les gîtes les plus détestables, ne fissent plus de mal que de bien à ma pauvre tête, et ne me dédommageassent pas des beautés de l'art et de la nature que l'Italie pourroit m'offrir. Je n'ai pas même osé aller

jusqu'au bout de la Provence, parce que les vents affreux qui y règnent, et dont j'avois déjà éprouvé le mauvais effet dans le bas Languedoc, m'ont fait craindre que cet effet n'empirât. Me voilà enfin, Sire, de retour chez mes dieux Pénates, jusqu'à présent plus fatigué que guéri, mais me trouvant cependant soulagé, ayant acquis quelques forces, et n'étant pas sans espérance de me rétablir cet hiver avec beaucoup de régime et d'exercice.

Mr Mettra m'avoit remis avant mon départ, tant en argent qu'en lettres de crédit, la somme que V. M. avoit bien voulu m'accorder pour mon voyage d'Italie. Il s'en faut, Sire, de beaucoup plus de la moitié, que je n'aye employé cette somme; et j'ai remis à Mr Mettra pour 3500 livres de lettres de crédit dont je n'ai point fait usage. Mr Mettra fera de cette somme l'usage que V. M. lui ordonnera pour d'autres objets. Plus je suis pénétré de reconnoissance des bontés de V. M., moins je dois abuser de ses bienfaits.

J'ai appris durant mon voyage par les nouvelles publiques la mort d'un des princes de Bronswic, neveux de V. M. Je la supplie

d'être persuadée de la part vive et sincère que j'ai prise à son affliction. Tout ce qui peut toucher en bien ou en mal V. M., est ce qui m'intéressera toujours le plus jusqu'à la fin de ma vie. C'est avec ces sentimens, et avec le plus profond respect que je suis etc.

A Paris, ce 26 Novembre 1770.

SIRE,

Me voilà donc encore, puisque V. M. le permet et même l'exige, rentré dans la lice métaphysique, bien moins *contre* V. M. qu'*avec* elle. Ce n'est pas, Sire, par respect seulement que je m'exprime ainsi, c'est parce qu'en envisageant de près le sentiment de V. M. sur les matières abstruses que je prends la liberté de discuter avec elle, sa métaphysique et la mienne me paroissent réellement différer si peu, que notre discussion ne doit pas même s'appeler controverse, et encore moins dispute. Je vais donc prendre la liberté de converser encore une fois avec V. M. sur ces questions de ténè-

bres,

bres, bien plus pour m'instruire et m'éclairer que pour la contredire.

Je conviens d'abord avec V. M. d'un principe commun, et qui me paroît aussi évident qu'à elle. La création est absurde et impossible; la matière est donc *incréable*, par conséquent incréée, par conséquent éternelle. Cette conséquence, toute claire et toute nécessaire qu'elle est, n'accommodera pas les vrais partisans de l'existence de Dieu, qui veulent une intelligence souveraine, non matérielle, et créatrice; mais n'importe; il ne s'agit pas ici de leur complaire, il s'agit de parler raison.

Je vois ensuite dans toutes les parties de l'univers, et en particulier dans la construction des animaux, des traces, qu'on peut appeler au moins frappantes, d'intelligence et de dessein; il s'agit de savoir si en effet cette intelligence est réelle, et supposé qu'elle le soit, de deviner, si nous pouvons, ce qu'elle est.

D'abord je ne puis douter que cette intelligence ne soit jointe au moins à quelques parties de la matière. L'homme et les animaux en sont la preuve. Il est certain de plus qu'elle dirige la plus grande partie de leurs mouve-

mens, et qu'elle est le principe de tout ce que l'homme a fait de raisonné, et surtout de grand et d'admirable, comme l'invention des arts et des sciences. Cette intelligence dans l'homme et dans les animaux est-elle distinguée de la matière, ou n'en est-elle qu'une propriété, dépendante de l'organisation? L'expérience paroît prouver, et même démontrer le dernier, puisque l'intelligence croît et s'éteint, à mesure que l'organisation se perfectionne et s'affoiblit. Mais comment l'organisation peut-elle produire le sentiment et la pensée? Nous ne voyons dans le corps humain, comme dans un morceau de matière brute, solide ou fluide, que des parties susceptibles de figure, de mouvement, et de repos? Pourquoi l'intelligence se trouve-t-elle jointe aux unes, et non pas aux autres, qui même n'en paroissent pas susceptibles? Voilà ce que nous ignorerons vraisemblablement toujours; mais nonobstant cette ignorance, l'expérience me paroît, comme à V. M., prouver invinciblement la matérialité de l'ame; comme le plus simple raisonnement prouve qu'il y a un être éternel, quoique nous ne puissions concevoir ni un être qui

a toujours existé, ni un être qui commence à exister.

Il s'agit à présent d'examiner, si cette intelligence, dépendante de la structure de la matière, est répandue dans toutes les parties du monde. Cette question paroît plus difficile que les précédentes. D'abord, à l'exception des corps des animaux, toutes les autres parties de la matière que nous connoissons, nous paroissent dépourvues de sentiment, d'intelligence et de pensée. L'intelligence y résideroit-elle, sans que nous nous en doutassions? Il n'y a pas d'apparence, et je serois assez disposé à penser, non seulement qu'un bloc de marbre, mais que les corps bruts les plus ingénieusement et les plus finement organisés, ne pensent ni ne sentent rien. Mais, dit-on, l'organisation de ces corps décèle des traces visibles d'intelligence. Je ne le nie pas, mais je voudrois savoir ce que cette intelligence est devenue depuis que ces corps sont construits? Si elle résidoit en eux pendant qu'ils se formoient, si elle y résidoit pour les former, et si, comme on le suppose, cette intelligence n'est point un être distingué d'eux, qu'est-elle devenue depuis que

sa besogne est faite? La perfection de l'organisation l'a-t-elle anéantie, quoiqu'elle ait été nécessaire pour le progrès et l'achévement de l'organisation? Cela paroît difficile à concevoir. D'ailleurs, si dans l'homme cette intelligence dont nous admirons les effets et les productions est une suite de l'organisation seule, pourquoi n'admettrions-nous pas dans les autres parties de la matière une structure et une disposition aussi nécessaire et aussi naturelle que la matière même, et de laquelle il résulte, sans qu'aucune intelligence s'en mêle, ces effets que nous voyons et qui nous surprennent? Enfin, en admettant cette intelligence qui a présidé à la formation de l'univers, et qui préside à son entretien, on sera obligé de convenir au moins qu'elle n'est ni infiniment sage, ni infiniment puissante, puisqu'il s'en faut bien, pour le malheur de la pauvre humanité, que ce triste monde soit le meilleur des mondes possibles. Nous sommes donc réduits, avec la meilleure volonté du monde, à ne reconnoître et à n'admettre tout au plus dans l'univers qu'un Dieu matériel, borné, et dépendant; je ne sais pas si c'est-là son compte, mais ce n'est surement pas celui

des partisans zélés de l'existence de Dieu ; ils nous aimeroient autant athées que spinosistes, comme nous le sommes. Pour les adoucir, faisons-nous sceptiques, et répétons avec Montagne, *que sais-je ?*

Je vais à présent, Sire, suivre V. M. de ténèbres en ténèbres, puisque j'ai l'honneur d'y être enfoncé avec elle jusqu'au cou, et même par dessus la tête, et je viens à la question de la liberté. Sur cette question, Sire, il me semble que dans le fond je suis d'accord avec V. M. Il ne s'agit que de bien fixer l'idée que nous attachons au mot de la *liberté*. Si on entend par-là, comme il paroît que V. M. l'entend, l'exemption de contrainte, et l'exercice de la volonté, il est évident que nous sommes libres, puisque nous agissons en nous déterminant nous-mêmes, de plein gré, et souvent avec plaisir : mais cette détermination n'en est pas moins la suite nécessaire de la disposition non moins nécessaire, de nos organes, et de l'effet, non moins nécessaire, que l'action des autres êtres produit en nous. Si les pierres savoient qu'elles tombent, et si elles y avoient du plaisir, elles croiroient tomber librement,

parce qu'elles tomberoient de leur plein gré. Mais je ne pense pas, Sire, que même dans le système de la nécessité et de la fatalité absolue, qu'il me paroit bien difficile de ne pas admettre, les peines et les récompenses soient inutiles. Ce sont des ressorts et des régulateurs de plus, nécessaires pour faire aller la machine et pour la rendre moins imparfaite. Il y auroit plus de crimes dans un monde où il n'y auroit ni peines ni récompenses, comme il y auroit plus de dérangement dans une montre dont les roues n'auroient pas toutes leurs dents.

V. M., Sire, veut bien me conduire par la main dans ce labyrinthe d'obscurités philosophiques. Mais grâce à elle, j'entrevois enfin la clarté, et je me vois arrivé à un objet sur lequel j'ai le bonheur d'être absolument d'accord avec elle; c'est sur la nature et les progrès de la religion que l'Europe professe. Il me paroît évident, comme à V. M., que le christianisme dans son origine n'étoit qu'un pur déisme, que J. C. son auteur n'étoit qu'une espèce de philosophe, ennemi de la superstition, de la persécution et des prêtres, prêchant aux hommes la bienfaisance et la justice, et réduisant la loi à

aimer son prochain, et à adorer Dieu en esprit et en vérité. Tel étoit le premier état de cette religion. C'est d'abord St Paul, ensuite les pères de l'Église, enfin les conciles, malheureusement appuyés par les souverains, qui ont changé cette religion. Je pense donc qu'on rendroit un grand service au genre humain, en réduisant le christianisme à son état primitif, en se bornant à prêcher aux peuples un Dieu rémunérateur et vengeur, qui réprouve la superstition, qui déteste l'intolérance, et qui n'exige d'autre culte de la part des hommes que celui de s'aimer et de se supporter les uns les autres. Quand on auroit une fois bien inculqué ces vérités au peuple, il ne faudroit pas, je crois, beaucoup d'effort pour lui faire oublier les dogmes dont on l'a bercé, et qu'il n'a saisis avec une espèce d'avidité, que parce qu'on n'y a rien substitué de meilleur. Le peuple est sans doute un animal imbécille, qui se laisse conduire dans les ténèbres, quand on ne lui présente pas quelque chose de mieux; mais offrez-lui la vérité; si cette vérité est simple, et surtout si elle va droit à son coeur, comme la religion que je propose de lui prêcher, il me paroît in-

faillible qu'il la saisira, et qu'il n'en voudra plus d'autre. Malheureusement nous sommes encore bien loin de cette heureuse révolution des esprits.

Je viens enfin, Sire, à ce Prince tant loué pendant sa vie, peut-être trop déchiré après sa mort, mais auquel il me semble pourtant qu'on commence à rendre ce qui lui est dû, sans humeur, comme sans flatterie. Malgré l'avantage qu'il a d'être défendu par un Prince beaucoup plus grand que lui à tous égards, comme toute l'Europe le pense aujourd'hui, & comme la postérité le pensera encore davantage, je prendrai, Sire, la liberté de dire de ce Prince à V. M., ce que la Fontaine disoit de St Paul à son confesseur, *votre St Paul n'est pas mon homme.* Je conviens de ce qu'il a fait de grand, et même d'utile, je conviens que les sciences, les arts et les lettres lui doivent beaucoup; mais ses guerres souvent très-injustes, son faste, son orgueil, son intolérance, sa révocation de l'édit de Nantes, son dévouement aux jésuites, tout cela, Sire, met contre lui un furieux poids dans la balance. A l'égard de l'exemple qu'il a donné aux autres souverains d'avoir sur pied

des armées énormes, il faut d'abord, Sire, pour peu qu'on soit juste, commencer par convenir, que dans la position actuelle, il est impossible aux souverains mêmes les plus pleins de lumières, de ne pas suivre cet exemple; il seroit également contre la raison, et contre ce qu'ils doivent à leurs sujets, de rester sans force, tandis que tout est armé autour d'eux jusqu'aux dents. Mais je prends la liberté de le demander à V. M.; n'aimeroit-elle pas mieux, si sa situation ne l'y forçoit pas, avoir cent mille laboureurs de plus, et cent mille soldats de moins? Les uns l'enrichiroient, les autres lui coûtent beaucoup. Je sais que ces grandes armées font finir les guerres plutôt; mais, Sire, ces guerres ne finissent que par l'épuisement; et il vaut, ce me semble, encore mieux, si on a cent mille hommes à perdre, les perdre en vingt ou trente ans, que de ne les perdre qu'en six ou sept années. Je conviens encore que ces grandes armées font qu'on n'est point obligé, comme autrefois, d'enrôler des soldats au premier coup de canon; mais, Sire, un prince qui ne seroit que guerrier et point philosophe, ne peut-il pas aussi abuser de ces grandes

armées pour faire la guerre plus souvent et plus légèrement, comme Louis XIV lui-même se le reprochoit au lit de la mort? D'ailleurs les dépenses que ces grandes armées exigent, ne mettent-elles pas l'Europe, même en temps de paix, dans un état continuel de tension, qui ne diffère pas beaucoup d'un état continuel de guerre?

Je m'apperçois, Sire, par la fin de cette seconde feuille, et je m'en apperçois un peu tard, que j'abuse de la patience et des bontés de V. M. Je la supplie donc de pardonner à mon long et ennuyeux verbiage, de le regarder comme une suite du désir que j'ai de m'instruire avec elle, et surtout de lui témoigner les sentimens inaltérables de profond respect et d'éternelle reconnoissance avec lesquels je suis etc.

A Paris, ce 30 Novembre 1770.

SIRE,

V. M. peut me dire comme Auguste à Cinna dans la tragédie de ce nom:

Je t'ai comblé de biens, je t'en veux accabler.

J'obéis donc avec la plus respectueuse reconnoissance à ses ordres réitérés; et puisqu'elle veut que j'emploie à d'autres besoins la plus grande partie de la somme qu'elle avoit destinée à mon voyage d'Italie, je croirois manquer à ce que je dois à mon auguste et respectable bienfaiteur, si j'insistois davantage pour ne pas accepter le don qu'elle a la générosité de me faire.

V. M. m'en a fait un autre dont je ne suis pas moins reconnoissant; c'est celui de sa très-plaisante, très-poëtique, très-spirituelle et très-philosophique *facétie*. Je l'ai lue, Sire, et relue plusieurs fois, toujours avec un nouveau plaisir; et je me disois en me donnant des coups de poing à la tête: maudit géomètre, triste ressasseur d'*x* et d'*y*, que n'as-tu le talent des vers plutôt que celui des *z*? Tu emploierois bien mieux ton temps à mettre en vers cette facétie charmante; et puis je me consolois en disant: cependant la facétie n'y perdra rien, si l'auteur le veut. Car qui peut mieux mettre en vers que lui ce qu'il a déjà si bien exprimé en prose?

Je ne doute pas que V. M. n'ait déjà envoyé ce charmant ouvrage au grand et mortel ennemi du fanatisme, qui a l'honneur d'être si glorieusement célébré par le Philosophe des rois, et le Roi des philosophes. O mon cher Voltaire, quelle douce et consolante satisfaction que celle dont tu vas jouir! Je ne te l'envie pas, car qui est digne de la partager avec toi?

Ce même Voltaire me mande, Sire, que V. M. lui a envoyé des vers charmans de la part du roi de la Chine. Que ne puis-je les avoir, pour les joindre à la *facétie!* Y auroit-il de l'indiscrétion à les demander à V. M.?

Je vois que quand elle m'a fait l'honneur de m'envoyer son *rêve*, qui n'est assurément pas un conte à dormir debout, elle n'avoit pas encore reçu l'ennuyeuse et longue rapsodie philosophique par laquelle j'ai répondu si foiblement à son excellente lettre métaphysique du premier Novembre dernier. Si je ne raisonne pas aussi bien que V. M. sur ces matières épineuses et sur bien d'autres, j'ai du moins, Sire, la satisfaction de voir que je pense à peu près comme elle, et j'aime mieux être ignorant avec elle, que d'en savoir si long avec l'auteur du

système de la nature sur des choses où l'on ne sait rien.

On dit qu'on a présenté à V. M. une lunette de Mr Béguelin. Elle doit être excellente, si elle ressemble à ses mémoires sur cet objet, que j'ai lus avec beaucoup de plaisir et de profit, et dont je puis d'autant mieux apprécier le mérite, que je me suis occupé de ces matières, mais avec moins de succès que lui. Cet académicien, Sire, est bien digne de la protection et des bontés de V. M.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire les voeux ardens que je fais pour la conservation de vos jours précieux, pour la prospérité de vos entreprises, et pour la gloire et le bonheur que V. M. mérite à tant d'égards. C'est avec ces sentimens, et avec le plus tendre et le plus profond respect que je serai jusqu'au dernier soupir etc.

A Paris, ce 3 Janvier 1771.

SIRE,

J'ai eu l'honneur de remercier il y a un mois V. M. de la facétie très-plaisante, quoique

très-philosophique, qu'elle avoit eu la bonté de m'envoyer. Je lui dois aujourd'hui de nouveaux remercimens pour la lettre, non facétieuse, mais très-profonde et très-lumineuse, qu'elle m'a fait depuis l'honneur de m'écrire; et je me serois acquitté beaucoup plutôt de ce devoir, sans un rhumatisme qui m'a privé d'écrire pendant quinze jours, et dont je ressens même encore quelques atteintes.

Plus j'y réfléchis, Sire, et plus je vois à ma grande satisfaction que je ne diffère de V. M. que par la manière de m'exprimer sur l'existence et la nature de l'être suprême, ou de l'être appelé Dieu. V. M. ne veut pas qu'il soit purement matériel, et j'en suis d'accord; elle ne peut se former une idée d'un esprit pur, et j'en suis d'accord aussi; elle regarde Dieu en conséquence, comme *l'intelligence attachée à l'organisation éternelle des mondes qui existent*. Il résulte, ce me semble, de cette proposition que Dieu n'est autre chose, suivant V. M., que *la matière, en tant qu'intelligente*, et je ne vois pas qu'on puisse y rien opposer, puisqu'il est certain d'une part qu'il y a du moins une portion de la matière qui est douée d'intelligence, et

Jargon.

This is no such certainty. — This is begging the Question.

qu'on est très-libre de donner le nom de Dieu à la matière, en tant que douée de cet attribut.

Je me trouve encore, Sire, parfaitement d'accord avec V. M. sur la définition de la liberté. Je la définis ainsi que V. M., *cet acte de notre volonté qui nous fait opter entre différens partis, et qui détermine notre choix.* Mais je prétends, et V. M. n'en disconvient pas, ce me semble, qu'il y a toujours des motifs ou des causes quelconques qui nous déterminent *nécessairement*, et je ne vois pas que les observations de V. M. prouvent le contraire; ceux qui résistent à leurs passions, y résistent par des motifs qui sont plus forts auprès d'eux que ces passions mêmes; et les exhortations, les peines, les récompenses, lorsqu'elles déterminent les hommes, les déterminent encore par la raison qu'elles ont plus de pouvoir sur eux que les motifs contraires. Il me semble donc que nous agissons toujours *nécessairement*, quoique *volontairement*. C'est très-*volontairement* que je ne m'empoisonne pas, mais c'est en même temps *nécessairement*, parce que les raisons qui m'attachent en ce moment à la vie, sont plus fortes que celles qui pourroient m'en détacher.

A Prisoner in Jail is at Liberty to stay there.

Quant à la question de savoir, s'il faut au peuple un autre culte qu'une religion raisonnable, comme je ne puis malheureusement apporter d'exemple du contraire, tandis que V.M. a pour elle toute la surface de notre petit tas de boue, je serois bien tenté de croire qu'elle a raison. Si le traité de Westphalie permettoit une quatrième religion dans l'Empire, je prierois V. M. de faire bâtir à Berlin ou à Potsdam un temple fort simple, où Dieu fût honoré d'une manière digne de lui, où l'on ne prêchât que l'humanité et la justice; et si la foule n'alloit pas à ce temple au bout de quelques années, (car il faut bien accorder quelques années à la raison pour gagner sa cause,) V. M. seroit pleinement victorieuse; ce ne seroit pas la première fois. Je ne dirai qu'un mot de Louis XIV; je sens très-bien que V. M. lui est très-obligée de la révocation de l'édit de Nantes; mais comme avocat de la France, je prie V. M. de convenir que ce beau royaume doit penser différemment d'elle sur ce sujet. Je ne sais si on y traitera les philosophes comme on y a traité les hérétiques; mais je sais que si ce malheur arrivoit, les États

Theophilanthropism is trying an experiment.

de

de V. M. seroient pour eux le plus flatteur et le plus glorieux asile, et ses bontés la plus douce consolation.

Je suis avec le plus profond respect, et une admiration égale à ma vive reconnoissance etc.

P. S. Permettez-moi, Sire, de joindre ici un ouvrage que V. M. a eu la bonté d'approuver en manuscrit, et auquel j'ai fait quelques additions.

A Paris, ce 1 Février 1771.

SIRE,

J'ai reçu, il y a environ quinze jours, des vers charmans de V. M., adressés à son confrère en royauté et en philosophie, l'empereur ou le roi de la Chine. Je dois d'abord de très-humbles remercimens à V. M. de la bonté qu'elle a eue de vouloir bien se rendre au désir que je lui avois marqué de lire ces vers, d'après l'éloge que le Patriarche de la poésie françoise m'en avoit fait. Mais je dois à V. M. des remercimens encore plus grands du plaisir que m'a procuré cette lecture. Je ne puis me

refuser à celui d'en assurer V. M., quoique je voie par la lettre charmante et très-philosophique qui accompagne ses vers, qu'elle se défie des éloges, même d'un géomètre qui n'en a jamais donné qu'à ce qu'il estime. Mais comme la meilleure manière de louer, c'est à dire la plus sincère, est de louer par les faits, je me bornerai à dire à V. M. qu'en lisant, même dès la première fois, son excellente épître, j'en ai retenu, *malgré moi*, si elle le veut, un très-grand nombre de vers; et il me semble que le mérite des vers est qu'on les retienne. C'est même, selon moi, la pierre de touche infaillible pour les apprécier. Je prendrai donc, Sire, la liberté, tout géomètre que je suis, de dire que vos vers sont excellens, puisqu'une tête hérissée d'x et d'y trouve encore de la place pour eux, et je serai là-dessus

Dur comme un géomètre en ses opinions.

Je vois que V. M. a toujours une dent secrète contre la géométrie; mais je lui répondrai ce que disoit le duc d'Orléans, Régent, à une de ses maîtresses qui parloit mal de Dieu: *Vous avez beau faire, Madame, vous serez*

sauvée. V. M. aura beau dire aussi ; elle est plus géomètre qu'elle ne pense, et que bien des gens qui prétendent l'être. Tous les esprits justes, précis, et clairs, appartiennent à la géométrie ; et en cette qualité nous espérons, Sire, que V. M. voudra bien nous faire l'honneur d'être des nôtres. Il y a long-temps qu'elle a *signé son engagement* par ses écrits.

Tandis que V. M. m'envoyoit d'excellens vers, je barbouillois de mauvaise prose que je prends la liberté de lui envoyer. C'est un discours et un dialogue que j'ai eu l'honneur de lire en présence de S. M. le roi de Suède, l'un à l'académie des sciences, l'autre à l'académie françoise. J'ai eu occasion dans le *discours* de rendre à V. M. l'hommage que lui doivent depuis si long-temps les sciences, les lettres et la philosophie, pour la protection dont elle les honore, et les ouvrages excellens par lesquels elle contribue à leurs progrès. Je dois rendre à tous mes confrères la justice, qu'ils ont applaudi unanimement à cet endroit de mon discours ; et en effet, Sire, je n'ai fait qu'exprimer foiblement, quoiqu'avec toute la force et la vérité dont je suis capable, les sentimens pro-

fonds d'admiration, de reconnoissance et de respect dont toute la littérature françoise est pénétrée pour V. M. Le roi de Suède, son digne neveu, paroît vouloir marcher sur ses traces; il ne peut se proposer un plus beau modèle; ce Prince emporte de France l'estime universelle, et l'attachement de tous ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher. Son départ accéléré m'a privé du bonheur de lui faire ma cour, si ce n'est pendant quelques instans; mais ses bontés m'ont pénétré de reconnoissance. On dit qu'il doit voir V. M. en passant à Magdebourg; qu'il aura de choses à lui dire de tout ce qu'il a vu, et quelle matière de réflexions pour V. M., moitié tristes, moitié plaisantes, mais toujours très-philosophiques, et telles en un mot qu'elle les sait faire!

Je suis avec le plus profond respect, et le plus *géométrique* dévouement etc.

A Paris, ce 6 Mars 1771.

SIRE,

J'ai reçu presque en même temps les deux dernières lettres dont V. M. a bien voulu m'hono-

rer; mon premier soin a été de répondre, s'il m'étoit possible, au désir que V. M. me marque dans la seconde de ces lettres, de lire quelqu'une des fables de Mr le duc de Nivernois. Comme il n'étoit point en ce moment à Paris, je lui ai écrit sur le champ, et je prends la liberté d'envoyer à V. M. en original la réponse qu'il m'a faite. J'ai le plus grand regret de n'avoir pas réussi; je puis au reste satisfaire en partie V. M. sur ce qu'elle désire de savoir du genre de ces fables. Elles sont plus dans celui de la Motte que des autres fabulistes, mais mieux écrites et avec plus de goût.

Je suis très-flatté de l'approbation que V. M. a la bonté de donner aux deux petits ouvrages que j'ai eu l'honneur de lui envoyer. Elle me paroît préférer le dialogue au discours, et je n'ai garde d'appeler de son jugement; cependant je prendrai la liberté de lui dire que le discours m'est beaucoup plus cher que le dialogue, et je voudrois bien que V. M. devinât par quelle raison.

Quant à notre petite controverse ou discussion métaphysique, il me semble qu'elle est épuisée, et qu'il seroit fastidieux d'en ennuyer

davantage V. M.; je vois que tout bien pesé, il s'en faut bien peu que je ne pense tout à fait comme elle, et que si j'en diffère encore, ce n'est qu'autant qu'il le faut pour l'honneur de l'obscurité métaphysique. L'essentiel, comme le remarque très-bien V. M., c'est de sentir et de convenir que notre foible intelligence ne voit goutte en ces matières, et de ne pas surtout vouloir soutenir par les bourreaux et les bûchers ce qu'on a tant de peine à étayer sur de frêles argumens. La philosophie pourroit bien éprouver en France ce malheureux sort, si, comme on nous en ménace, les jésuites y sont rappelés; le parlement qui les avoit chassés, vient d'être chassé à son tour; il n'étoit guères plus tolérant qu'eux, et plus favorable à la philosophie; mais la cohorte jésuitique, si elle revient en France, joindra la fureur de la vengeance à l'atrocité du fanatisme, et Dieu sait ce que la philosophie deviendra.

1792 The Enemy of Physics have not since been greater than Smith and their Vengeance more Savage.

Je joins mes regrets à ceux de V. M. sur la mort du pauvre Marquis. On ne peut apprécier son mérite littéraire avec plus de justice et de justesse que ne l'apprécie V. M. dans ce qu'elle me fait l'honneur de me dire au sujet de

ses ouvrages et de son style. Mais ce qui me fait surtout chérir sa mémoire, c'est l'attachement aussi tendre que respectueux que je lui ai toujours vu pour V. M. Le voilà délivré des maux de la vie, et comme disoit Fontenelle, de la *difficulté d'être*. Mon tour viendra, je crois, bientôt, car je m'affoiblis sensiblement; et sans courir absolument la poste vers l'autre monde, j'en gagne tout doucement le chemin. Mr de Mairan, mon double confrère, à l'académie françoise et à celle des sciences, vient de mourir à 93 ans; je serois bien fâché d'aller jusques-là, car je n'ai pas lieu d'espérer une vieillesse aussi saine et aussi douce que lui. Pour Voltaire il se traîne et il écrit toujours; il est bien étonnant que sa tête puisse encore suffire à tant de travail. Mais ce qui m'intéresse infiniment davantage, c'est que V. M. puisse suffire encore long-temps à ses glorieux et utiles travaux. Les lettres surtout ont plus que jamais besoin d'elle, et de la protection qu'elle leur accorde. Puissent-elles, Sire, la conserver encore long-temps! Ce sont les voeux que je ne cesserai de faire jusqu'aux derniers momens de ma vie; et ces voeux sont l'expression des sentimens de

reconnoissance, d'admiration, et de profond respect avec lesquels je serai toujours etc.

A Paris, ce 21 Avril 1771.

SIRE,

Les philosophes qui aiment à rire, et ce ne sont pas les moins philosophes, doivent être très-obligés à l'abbé Nicolini de leur avoir procuré le bref édifiant du vicaire de Dieu en terre au pontife de son envoyé Mahomet. Je ne suis pourtant point étonné de la bonne intelligence qui règne entre eux; les imans et les muphtis de toutes les sectes me paroissent plus faits qu'on ne croit pour s'entendre; leur but commun est de subjuguer par la superstition la pauvre espèce humaine; ils ne diffèrent que par l'espèce de bride qu'ils mettent à leur monture, et ils pourroient se dire comme les médecins de Molière : *passe-moi l'émétique, et je te passerai la saignée.* Mais je soupçonne le révérendissime père en Dieu Ganganelli d'avoir un secrétaire des brefs qui en sait plus long que lui, et qui se moque de ce que le Pape cordelier lui

dicte. On assure même que ce secrétaire des brefs est tout près de jouer un mauvais tour à la chrétienté en procurant la paix aux schismatiques et aux incirconcis qui s'égorgent sans savoir pourquoi; il est vrai que ce mauvais tour à la chrétienté sera un grand bien pour l'humanité, qui en bénira le secrétaire, et qui le remerciera de ce qu'il ne se contente pas de faire rire les philosophes, et de ce qu'il veut encore essuyer les larmes de tant de malheureux.

V. M. fait donc l'honneur à la très-plaisante nation françoise de se moquer un peu d'elle, et de la croire créée et mise au monde pour *ses menus plaisirs*. Tout bon François que je suis, je conviens qu'elle lui en fournit quelque sujet; je ne sais ce qui résultera de bien ou de mal de tout ce qui se passe ici; mais je serai fort tranquillisé, si la prophétie de V. M. s'accomplit au sujet de la vermine jésuitique, et si l'État, la philosophie et les lettres n'ont pas le malheur de la voir reparoître. Un autre article non moins important m'intéresse; tout ce qui se passe me seroit assez indifférent

Si de quelque argent frais nous avions le secours,

comme dit Crispin dans la comédie. Mais je crains qu'il ne soit encore plus difficile de rappeler l'argent dans nos bourses que les jésuites dans le royaume. Pour moi, Sire, je ne subsiste depuis six mois que des bienfaits de V. M., et au lieu de dire *Benedicite* en me mettant à table tous les jours, je dis, *Dieu conserve Frédéric.* Il faut avouer que quand on voit la manière admirable dont ce meilleur des mondes possibles est gouverné, on est bien tenté de croire à la providence. Encore si en faisant diète on se redonnoit un estomac, et qu'on rattrapât le sommeil, il n'y auroit que demi-mal; mais je suis destiné à passer des jours et des nuits presque également tristes; il faut céder et se soumettre à la nature. Ce qu'il y a de certain, c'est que soit en pensant, soit en végétant, soit en dînant, soit en jeûnant, soit en dormant, soit en veillant, il est un sentiment qui ne dort jamais au fond de mon coeur; c'est celui de la reconnoissance éternelle que je dois à V. M., de l'admiration qu'elle m'inspire et qui se renouvelle sans cesse, et du profond respect avec lequel lui sera dévoué toute sa vie etc.

Providence will not take trouble to give you money to bribe you to believe in it, poor, conceited animalcule!

A Paris, ce 14 Juin 1771.

SIRE,

La lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, en réponse à mes doléances sur le triste état des finances françoises, m'a rappelé la fable de la fourmi, qui étant bien pourvue de toutes ses provisions, se moque de la pauvre cigale pour n'avoir pas eu la même prévoyance. *Un royaume tel que la France*, dites-vous, *ne sauroit manquer d'argent ;* cela se peut ; mais en cas que le dieu Plutus n'ait pas tout à fait pris congé de nous, il s'est au moins si bien caché, qu'il seroit difficile de déterrer sa retraite ; Mr l'abbé Terray, notre contrôleur général, fait de son mieux pour la découvrir, sans en pouvoir venir à bout. Je ne sais pas si le père Bouhours a eu raison, quand il a prétendu qu'on ne pouvoit avoir de l'esprit qu'en France, comme autrefois un fameux maître de danse, nommé Marcel, prétendoit qu'il n'y avoit que la France où l'on sût danser ; ce seroit bien le cas de nous dire, comme la fourmi à la cigale : *Eh bien, dansez maintenant ;* et quant à l'épigramme bonne ou mauvaise du père Bouhours, j'ai-

merois mieux avec Crispin que nous eussions *la philosophie d'avoir de l'esprit en argent.* V. M. va peut-être me trouver bien *Harpagon*, et n'ayant que le mot d'argent à la bouche. Je n'en suis pourtant pas plus triste, et j'envisage même dans le sort prochain dont je suis menacé, un grand avantage pour mon estomac, qui n'aura surement plus d'indigestions à craindre. O Providence, Providence! il faut avouer que tout est arrangé pour le mieux, et que vous savez parfaitement, comme dit St Paul, tirer le plus grand bien du plus grand mal. Le roi Alphonse disoit, à propos du fatras de cercles qu'avoit imaginés l'astronomie ancienne, que *s'il avoit été au conseil de Dieu quand il fit le monde, il lui auroit donné de bons avis;* je suis tenté de croire quelquefois, dans des momens où ma dévotion s'attiédit, que Dieu avoit pour le moins autant besoin de conseils quand il fit le monde moral, que quand il fit le monde physique; mais je rejette bientôt cette pensée, quand je songe à toutes les perfections du monde moral, au bonheur qui inonde la surface de la terre, et à l'esprit de justice, de désintéressement, de vérité qui

Thou Louse,
Flea Tick,
Ant Wasp,
or whatever
Vermin, thou
art was this
Stupendous
Universe made
and adjusted
to give you
Money, Sleep
or digestion!

règne sur l'espèce humaine. Il faut avouer, Sire, qu'un pareil séjour est délicieux pour un philosophe, et qu'il doit être bien fâcheux d'en être expulsé, soit par la faim, soit par une indigestion, soit par les vrais fidelles, Russes où Mahométans, qui sont si dignement occupés à s'égorger. V. M. espère qu'il *se trouvera de bonnes ames qui rétabliront la paix entr'eux*. Mon premier mouvement est de le souhaiter, mais il reste à savoir si, tout bien considéré, c'est procurer un grand bien à la triste espèce humaine que de l'empêcher de se détruire. C'est à V. M. à voir ce qu'il y a de mieux à faire sur ce point important; et je suis bien assuré d'avance qu'elle fera ce qu'il y a de mieux; mais pour cela il est nécessaire qu'elle songe d'abord à se conserver; voilà ce qu'elle a de mieux à faire pour le bien de l'humanité, et pour l'intérêt de la philosophie.

This is modern Philosophy.

V. M. voudroit que j'écrivisse à Voltaire, à propos de philosophie, pour l'engager à ne point s'acharner sur les morts, ni sur les vivans qui sont censés morts, et qui devroient l'être pour lui par le peu de mal qu'ils peuvent lui faire. Hélas, Sire! Il y a long-temps que j'ai

pris la liberté de lui donner ce conseil, et V. M. voit quel en est le fruit. Il faut gémir sur le sort de l'humanité, qui ne permet pas qu'un seul homme ait à la fois tous les talens et toutes les vertus, et qui devroit pourtant le permettre, ne fût-ce que pour dédommager la terre de porter tant d'hommes qui n'ont ni talens ni vertus. Cependant je ferai encore un nouvel effort d'après les représentations de V. M.; je représenterai aussi d'après elle à l'écrivain dont la France s'honore, qu'il est trop grand pour cette guerre de chicane avec des pandours; qu'il est trop juste pour ne pas rendre au mérite réel et reconnu la justice qui lui est due; que le plus grand homme a besoin d'indulgence, et s'en rend digne surtout par celle qu'il a pour les autres; que non seulement sa tranquillité, mais ses écrits mêmes y gagneront, et que ces expressions de sa haine qui reviennent à chaque page, les rendent d'autant moins intéressans qu'il en est des auteurs à peu près comme des comédiens:

Que de leurs démêlés le public n'a que faire.

Si j'avois à joindre l'exemple au conseil, et à lui rappeler les grands hommes qui n'ont

opposé à la satire que la modération et leur gloire, je sais bien, Sire, le modèle que j'aurois à lui proposer. Mais peut-être me répondroit-il que ce modèle est plus admirable qu'imitable, et je ne sais pas trop ce que j'aurois à lui répondre.

Je suis avec le plus profond respect, et une reconnoissance qui ne finira qu'avec ma vie etc.

A Paris, ce 17 Août 1771.

SIRE,

Je vois par la dernière lettre que V.M. m'a fait l'honneur de m'écrire, qu'on n'est guères plus heureux au nord qu'au midi de notre pauvre Europe; dans la précédente lettre votre philosophie prévoyante se moquoit un peu de notre embarras causé par nos sottises, et j'avois pris la liberté de la comparer à la fourmi qui se moque de la cigale; mais en ce moment, grâce à la divine providence qui arrange si bien toutes choses, tout est cigale, des Pyrénées à la mer Glaciale. Si je n'avois pas pour cette sainte providence le profond respect qu'elle mérite, je

prendrois, je l'avoue, en ce moment un peu d'humeur contr'elle; et je suis presque assuré que V. M. la partageroit; car enfin si nous avons pu en France prévoir et même empêcher une partie de la détresse où nous sommes, V. M. n'est pas dans le même cas; cela me rappelle ce que disoit un fameux maître à danser nommé Marcel, à une femme son écolière qui avoit les pieds en dedans: *Madame*, lui disoit-il en lui montrant un crucifix qui étoit dans sa chambre, *vous avez les jambes aussi mal tournées que ce crucifix-là; il est vrai que pour lui ce n'est pas sa faute.* Mais laissons-là, Sire, et les cigales et les crucifix; V. M. croit que pour nous tirer du bourbier, il faudroit crier sur la place, *crédit rétabli;* il y auroit, ce me semble, un autre mot à crier auparavant, *économie*, sans cela on répondroit au premier cri, comme les marchands qui veulent de l'argent, *crédit est mort.* Mais il sera, je crois, encore plus difficile de crier efficacement *économie* à nos déprédateurs, que de crier *modération* à Voltaire et de le persuader. Je ne lui écris guères sans l'exhorter à mépriser les chenilles qu'il écrase, et à ménager les hommes de mérite qu'il vilipende,

Will She be mortified by your ill humour?

et

et V. M. voit comme il profite de mes remontrances. Il faut prendre le parti de laisser aller les choses et les hommes, et dire, non pas *tout est bien* comme Pope, mais *tout est comme il peut.* Les lettres auroient pourtant d'autant plus besoin de se respecter elles-mêmes, qu'il me semble qu'elles sont dans une situation moins favorable que jamais; il me semble même que dans presque toute l'Europe on est assez disposé à les opprimer. On prétend qu'on va supprimer ici le collége royal fondé par François I, le père des lettres; ce ne peut pas être pour la dépense, car je doute qu'il en coûte vingt mille francs à l'État pour tous les professeurs de ce collége; à moins qu'on n'imagine d'affamer la philosophie pour la faire taire, ce qui seroit fort bien imaginé. J'avoue que la philosophie a rendu aux souverains de grands services, ne fût-ce qu'en détruisant la superstition qui les rendoit esclaves des prêtres; mais le champ est labouré, on n'a plus besoin des boeufs qui ont tiré la charrue, et on ne se soucie pas de les nourrir. J'ai tiré, Sire, la charrue le mieux que j'ai pu, et selon mon petit pouvoir; V. M. a bien voulu regarder mes efforts

You ought to be thankful & Providence raised up a Benefactor for you, though in one as unphilosophical as yourself.

avec bonté, je lui dois la première récompense de mes travaux; je lui dois plus encore, ma subsistance dans le moment présent, grâce aux bienfaits dont elle a bien voulu m'honorer l'année dernière: mon économie ménagera le plus long-temps qu'elle pourra ces bienfaits, et elle aura recours sans hésiter au bienfaiteur quand ils lui manqueront.

J'ai pour le présent une autre grâce à demander à V. M.; ce seroit de vouloir bien faire chercher dans la *bibliothèque de Magdebourg* (si cette bibliothèque qui existoit dans le dernier siècle n'a pas été transportée ailleurs) un ouvrage de *Pline le naturaliste*, qu'on prétend se trouver dans cette bibliothèque. Je doute beaucoup, Sire, de la vérité de cette anecdote; je n'ennuierai point V. M. des raisons sur lesquelles est fondé mon doute; mais enfin l'objet est assez important pour s'en éclaircir de manière à n'y plus revenir. Il s'agit d'une *histoire en vingt livres, des guerres des Romains contre les différens peuples de la Germanie.* La littérature, qui a déjà tant d'obligations à V. M. lui en auroit une nouvelle, si elle vouloit bien donner les ordres pour vérifier ce

fait et pour s'assurer au moins que ce précieux manuscrit n'existe pas, comme il n'y a que trop lieu de le croire.

En priant V. M. de vouloir bien faire éclaircir cette anecdote, je prendrai la liberté de lui en apprendre une autre. Il est mort au mois de janvier dernier dans un village nommé Vitry, tout près de Paris, une femme qui y vivoit assez obscurément, et même assez pauvrement, et qu'on assure avoir été la veuve du Czarowitz Alexis que son père le Czar Pierre I fit mourir. Si la chose étoit vraie, cette femme seroit la belle-soeur du feu empereur Charles VI, dont la femme étoit Wolfenbuttel comme celle du Czarowitz. Cette dernière, à ce qu'on répandit dans le temps, étoit morte d'un coup de pied dans le ventre que son mari lui avoit donné dans une grossesse; mais on prétend qu'on avoit enterré une bûche à sa place, qu'elle s'étoit enfuie de Russie, qu'elle a été à la Louisiane, et de là à l'Ile de France, où elle avoit épousé un officier nommé Maldack, dont elle portoit le nom à sa mort. Plusieurs circonstances réunies, et dont la réunion forme d'assez fortes preuves, paroissent

prouver que cette femme étoit réellement la veuve du prince Alexis; il paroît certain qu'elle recevoit une pension de la cour de Brunswic, et peut-être V. M. pourroit-elle en savoir davantage par cette voie.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

A Paris, le 8 Novembre 1771.

SIRE,

JE crains que V. M. ne me prenne tout au moins pour un procureur, ou pour quelque chose de pis, de prendre la liberté de lui envoyer tant de papiers joints à cette lettre. Mais avant d'exposer à V. M. l'objet de ces papiers, je dois commencer par un objet qui m'intéresse davantage sans comparaison, ce sont, Sire, les très-humbles remercîmens que je dois à V. M. des vers charmans qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer, et du plaisir extrême que m'a fait la lecture de ces vers. L'Épître à S. M. la reine de Suède est pleine de philosophie, de sensibilité, et cependant de force contre les détracteurs des rois, qu'il faut respecter lors

même qu'ils s'égarent. Le poëme sur les confédérés est un ouvrage très-agréable, plein d'imagination, d'action, et surtout de gaieté; ce qui n'étoit pas facile en un si triste sujet. Il y a dans ce poëme, parmi plusieurs traits dignes d'être retenus, un vers sur lequel je prendrai la liberté de demander à V. M. un éclaircissement : *la St Barthélemi* en *tableau* chez l'évêque de Kiowie est-elle une vérité historique, ou une fiction seulement vraisemblable, et assortie aux sentimens du prélat, fiction semblable à celle que les poëtes se permettent? Je connois quelques philosophes qui ont pris en pitié ces pauvres confédérés, qu'ils croient bonnement ne combattre que pour la liberté de leurs pays; s'ils savoient que le prélat, un de leurs chefs, a pour toute bibliothèque un tel tableau, je ne doute point qu'il ne dissent alors comme cet ami de la Brinvilliers à qui on apprenoit qu'elle avoit empoisonné son père : *si cela est, j'en rabats beaucoup.* Quoi qu'il en soit, je désire fort, Sire, avec la plus grande impatience, de voir la suite de ce poëme; je prie V. M. de vouloir bien ne m'en pas priver, mais je désirerois surtout que le dernier chant

eût pour titre : *la paix donnée par Fréderic le grand aux confédérés et aux dissidens, aux Turcs et aux Russes, à l'Europe et à l'Asie.* V. M. ressembleroit à ce juge qui faisoit venir devant lui les parties, commençoit par se moquer de leur querelle, et finissoit par les faire embrasser et les renvoyer contentes.

Voilà, Sire, ce que l'humanité espère de vous; cette besogne, toute difficile qu'elle est peut-être l'est peut-être encore moins que le rétablissement de nos finances, délabrées par trente ans de guerres, de rapines, et d'opérations ruineuses. Le délabrement n'est guère moindre dans notre pauvre république des lettres, et je suis bien fâché que V. M. ait raison dans les torts dont elle accuse mes confrères. Je voudrois que les réflexions si justes et si sages que V. M. me fait l'honneur de m'écrire à ce sujet, fussent imprimées et affichées à la porte de tous les gens de lettres. J'ai tâché du moins, pour ce qui concerne mon petit individu, de conformer, autant que j'ai pu, ma conduite à des principes si vrais et si sûrs, et de mériter par là les bontés dont V. M. m'a honoré.

Je viens maintenant, Sire, aux deux papiers ci-joints. Le premier qui a pour titre : *Histoire de madame Maldack*, sont les anecdotes vraies ou fausses que j'ai pu recueillir sur la prétendue veuve du Czarowitz. Je crois sans peine que toute cette histoire est une imposture, mais V. M. ne sera peut-être pas fâchée de savoir ce qu'on a débité en France à ce sujet, pendant la vie et depuis la mort de cette femme. Ce mémoire m'a été donné par quelqu'un qui avoit une maison de campagne dans le village où cette femme faisoit son séjour; et peut-être la cour de Brunswic, qui avoit la bonté de lui faire une petite pension, et la cour de Russie, seroient-elles un peu étonnées de l'histoire et des propos de cette aventurière.

L'autre mémoire qui a pour titre : *Article destiné à la gazette du bas Rhin*, intéresse, Sire, une famille honnête et estimable à tous égards, dont je suis l'ami depuis long-temps. Il a plu à celui qui fait cette gazette à Clèves, dans les États de V. M. à ce *corneur qui suit la Renommée*, comme V. M. l'appelle très-plaisamment, (bien entendu que ce corneur n'a qu'un cornet à bouquin,) il a donc plu à ce folliculaire

d'insérer dans son N° 88 un article injurieux à cette famille, à l'occasion de la mort d'un parent homme de mérite qu'elle vient de perdre. Cette famille, Sire, implore les bontés de V. M. non pour faire punir ce malheureux auquel elle pardonne, mais pour lui faire envoyer la rétractation ci-jointe, avec ordre de l'insérer au plutôt dans sa gazette, sans y changer un seul mot, et avec défenses de parler désormais ni en bien ni en mal de cette famille, et de ce qui lui appartient. Comme elle sait les bontés dont V. M. m'honore, elle m'a prié de faire parvenir ses prières aux pieds de V. M. et je m'en acquitte, Sire, avec d'autant plus d'empressement et de zèle, que je mets le plus vif intérêt à l'obliger; je supplie donc très-humblement V. M. et avec la plus grande instance de vouloir bien donner ses ordres pour la satisfaction de cette honnête et respectable famille.

Il ne me reste que l'espace nécessaire pour prier V. M. de me faire dire si l'histoire germanique de Pline se trouve à Magdebourg, ce que je ne crois pas plus qu'elle, et de souhaiter que l'année où nous allons entrer soit pour V. M.

aussi glorieuse que les précédentes. Elle ne fera, s'il est possible, qu'ajouter encore aux sentimens de profond respect, et d'éternelle reconnoissance avec lesquels je suis, etc.

A Paris, ce 2 Janvier 1772.

SIRE,

LA lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, en date du 26 janvier dernier, ne m'est parvenue que le 21 du mois dernier ; la malheureuse goutte dont V. M. a été attaquée ne lui ayant permis de signer cette lettre qu'au bout de trois semaines. J'aurois eu l'honneur d'y répondre sur le champ, si dans le temps où j'ai eu le bonheur de la recevoir, je n'avois été attaqué moi-même d'une espèce de *goutte* à la tête, ou pour parler plus proprement, d'un rhumatisme dans cette partie, qui m'interdisoit et le sommeil et la plus légère application.

Les vers charmans que V. M. a eu la bonté de m'envoyer n'étoient pas propres, Sire, à guérir mon insomnie ; ces deux nouveaux chants me paroissent ne céder en rien aux deux

précédens. J'ai été surtout charmé de la peinture de l'église catholique dans le troisième, et de l'alliance qui en résulte des très-catholiques confédérés avec le très-chrétien Mustapha. Dans le quatrième, la délivrance que la sainte Vierge Marie procure aux confédérés assiégés, en s'adressant à son fils, est une imagination vraiment plaisante et poëtique. Mais ce qui me plaît surtout de cet ouvrage, Sire, c'est que nulle part l'imagination n'y fait rien perdre à la raison, que jamais elles n'ont été si bonnes amies, et que V. M. sait partout mêler, suivant le précepte d'Horace, *utile dulci*, l'utile à l'agréable. A l'égard des confédérés, je ne sais ce que mes confrères les philosophes en pensent; je crois bien qu'ils pourroient avoir gagné à n'être vus que de loin; mais si ces confédérés se plaignent, à tort ou à droit, d'être opprimés par la Russie, j'entends d'un autre côté cent mille paysans et davantage, qui se plaignent ou qui peuvent se plaindre, non à tort, mais à très-grand droit, d'être opprimés de temps immémorial par ces mêmes confédérés; et tant que ces derniers seront oppresseurs, je ne verrai dans leurs ennemis qu'un maître qui rend à

son valet de chambre les coups de bâton que celui-ci donne aux laquais. C'est à peu-près le tableau que je me fais de l'état actuel de la Pologne, et je ne suis nullement surpris que V. M. travaille à empêcher si elle le peut, que la guerre ne s'y allume encore davantage, et que les maux de l'humanité, déjà si accumulés dans ce malheureux pays, ne s'y entassent encore par de nouvelles dévastations. Ce projet et ses vues sont bien dignes de l'ame de V. M.; je sais plus, je sais qu'elle a fait proposer à une grande puissance de l'Europe de se rendre médiatrice, et je désirerois vivement, pour mille raisons que des voeux si respectables de V. M. pussent être remplis à cet égard. Mais je n'entre point comme de raison, dans le conseil et les desseins des rois, et je me contente de prier à la porte de leurs palais, que la sagesse et l'amour de l'humanité y président et règnent avec eux. S'il y a pour les manes des sages un lieu de retraite, je ne doute pas que le pauvre Helvétius, quelque part qu'il soit, ne fasse des voeux semblables à ceux de V. M. et aux miens pour la paix et le bonheur de la malheureuse espèce humaine. J'ai vivement regretté ce

digne, et aimable, et vertueux philosophe; à toutes les qualités respectables qui me le rendoient cher, il en joignoit une qui m'attachoit encore particulièrement à lui, c'étoient les sentimens de respect et d'admiration dont il étoit rempli pour V. M. Combien de fois elle a fait le sujet de nos entretiens! Combien nos coeurs s'échauffoient et s'attendrissoient mutuellement en parlant d'elle! Combien de fois nous nous plaisions à répéter les obligations de toute espèce que lui ont en ce malheureux temps les lettres et la philosophie!

Je m'attendois bien, Sire, que l'histoire du prétendu ouvrage de Pline encore existant, étoit une chimère, et je ne doute pas qu'il n'en soit de même de la fille de garderobe qui a pris le nom de sa maîtresse, la femme du Czarowitz. Je n'insiste pas non plus sur ce qui concerne la famille de Mauléon; et je respecte la manière de penser de V. M. à ce sujet. J'aimerois pourtant mieux, qu'au lieu de persifler les pauvres encyclopédistes sur leurs voeux, réels ou prétendus, pour la liberté de la presse, elle eût bien voulu m'éclairer sur cette grande question, et me dire ce qu'elle en pense. Pour

l'y engager, j'oserois presque hasarder avec elle quelques réflexions sur ce sujet. je ne sais pas si cette liberté doit être accordée, mais je pense que si on l'accorde, elle doit être sans limites et indéfinie. Car pourquoi seroit-il plus permis d'insulter un citoyen honnête, de lui dire qu'il est un fripon, ou si on veut, qu'il est le fils d'un laquais, que de dire à un homme en place qu'il est un voleur, un oppresseur, ou un imbécille? En un mot si la satire personnelle est permise, ce que je ne crois pas devoir être, je ne vois pas pourquoi on la restreindroit aux foibles et aux petits, et pourquoi les forts et les grands n'en auroient pas leur part comme les autres. Mais je crois que dans tout État bien policé, monarchique ou républicain, cette sorte de satire devroit être interdite, depuis les rangs les plus élevés de la société jusqu'aux moindres, parce qu'enfin tous les citoyens ont droit également à la protection de la société, et à la conservation de l'existence morale que la satire leur ôte, ou veut leur ôter. A l'égard des ouvrages de toute espèce, littérature, philosophie, matières même de gouvernement et d'administration, je pense que la liberté

d'écrire sur ces sujets, de critiquer même doit être pleine et entière, pourvu néanmoins, Sire, que la satire en soit bannie, parce qu'encore une fois le but de la liberté de la presse doit être d'éclairer et non d'offenser. Mais il est temps de réprimer moi-même la liberté de ma plume, en désirant à V. M. une pleine délivrance et de la goutte et de la guerre, et en lui renouvelant les assurances des sentimens d'admiration, de reconnoissance éternelle, et du plus profond respect avec lesquels je suis etc.

A Paris ce 3 Mars 1772.

SIRE,

PERMETTEZ-MOI de commencer cette lettre par le compliment que je crois devoir à V. M. sur les succès d'un savant que ses bontés ont fait connoître à l'Europe, succès dont la gloire rejaillit sur votre académie, dans laquelle vous avez bien voulu lui donner une place distinguée. Mr de la Grange vient de remporter, pour la quatrième ou cinquième fois, le prix de notre académie des sciences, avec les plus

grands éloges et les mieux mérités; et je crois pouvoir annoncer d'avance à V. M. qu'il sera élu dans peu de jours associé étranger de notre académie. Ces places sont très-honorables, parce qu'elles sont en petit nombre, fort recherchées, occupées par les savans les plus célèbres de l'Europe, qui ne les ont obtenues que dans leur vieillesse, au lieu que Mr de la Grange n'a pas, je crois 35 ans. Je me félicite tous les jours de plus en plus, Sire, d'avoir procuré à votre académie un philosophe aussi estimable par ses rares talens, par ses connoissances profondes, et par son caractère de sagesse et de désintéressement. Je ne doute point que V. M. ne veuille bien lui témoigner sa satisfaction. Cette espérance est fondée, et sur l'estime que V. M. veut bien avoir pour lui, comme elle m'a fait l'honneur de me le dire plus d'une fois, et sur le beau discours qu'elle vient de faire lire à son académie, et qu'elle a eu la bonté de m'envoyer. J'avois déjà lu, Sire, cet excellent discours dans la gazette de littérature qui s'imprime aux Deux-Ponts, et j'avois admiré la saine philosophie qui y règne, les vues justes et dignes d'un grand roi qu'il

présente, l'éloquence avec laquelle il est écrit, et la force avec laquelle V. M. y foudroie les *charlatans sacrés et profanes*, ces maîtres d'erreurs payés pour abrutir la nature humaine; et les détracteurs des sciences, autre espèce de charlatans non moins dangereux, et hypocrites d'une autre espèce, aussi méprisables que les premiers.

Je n'ai pas lu avec moins de plaisir et d'admiration de Veme chant du poëme contre les confédérés. Je devrois peut-être néanmoins demander merci à V. M. pour les pauvres Welches mes compatriotes, dont elle célèbre si plaisamment la gloire et les exploits à Rosbach, à Créfeld, et ailleurs. Mais, Sire, la part qui me revient de cette gloire ou de cette honte est si petite, que je ne cours pas après, et que j'en fais les honneurs à qui voudra. Comme je n'ai pas l'avantage ou le malheur d'être ni ministre, ni général, je les laisse jouir en paix de ce qu'ils font; je ne prétends rien ni aux lauriers qu'ils cueillent, ni aux coups d'étrivières qu'ils reçoivent; et quelque chose qui leur arrive, je ne leur dirai jamais, *j'en retiens part*, comme disent les mendians aux gueux de leur

espèce

espèce qui trouvent et ramassent quelque guenille dans la rue.

Au reste j'avouerai, Sire, que le plaisir que me donnent vos vers et votre prose, quelque grand qu'il soit, n'est pas plus vif que celui que je ressens à un article de la lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire. Elle m'y annonce la paix comme prochaine. Toute l'Europe en fait l'honneur à V. M, et cette circonstance de sa vie n'en sera pas la moins glorieuse.

Le poëme du pauvre Helvétius sur *le bonheur* est resté imparfait à sa mort. Cependant on assure qu'il sera imprimé, même dans cet état d'imperfection. On dit même qu'il est actuellement sous presse en Hollande. V. M. pourra aisément en savoir la vérité.

Depuis un mois j'ai acquis, Sire, une dignité nouvelle; celle de secrétaire de l'académie française; cette place demande plus d'assiduité que de travail; les émolumens en sont d'ailleurs très-peu de chose, et j'ajoute, les dégoûts et les désagrémens assez grands dans les circonstances présentes, où la littérature est plus opprimée et plus persécutée parmi nous que

Scontaine

jamais. Je ne ferai point à V. M. le détail des traverses de tout genre que la philosophie et les lettres essuient; ce détail ne feroit que l'affliger, puisqu'elle ne peut y apporter de remède; elle se contente de protéger dans ses États les sciences et les arts, de gémir sur le sort qu'ils éprouvent ailleurs, et d'encourager par ses leçons et par son exemple ceux qui les cultivent. Au reste pourquoi les sages se plaindroient-ils de leur sort? Ils liront le beau morceau qui commence le Vème chant de votre poëme sur le malheur commun à tous les Etats; ils jetteront les yeux sur tout ce qui les environne, et ils répéteront ce beau vers de V. M:

C'est même joie, et ce sont mêmes pleurs.

Je suis avec tous les sentimens de profond respect, de reconnoissance et d'admiration, qui ne finiront qu'avec ma vie, etc.

A Paris, ce 16 Mai 1772.

SIRE,

UN jeune militaire, plein d'ardeur, d'esprit et de connoissances, nommé Mr de Guibert,

désire de mettre aux pieds de V. M. l'hommage que lui doivent tous les militaires et tous les philosophes. Il prie V. M. de vouloir bien recevoir l'ouvrage qui est joint ici, et dont il est l'auteur ; et comme il connoît les bontés dont V. M. m'honore, il m'a prié de lui faire parvenir son livre et son profond respect.

Quintilien dit qu'on doit juger du progrès qu'on a fait dans l'éloquence, par le plaisir qu'on prend à la lecture de Cicéron. Si on doit juger par une règle semblable des progrès qu'on a faits dans l'art militaire, j'ai lieu de croire, Sire, que Mr de Guibert en a fait de grands, par l'admiration profonde dont il est pénétré pour le génie que V. M. a su porter dans cet art nécessaire et funeste. C'est au César de notre siècle à en juger. S'il juge l'ouvrage digne de quelque estime, l'auteur seroit infiniment flatté du témoignage que César voudroit bien lui en donner ; ce seroit la plus noble récompense de son travail.

L'académie des sciences de Paris a élu pour associé étranger Mr de la Grange, comme j'ai eu l'honneur de l'annoncer à V. M ; il a dû l'unanimité des suffrages à son mérite supérieur, et

en même temps à l'assurance que j'ai donnée à mes confrères qu'ils feroient une chose agréable à V. M. dont le nom est si cher et si précieux aux sciences par la protection qu'elle leur accorde, et les lumières qu'elle y répand.

L'Europe espère, Sire, que V. M. ne se contentera pas de l'éclairer, qu'elle va encore la pacifier. Comme je ne doute point qu'elle n'ait une grande influence dans le traité entre la Porte et la Russie, je prends la liberté de lui recommander toujours un point que je ne cesse point d'avoir à coeur, c'est d'obtenir de sultan Mustapha la réédification du temple de Jérusalem, pour l'embarras de la sorbonne, et le menu plaisir de la philosophie. Mais ce que je désire encore plus, c'est que l'être, quel qu'il soit, qui préside à l'univers, conserve longtemps V. M. pour l'avantage de cette pauvre philosophie, persécutée ou vilipendée presque partout ailleurs que dans vos États.

Je suis avec le plus profond respect, ect.

A Paris, ce 1 Juin 1772.

SIRE,

JE n'ai rien négligé pour répondre à la confiance dont V. M. a bien voulu m'honorer, en me chargeant de choisir un professeur de réthorique et de logique pour son académie des gentilshommes. Après les informations et les perquisitions les plus exactes, je crois y avoir réussi, et j'ai l'honneur d'envoyer ce professeur à V. M. Je crois pouvoir lui répondre de sa capacité, de son caractère et de sa conduite. J'écris sur ce sujet plus en détail à Mr de Catt, qui en instruira V. M.

Ce n'est point, Sire, comme *philosophe encyclopédiste* que j'ai pris la liberté d'envoyer à V. M. l'*Essai de Tactique* de Mr Guibert, c'est comme admirateur avec toute l'Europe des grands et rares talens militaires de V. M. que j'ai cru devoir lui faire connoître un ouvrage où l'on rend à ces sublimes talens les hommages qu'ils méritent; un ouvrage dont V. M. est le meilleur juge que l'auteur puisse désirer, et celui dont le suffrage peut être le plus honorable et le plus flatteur pour lui. Ce suffrage,

Sire, pourroit en cas de besoin être mis dans la balance contre celui de tout le reste de l'Europe, comme Lucain y a mis le suffrage de Caton contre celui des dieux. Je vois avec peine que V. M. n'a pas été contente d'un endroit du discours préliminaire, où elle a cru voir que les Prussiens étoient accusés de manquer de bravoure. Je n'ai point l'ouvrage sous les yeux pour justifier l'auteur, qui vient d'ailleurs de partir pour un voyage de quelques mois, et à qui je ne puis demander raison de ce reproche. Mais je suis bien sûr au moins que son intention n'a point du tout été de reprocher le défaut de courage à des troupes qui ont gagné au moins douze batailles. Je suis persuadé qu'il a voulu dire seulement que les Prussiens n'auroient pas eu tant de succès, s'ils n'eussent été que braves, et s'ils n'eussent eu à leur tête un général aussi consommé dans les manoeuvres militaires, devenues aujourd'hui plus nécessaires que jamais; et cette assertion, bien loin d'être un reproche, me paroît au contraire un nouvel éloge et de ces braves troupes, et surtout du héros qui les commande. Voilà, Sire, ce que ma *philosophie encyclopédiste* croit pouvoir

répondre à V. M. pour justifier un jeune militaire, dont je connois toute l'admiration pour elle, et toute l'estime qu'il fait de ses troupes. Je ne serai pas aussi empressé à me justifier moi-même de ce que V. M. ajoute, que je *n'aime pas la guerre;* et comment pourrois-je m'en justifier auprès d'un prince philosophe, qui a si bien peint dans ses ouvrages les maux que la guerre fait à l'humanité, qui ne l'a jamais entreprise que forcé par les circonstances, qui depuis quatre à cinq ans ne paroît occupé qu'à l'éviter, et qui s'est conduit pour y parvenir avec une sagesse et une habileté dont toute l'Europe parle en ce moment avec admiration?

Je ne doute point que Mustapha ne fasse le mieux du monde de se conformer aux sentimens pacifiques que V. M. lui a inspirés, nouvelle preuve qu'elle n'aime pas la guerre plus que moi. Mais je ne serai point content que V. M. ne lui ait fait dire au moins un petit mot du temple de Jérusalem. Cette réédification, Sire, est ma folie, comme la destruction de la religion chrétienne est celle du patriarche de Ferney. Je sais bien que si la sorbonne voyoit ce temple debout, elle trouveroit moyen

Jerusalem,

d'éluder la prophétie ; elle a répondu, Dieu merci, à des objections tout aussi pressantes ; mais j'ai cependant encore assez bonne opinion d'elle, pour présumer qu'au moins dans les premiers momens de l'objection, elle auroit quelque petit embarras ; et je désirerois fort que Mustapha eût l'esprit de lui jouer ce petit tour de page ; après quoi nous irions à la messe comme à l'ordinaire, en riant seulement un peu plus de ceux qui la diroient.

Je ne sais si V. M. osera faire part aux Russes, ses chers alliés, d'un petit malheur qui vient d'arriver aux eaux de Spa à quelqu'un de leurs compatriotes. Il avoit, dit-on, passé quelques mois à Paris, où il avoit appris à s'habiller avec élégance. Il a donc fait faire un habit, du vert le plus élégant du monde ; un cheval, qui l'a vu habillé de la sorte, a pris le tout pour une botte de foin, et l'a mordu si vivement à l'épaule, que le pauvre habillé de vert en est sérieusement malade. Je crois que l'infanterie russe est habillée de vert ; cet événement, Sire, ne seroit-il pas une bonne raison pour lui faire changer d'uniforme ?

Hélas ! Sire, je ris, et je n'en ai pas trop d'envie ; car si les chevaux de Spa prennent les Russes pour des bottes de foin bonnes au moins à manger, les inquisiteurs de France prennent les philosophes pour des bottes de foin qui ne sont bonnes qu'à brûler. Je suis dégoûté d'écrire; et malgré le peu de cas que V. M. fait de la géométrie, je me réfugierois dans cet asyle, si ma pauvre tête pouvoit encore supporter l'application qu'elle exige. Je vais cependant essayer la continuation de l'histoire de l'académie françoise; mais combien de peine il faudra que je me donne pour ne pas dire ma pensée ! Heureux même, si en la cachant, je puis au moins la laisser entrevoir !

Je suis avec le plus profond respect, la plus vive reconnoissance et la plus immuable admiration, etc.

A Paris, ce 14 Août 1772.

SIRE,

CETTE lettre sera présentée à V. M. par Mr Borrelly, que j'ai l'honneur de lui envoyer pour remplir la double place de feu Mr Toussaint, à

l'académie royale des nobles, et à l'académie royale des sciences, deux établissemens qui honorent également V. M. l'un par son institution, l'autre par son renouvellement et par la protection que lui accorde le philosophe des rois, et le roi des philosophes. Mr de Catt a déjà dû, Sire, rendre compte à V. M. des informations exactes et multipliées que j'ai prises au sujet de Mr Borrelly. Je suis persuadé, Sire, et d'après ces informations, et d'après ce que je connois par moi-même de ses talens et de son caractère, qu'il méritera les bontés dont je prie V. M. de vouloir bien l'honorer. J'ai été assez heureux jusqu'à présent pour répondre à la confiance de V. M. dans les différens choix dont elle m'a fait l'honneur de me charger, et j'ai tout lieu d'espérer qu'elle ne me fera point de reproche de celui-ci.

Mr Borrelly, en présentant cette lettre à V. M, s'est chargé de lui remettre en même temps un ouvrage que l'auteur, qui est de mes amis, m'a chargé de présenter à un aussi excellent juge. Cet auteur, Sire, est Mr le chevalier de Chatelux, homme de qualité, et d'une des plus anciennes maisons de France, brigadier des

armées du Roi, homme d'ailleurs de beaucoup d'esprit et de mérite, et pénétré d'admiration pour V. M. L'application constante que Mr le chevalier de Chatelux donne à son métier, ne l'empêche pas, Sire, à l'exemple de V. M. de cultiver avec succès les lettres et la philosophie. L'ouvrage qu'il a l'honneur d'offrir à V. M. lui prouvera qu'il joint à une connoissance très-étendue de l'histoire, des vues philosophiques, l'amour de l'humanité et le talent d'écrire. Il se propose de prouver que l'espèce humaine est moins malheureuse qu'autrefois, et que son malheur ira toujours en diminuant, grâce au progrès des lumières. Je le souhaite encore plus que je ne l'espère. Mais de quelque manière que V. M. pense à ce sujet, j'ai lieu de croire que cet ouvrage lui inspirera de l'estime pour l'auteur, qui seroit infiniment flatté que V. M. voulût bien l'en assurer elle-même. Il mérite d'autant plus, Sire, de recevoir de vous cette marque flatteuse de bonté, qu'il est presque aujourd'hui la seule personne distinguée par sa naissance dans ce malheureux royaume, qui aime vraiment les lettres et ceux qui les cultivent. Ah! Sire, que ces lettres infortunées

Chatelux

ont besoin de conserver long-temps un protecteur tel que vous! Il y a long-temps, à dater du ministère du cardinal de Fleury, et même de plus loin, qu'elles sont en France sans encouragement et sans considération. Aujourd'hui on fait plus, on les hait, et il n'y a pas un homme en place qui ne soit leur ennemi secret ou déclaré. V. M. qui a eu la bonté de me marquer sa satisfaction de ma nouvelle et très-mince dignité de secrétaire de l'académie françoise, ne peut pas imaginer toutes les intrigues qu'on a fait jouer pour m'en écarter. Il s'en faut bien que j'aie eu l'unanimité des suffrages; j'avois contre moi tous nos académiciens de cour et d'église, c'est-à-dire, près d'un tiers; mais ce qui me console et me flatte, parce qu'enfin il est agréable d'être jugé par ses pairs, j'avois pour moi tous mes confrères les gens de lettres, excepté un seul qui est prêtre, et dévot politique; et un habitant de Versailles m'a assuré que, malgré la pluralité des suffrages, j'aurois eu l'exclusion de la part de la cour, si les marques de bonté et d'estime que j'ai reçues des étrangers, et surtout de V. M. n'avoient été ma sauve-garde. Ce n'est

pas la première fois, Sire, que j'ai éprouvé combien je dois aux bontés de V. M, pour me mettre à l'abri de la persécution dans mon propre pays. Le maréchal de Richelieu, le plus acharné ennemi des lettres, de la philosophie, et de toute espèce de mérite, cet homme si gratuitement célébré par le philosophe de Ferney, étoit à la tête de la cabale; outré de n'avoir pu réussir, il s'en est vengé sur le pauvre Delille, auteur des Géorgiques, qu'il a fait exclure de l'académie, quoiqu'il eût eu presque l'unanimité des suffrages, et qu'il soit aussi estimable par son caractère et par sa conduite que par ses talens. Il est bien flatté, Sire, et bien honoré du désir que V. M. lui témoigne de voir une traduction entière de Virgile de sa façon; il en a déjà traduit le quatrième livre, qui m'a paru très-beau. La superstition aura beau faire, les gens de lettres sont comme les fourmis, qui réparent leur habitation quand on l'a détruite.

On m'a assuré que l'on trouvoit aux Deux-Ponts le poëme du Bonheur de Mr Helvétius, et qu'il y a une très-belle préface à la tête, dont j'ignore l'auteur. On m'assure aussi qu'on

imprime actuellement un autre ouvrage en prose et beaucoup plus considérable du même Mr Helvétius. J'en ignore jusqu'au titre, mais c'est, dit-on, une espèce de supplément au livre de *l'Esprit*.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

P. S. Je prends la liberté, Sire, de joindre à ce long et ennuyeux verbiage en prose un portrait qu'on vient de graver ici, et au bas duquel on a mis des vers que ma muse géométrique a osé faire pour V. M. à qui je crois que ces mauvais vers sont déjà connus. Ce portrait, Sire, m'est précieux, en ce qu'il sera un monument des sentimens que j'ai voués depuis si long-temps à V. M. Je voudrois que ces vers fussent meilleurs ; mais cependant j'oserai dire avec Despréaux dans un sujet bien différent :

Non, non, sur ce sujet pour écrire avec grâce,
Il ne faut point monter au sommet du Parnasse,
Et sans aller rêver dans le double vallon,
Le sentiment suffit, et vaut un Apollon.

J'ai placé, Sire, ce portrait dans mon cabinet entre Descartes, Newton, Henri IV et Voltaire, et j'espère que V. M. ne me reprochera pas de l'avoir mise en mauvaise compagnie. J'en reste-là, Sire, honteux d'abuser si long-temps du temps précieux de V. M. J'ajouterai seulement que si V. M. avoit encore besoin de quelques bons sujets pour son académie des nobles, ou pour quelque autre objet, je ne désespère pas de pouvoir les lui procurer.

A Paris, ce 22 Août 1772.

SIRE,

J'AI reçu la nouvelle *diatribe* de V. M. contre les *pauvres* et très-pauvres confédérés polonois, et leurs non moins *pauvres* alliés; si pourtant on doit donner à un excellent morceau de poésie le triste nom de *diatribe*. Si les objets de cette plaisanterie méritent par leur ridicule conduite de n'essuyer que des *diatribes*, la plaisanterie en elle-même mérite un nom plus digne d'elle, par les traits de finesse, de gaieté,

et de légéreté dont elle est remplie. Cependant, Sire, permettez-moi d'ajouter, comme bon et même brave françois, que j'aurois autant aimé ne pas voir mes chers compatriotes mêlés dans cette plaisanterie : je n'examine point s'ils l'a méritent, ni le rôle qu'ils ont joué dans cette affaire; je suis seulement fâché que le bout du bâton dont V. M. a frappé les Polonois, soit allé jusqu'aux *chevaliers* qui les ont secourus; quoi qu'il en soit, comme je n'ai pas pris ma part de leur gloire, je ne la prends pas non plus des nasardes qu'on leur donne; c'est à eux à voir s'ils les acceptent.

Ce qui me plaît le plus, Sire, dans cette charmante fin de votre poëme, c'est la paix qu'elle nous annonce. Car quoique je me pique, tout géomètre que je suis, d'aimer un peu les bons vers, j'aime encore mieux la paix et l'union entre les hommes. La lettre que V. M. me fait l'honneur de m'écrire, me confirme dans cette douce espérance, en me faisant envisager cette paix comme prochaine. On nous assure pourtant ici que le congrès est rompu; mais sur la parole de V. M. que je crois comme la vérité même, j'espère que s'il est rompu,

il

il se renouera bientôt, grâce à la *péroraison en poche* dont V. M. me fait l'honneur de me parler, et qui, autant que je puis le deviner, doit être une péroraison très-efficace. Plein de confiance, Sire, en cette éloquente péroraison, je me suis hâté de l'annoncer d'avance à mes confrères les *encyclopédistes*, qui ont avec l'Église cela seul de commun, d'abhorrer le sang comme elle. Plaisanterie à part, Sire, cette paix comblera de gloire V. M. qui joue dans toute cette affaire un rôle si grand et si digne d'elle; j'avoue qu'une nouvelle gloire à V. M. est, comme on dit, de l'eau portée à la rivière; mais cette eau, Sire, est toujours bonne, quand elle vient d'une aussi bonne source, et qu'elle joint au titre de héros celui de pacificateur.

Je suis seulement fâché, et mes confrères les encyclopédistes partagent ma peine, que la *réédification* de ce temple si *édifiant* de Jérusalem ne puisse pas faire dans le traité un petit article secret. Il faudra donc que les Juifs prennent patience pour aller s'établir sur les bords du Jourdain; j'espère au moins que les Turcs se feront encore battre dans la première guerre qu'ils feront à quelque monarque philosophe

Buonaparte is this 1799

en effet, et chrétien pour la forme, et que ce hérosphilosophe et mauvais chrétien rendra ce petit service aux Juifs, dont il pourroit même tirer quelque argent à cette bonne intention; car tout bienfait mérite reconnoissance.

Le professeur que j'ai eu l'honneur d'envoyer à V. M. doit actuellement, si je ne me trompe, être arrivé à Berlin; j'espère que V. M. l'aura vu, et je ne doute point qu'il ne justifie par son travail et par sa conduite ce que j'ai annoncé de lui. Je ne sais si V. M. est informée que Mr Thiriot, chargé ici de sa correspondance littéraire, tire absolument à sa fin; en cas que V. M. ne lui ait pas déjà destiné un successeur, et qu'elle veuille bien avoir sur ce sujet quelque confiance en mon choix, je prends la liberté de lui proposer pour remplacer Mr Thiriot, et aux mêmes conditions, Mr Suard, homme d'esprit, de goût et de probité, qui a travaillé long-temps avec succès au *journal étranger* et à la *gazette littéraire*, et qui est auteur d'une excellente traduction françoise de l'histoire de Charles Quint par Robertson. J'ose assurer V. M. qu'elle ne peut faire à tous égards un meilleur choix pour remplacer Mr

Suard

Thiriot, et j'ose de plus me flatter qu'elle voudra bien m'en croire, tant par le zèle qu'elle me connoît pour ce qui l'intéresse, que par l'expérience qu'elle a déjà faite de l'attention scrupuleuse que j'ai apportée à tous les choix dont elle m'a fait l'honneur de me charger.

Je suis avec le plus profond respect, la plus vive reconnoissance, et la plus sincère admiration, etc.

A Paris, ce 9 Octobre 1772.

SIRE,

JE viens de recevoir la belle médaille que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer, et qui a pour objet les nouveaux États qu'elle vient d'acquérir. La légende *Regno redintegrato*, prouve que V. M. n'a fait que rentrer dans des possessions qui lui ont appartenu autrefois. La voilà, si je ne me trompe, maîtresse en grande partie du commerce de la Baltique, et j'en fais compliment à cette mer, qui n'a point, ce me semble, encore eu un maître si couvert de gloire; j'espère qu'elle s'en trouvera bien, et l'Europe

aussi, quant au commerce qui en dépend, et je souhaite ardemment pour l'un et pour l'autr la continuation des jours glorieux de V. M. Je me doutois bien que la *péroraison* dont elle m'a fait l'honneur de me parler dans une de ses dernières lettres, seroit efficace pour engager à la paix Mr Mustapha, et je me réjouis pour le bien de l'humanité que cette paix si désirée et si nécessaire soit enfin sûre et prochaine, comme V. M. veut bien me le faire espérer. J'avoue en tremblant qu'il y a en effet encore bien des matières *combustibles*, et peut-être même assez près de vos États; mais j'ai une ferme confiance que celui qui a su jeter si efficacement de l'eau sur le feu qui brûloit depuis quatre ans, sera encore plus heureux pour éteindre celui qui ne fait que couver encore. Il vaut mieux pour V. M. de s'occuper, comme elle le fait avec tant de succès, des progrès de l'éducation chez elle, que de s'engager dans les querelles des autres. J'espère qu'elle sera contente du professeur que j'ai eu l'honneur de lui envoyer.

Je compte que V. M. recevra par ce courrier-ci une feuille littéraire de la part de Mr Suard, que j'ai eu l'honneur de proposer à V. M. pour

remplacer le pauvre Thiriot. Ce dernier vient de mourir depuis peu de jours, et j'ai lieu de croire que V. M. ne sera pas mécontente de la feuille que Mr Suard lui envoie. Il se conformera avec autant de zèle que d'intelligence à tout ce que V. M. pourra désirer, et je prends la liberté en conséquence de renouveler à V. M. mes très-humbles prières pour lui demander en faveur de Mr Suard les mêmes bontés dont ell honoroit Mr Thiriot. J'attends à ce sujet ses derniers ordres, et j'ose me flatter qu'ils seront favorables.

J'ai envoyé à Mr le chevalier de Chatelux, qui en ce moment n'est point à Paris, la lettre dont V. M. l'a honoré, et je ne doute point qu'il n'ait l'honneur d'en faire incessamment lui-même ses très-humbles remercimens à V. M. Il est digne de ses bontés et de son estime par ses connoissances, son caractère, son ardeur pour s'instruire, et son application à son métier, qui ne souffre point de ses autres études; et il n'est que trop vrai, par malheur pour notre nation, qu'on ne peut aujourd'hui donner le même éloge qu'à un très-petit nombre de ses semblables. La plupart de nos courtisans sont

même plus qu'indifférens aux lettres; ils en sont les ennemis déclarés, parce qu'ils sentent au fond de leur coeur que les hommes éclairés les méprisent, et il faut avouer que les hommes éclairés ont grand tort à cet égard. Nous vivons encore un peu de notre ancienne réputation littéraire; mais cette vie précaire ne durera pas long-temps, et nous finirons par être à tous égards la fable de l'Europe; c'est dommage, car nous étions faits pour être aimables.

Fable tragique.!

V. M. ne veut donc pas encore donner à la sorbonne, ou lui procurer au moins par l'entremise de Mustapha la petite mortification de voir rebâtir ce temple qu'elle seroit un peu embarrassée de retrouver debout? Je me soumets à tout pour la plus grande gloire de notre sainte religion, qui est pourtant plus intolérante et plus persécutrice que jamais. Dieu-merci, je ne verrai pas encore long-temps ces maux; des insomnies presque continuelles m'annoncent une disposition inflammatoire qui se terminera vraisemblablement par me faire prendre congé de ce meilleur des mondes possibles. Je me consolerai sans peine, si le *fatum* daigne ajouter aux jours précieux de V. M. ce qu'il

paroît vouloir retrancher aux jours très-inutiles du plus sincère, du plus reconnoissant, et du plus dévoué de ses admirateurs. C'est avec ces sentimens et avec le plus profond respect que je serai toute ma vie, etc.

A Paris, ce 20 Novembre 1772.

SIRE,

PÉNÉTRÉ, comme je le suis, des sentimens aussi tendres que respectueux que V. M. me connoît depuis long-temps pour sa personne, je la prie de me permettre de commencer la lettre que j'ai l'honneur de lui écrire, à-peu-près comme Démosthène commence sa harangue *pour la couronne. Je prie d'abord tous les dieux et toutes les déesses de conserver* dans l'année où nous entrons, comme ils ont fait dans les précédentes, un prince si précieux aux lettres, à la philosophie, et à moi, chétif personnage en particulier. Je prie encore ces mêmes dieux, s'il est vrai que *le coeur des rois* soit *entre leurs mains*, de vouloir bien conserver ce grand et digne prince dans les sentimens de bonté dont il m'a honoré jusqu'ici, et dont

je me flatte de n'être pas tout-à-fait indigne, par la vivacité de ma reconnoissance, de mon dévouement et de mon admiration pour lui.

Cette admiration, Sire, augmenteroit, s'il est possible, par la lecture que j'ai faite de la lettre charmante que V. M. vient d'écrire à Mr de Voltaire. Comme il sait toute mon amitié pour lui, et tout ce que je sens pour V. M. il n'a pas cru faire une indiscrétion de m'envoyer copie de cette lettre, dont je lui ai bien promis de ne donner de mon côté copie à personne, mais que je voudrois faire lire à tous les gens de lettres, pour les pénétrer des sentimens qu'ils vous doivent. L'estime que vous marquez pour leur chef mérite toute leur reconnoissance, et la manière dont vous exprimez cette estime est pleine de cette grâce et de ce charme que toutes les lettres de V. M. respirent. L'article des Turcs battus, *quoiqu'ils n'aient point de philosophes*, est surtout charmant, ainsi que l'article de la *lyre de la Henriade*, d'*Amphion*, et du poisson qui le porta, et ce que V. M. ajoute, que *c'est tant pis pour les . . . . . s'ils n'aiment pas les grands hommes*, est digne de faire proverbe parmi les gens de lettres. Pour

moi, ce sera désormais le refrain de tous mes discours, en voyant les lettres opprimées et persécutées comme elles le sont.

Il faut que ces pauvres ignatiens soient bien malades, puisqu'ils ont recours à un médecin tel que V. M. qui en effet n'a guère de remèdes efficaces à leur offrir. Je doute qu'ils soient contens de la réponse de V. M. et qu'ils lui fassent l'honneur de *l'affilier* à leur ordre, comme ils l'ont fait à notre grand Louis XIV, qui auroit bien pu se passer de cet honneur, et au pauvre misérable roi Jacques II, qui étoit plus fait pour être frère jésuite, que pour être roi. Quoi qu'il en soit, je ne pense pas que le roi d'Espagne, qui sollicite vivement la destruction de cette vermine, soit fort édifié de l'ambassade qu'elle a envoyée à V. M. pour se mettre sous sa protection spéciale. Je ne doute point que quand il saura cette nouvelle intrigue jésuitique, qui leur a valu de la part de V. M. un si excellent persiflage, il ne redouble ses efforts auprès du St père pour leur destruction et pour notre délivrance. Je sais qu'après l'anéantissement de cet ordre, la philosophie et les lettres n'en seront guère mieux dans la

plus grande partie de l'Europe; mais enfin ce sera un nid de chenilles de moins, et de chenilles très-pullulantes et très-dangereuses.

multiplying

Le jugement que V. M. porte du poëme de Mr Helvétius, dans sa lettre à Mr de Voltaire, est, comme tous ses autres jugemens, très-juste, dans les deux sens de *justice* et de *justesse*. Je suis persuadé, ainsi que V. M. que l'auteur auroit retouché ce poëme avant de le publier, s'il eût assez vécu pour faire ce présent aux lettres. Mais V. M. n'a-t-elle pas été charmée de la préface qu'on a mise à la tête de cet ouvrage, et qui me paroît pleine de goût, de philosophie, de sensibilité, et très-bien écrite? Nos prêtres n'en sont pas contens, et c'est pour cette préface un éloge de plus.

V. M. ne veut donc plus de correspondant littéraire. J'avoue que notre littérature est un peu en décadence; nous avons beaucoup de chardons, quelques fleurs bien passagères, et peu de fruits; cependant ce qui doit nous consoler, c'est qu'il me semble que les autres peuples ne font pas mieux que nous, et que si nous sommes déchus, nous tenons encore au moins la place la plus distinguée. J'ai peur

que nous ne conservions pas même long-temps cet avantage, et que les autres nations dont nos écrivains ont contribué à former le goût, et à augmenter les lumières, ne nous battent bientôt, comme un enfant fait à sa nourrice, quand elle n'a plus de lait à lui donner. Je gémis dans le silence sur le sort qui menace notre littérature; et ma seule consolation est de savoir qu'il y a encore dans le nord un héros philosophe qui connoît le prix des lumières, qui aime et protège les lettres, et qui sert tout à la fois de chef et d'exemple à ceux qui les cultivent.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

A Paris, ce 1 Janvier 1773.

SIRE,

LES nouvelles publiques ont tant parlé depuis deux mois des grandes occupations de V. M. que j'ai respecté ces occupations, et craint d'importuner V. M. par mes bavarderies philosophiques ou littéraires.. Ce n'est pas que je n'aie été fort occupé du grand prince, qui,

après avoir été si long-temps le héros du nord, semble en être devenu aujourd'hui l'arbitre, sans cesser d'en être le héros. Mais, Sire, quelque intérêt que je prenne à la gloire de V. M. je désirerois fort, pour son repos et sa conservation, qu'elle ne fût plus que l'arbitre de ses voisins, et que les circonstances ne la forçassent pas à se montrer encore une fois héros à la guerre. On nous menace si fort de ce fléau, *que moi, qui Dieu-merci de courage me pique* comme le souriceau de la Fontaine, *j'en suis presque mort de frayeur*, non pour moi, que les coups de fusil n'ont pas l'air d'atteindre sitôt, mais pour V. M. qui a maintenant beaucoup plus à craindre de la fatigue que de ses ennemis, si elle peut en avoir. Le philosophe Fontenelle, dans le temps des troubles du système, alla un jour à l'*audience* ou à l'*audiance* du régent qui l'aimoit, et lui dit : *Permettez-moi, monseigneur, de vous demander en toute humilité, si vous espérez vous en tirer?* Je ne ferai pas la même question à V. M. qui s'est tirée d'affaires plus difficiles; je prendrai seulement la liberté de lui dire, si elle nous conserve la paix, *Dieu vous bénisse!*

et si elle est forcée à la guerre, *Dieu vous conserve !*

Si je jugeois des occupations de V. M. par la lettre pleine de philosophie et de lumière qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, je croirois qu'elle n'est livrée qu'à la littérature et aux beaux arts ; on ne soupçonneroit pas que les choses dont elle parle si bien et avec un détail si profond, ne fussent qu'un délassement pour elle, et un délassement de quelques instans dérobés aux plus importantes affaires. Il faut toujours finir par admirer V. M. mais cette admiration sera pour moi un sentiment douloureux, tant que je craindrai pour elle. Ayez pitié, Sire, de la philosophie et des lettres, qui crient à V. M. comme David fait à son Dieu dans ses pseaumes : *ne m'abandonnez pas, Seigneur, car je n'espère qu'en vous.*

Cette pauvre philosophie a déjà eu cet hiver une alarme assez chaude. Nous avons craint de perdre le patriarche de Ferney, qui a été sérieusement malade, et pour la damnation duquel les ames pieuses faisoient déjà les prières les plus touchantes. Il est mieux, et j'espère qu'il pourra encore, comme il le dit, *donner*

quelques façons à la vigne du Seigneur. La littérature et la nation feroient en lui une perte immense et irréparable, et d'autant plus cruelle dans les circonstances présentes, que notre pauvre littérature est en ce moment livrée plus que jamais aux ours et aux singes. V. M. n'a pas d'idée de la détestable inquisition qu'on exerce sur tous les ouvrages, et des mutilations intolérables qu'on fait essuyer à tous ceux qu'on croit capables de dire quelques vérités. Il me semble que cette rigueur est bien mal-adroite ; car ceux qui, par complaisance et pour avoir la paix, se seroient châtrés à moitié, voyant qu'on veut les châtrer tout-à-fait, prendront le parti de ne se rien ôter, et de se livrer à Marc Michel Rey, ou à Gabriel Cramer, tels que Dieu les a faits, et avec toute leur virilité. Je ne sais pas si c'est l'usage chez V. M. comme en France, de livrer les chats aux chaudronniers pour la castration; on traite ici les gens de lettres comme les chats; on les livre, pour être mutilés, aux chaudronniers de la littérature. Malgré le peu de cas que V. M. fait de la géométrie, je me concentrerois dans cette étude, si ma pauvre tête me le

permettoit; le calcul intégral et la précession des équinoxes n'ont rien à craindre des chaudronniers. Obligé de renoncer à cette étude paisible, mais fatigante, je m'amuse à écrire l'histoire de l'académie françoise, dont j'ai l'honneur d'être le secrétaire, et dans laquelle, pour mon malheur, j'ai à parler d'une foule d'académiciens médiocres, morts depuis le commencement du siècle. Je ne sais si cet ouvrage sera jamais fini, encore moins s'il paroîtra de mon vivant: si tous ceux dont j'ai à parler ressembloient à V. M. l'écrivain seroit soutenu par sa matière; mais quand je pense que j'ai d'un côté de mauvais auteurs à disséquer, et de l'autre de plats censeurs à satisfaire, la plume me tombe des mains presque à chaque instant. Continuez, Sire, à tenir la vôtre, comme vous tenez votre épée; mais continuez-moi surtout les bontés dont V. M. m'honore, et dont je me flatte de n'être pas tout-à-fait indigne par la tendre et profonde vénération avec laquelle je suis, etc.

A Paris, ce saint Vendredi, 9 Avril 1773.

SIRE,

IL paroît bien, par les deux pièces que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer, qu'elle ne craint point les chaudronniers tudesques, comme on craint en France les chaudronniers welches; car assurément dans ces deux pièces charmantes le chat ne fait pas, comme on dit, *pate de velours*, et ce chat teutonique, si redoutable, n'éviteroit pas dans notre terrible Gaule le couteau sacré des druides. Mais aussi ce chat teutonique est à la tête de cent cinquante mille dogues, à qui il commande, et qui ne lui laisseroient couper ni les griffes, ni quelque chose de plus précieux encore, dont ses écrits sont bien pourvus. Je n'en voudrois pour preuves, Sire, entre mille autres, que ces deux pièces, si pleines d'esprit, de raison, d'une philosophie aussi saine qu'éloquente, et de vers excellens. Je remercie très-humblement V. M. de l'honneur qu'elle m'a fait, en me jugeant digne qu'elle m'adressât des vérités si utiles, et si heureusement exprimées. J'ai surtout été enchanté, en digne géomètre que je suis, du

petit

petit calcul des trois cents trente écus comptés au lieu de mille, et je pense comme V. M. que ce petit calcul, si on en faisoit éprouver à nos druides le résultat fâcheux, seroit le meilleur moyen de les dégoûter des sottises qu'ils nous débitent. L'épître au marquis d'Argens, ou plutôt à son ombre, est pleine de poésie, de facilité et d'imagination; et la philosophie, qui est obligée ailleurs de tenir la vérité captive, doit une belle chandelle à la providence d'avoir dans le héros de ce siècle un soutien tel que vous, et de pouvoir s'exprimer si fortement, si librement, et si noblement à l'ombre de votre trône et de vos armes. Elle n'a pas moins d'obligation à V. M. de l'assurance qu'elle veut bien lui donner, que le nord, et par conséquent l'Europe, resteront en paix. Elle craindroit moins la guerre, Sire, si elle ne devoit se faire qu'entre des druides; la philosophie respireroit tandis qu'ils s'égorgeroient; mais les druides, entr'autres tours qu'ils ont joués au genre humain, ont trouvé le secret de se faire dispenser de se battre; et ils sont en effet si précieux à l'espèce humaine, qu'on ne sauroit trop les conserver.

Quoi qu'il en soit, Sire, c'est du moins une consolation pour la philosophie de savoir que les pauvres peuples se contenteront d'être trompés, comme à l'ordinaire, par les druides, et qu'ils feront trève pour s'égorger. Que Dieu et Fréderic les maintiennent en de si bonnes dispositions!

Je n'aurai donc, Sire, grâces à Dieu et à vous, aucune idée triste qui me trouble dans la *confection* de l'histoire de l'académie françoise; je me sers du mot *confection*, parce que je regarde cette histoire comme une espèce de pilule que le secrétaire est obligé de faire et d'avaler. Je tâcherai néanmoins, comme de raison, de la dorer le mieux qu'il me sera possible, et pour moi-même, et pour ceux qui voudront en goûter après moi; et je ferai comme Simonide, qui n'ayant rien à dire de je ne sais quel athlète, se jeta sur les louanges de Castor et de Pollux.

V. M. a bien raison sur notre littérature; Voltaire en soutient encore l'honneur, quoique foiblement; mais il laisse bien loin derrière lui tous ceux qui veulent le suivre. Il est vrai, comme V. M. le remarque, que c'est principa-

lement aux circonstances qu'il faut s'en prendre. Nous sommes rassasiés de chef-d'oeuvres; il devient plus difficile d'en produire de nouveaux; et d'ailleurs l'inquisition littéraire, qui est plus atroce que jamais, tient tous les esprits à la gêne. V. M. n'a pas d'idée du déchaînement général des hypocrites et des fanatiques contre la malheureuse philosophie. Comme ils voient que leur maison brûle de toutes parts, ils en jettent les poutres enflammées sur les passans. Toute la basse littérature est à leurs ordres, et crie sans cesse, *religion*, dans les brochures, dans les dictionnaires, dans les sermons. La plupart sont des hommes décriés pour leurs moeurs, et quelques-uns des voleurs de grand chemin; mais n'importe, notre mère sainte Église emploie ce qu'elle peut pour sa défense; et en voyant en bataille cette armée de cartouchiens commandée par des prêtres, la philosophie peut bien dire à Dieu avec Joad :

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle.

Ce malheur, Sire, ne sera pas grand, tant qu'il plaira à l'Être suprême, qui a jusqu'ici

conservé la philosophie au milieu de tant de brigands, de conserver V. M. dont le nom, la gloire, les argumens, les vers, sont si nécessaires à la bonne cause. Je ne sais si les commis des bureaux ouvrent les lettres : j'ai peine à croire qu'on exerce nulle part cette tyrannie contre la foi publique ; mais supposé qu'ils aient pris copie des deux épîtres de V. M. et qu'ils en fassent part au grand aumônier, je doute que ce discret *Flamen* les fasse courir à Versailles parmi les dévotes de la cour. Quant à moi, Sire, je n'en ferai part qu'à quelques élus, qui diront en les lisant : Vive notre chef, notre protecteur et notre modèle ! Je porte d'avance aux pieds de V. M. tous les voeux qu'ils feront pour sa précieuse conservation, et j'y joindrai tous les miens avec la tendre vénération que vos bontés ont mise depuis si long-temps dans mon coeur. C'est avec ce sentiment que je serai toute ma vie, &c.

A Paris, ce 14 de Mai 1773.

SIRE,

Mr de Guibert, colonel commandant de la légion corse, qui aura l'honneur de présenter

cette lettre à V. M., est l'auteur de l'*Essai de Tactique* que j'ai pris la liberté, moi philosophe indigne, d'envoyer de sa part l'année dernière à l'illustre fondateur de la tactique moderne, et que ce grand maître m'a paru honorer de son suffrage. L'auteur, après avoir mis cette production militaire aux pieds du héros de notre siècle, a désiré, Sire, de venir mettre sa personne même aux pieds du plus grand prince de l'Europe, d'être le spectateur des qualités sublimes de *Fréderic le grand*, et de pouvoir dire, *je l'ai vu*. J'ose assurer V. M. que Mr de Guibert est bien digne à tous égards de lui rendre hommage, par la profonde vénération dont il est pénétré pour elle, par l'étendue et la variété de ses connoissances, par le désir qu'il a de les éclairer des lumières supérieures de V. M. enfin par les vertus que V. M. préfère au génie même, par la candeur et l'honnêteté de son caractère, la simplicité de ses moeurs, et la noblesse de son ame. Quoi qu'il fasse, comme il le doit, de l'étude de son métier sa principale et sa plus chère occupation, il a su donner aux lettres et à la philosophie, et avec le plus grand succès, tous les momens

que cette étude a pu lui laisser : il vient chercher dans votre personne le modèle et l'arbitre de tous les talens que la nature partage ordinairement entre plusieurs grands hommes, et il mérite, Sire, d'admirer également en vous le général et l'écrivain, le monarque et le philosophe. Après avoir pris V. M. pour juge de ses essais militaires, il oseroit aussi, s'il ne craignoit de lui dérober des instans précieux, lui soumettre ses essais dans un genre bien différent, mais où les leçons de V. M. ne lui seroient pas moins utiles. Il a fait une tragédie dont le sujet est *le Connétable de Bourbon*, et dont il seroit très-flatté que l'auteur du *Poëme de la Guerre* voulût bien entendre la lecture. Il n'appartient pas, Sire, à un humble et timide géomètre de prévenir le jugement que V. M. portera de cette tragédie; mais j'avoue que je me serois bien mépris sur le plaisir qu'elle m'a fait, si les sentimens de grandeur et de vertu dont elle est remplie, ne méritoient pas à Mr de Guibert votre estime et vos bontés. Une des marques les plus flatteuses, Sire, que V. M. pût lui en donner, ce seroit de lui permettre d'être témoin de ces manoeuvres savantes qui

rendent les Prussiens si célèbres et si formidables. J'ai lu, je ne sais où, qu'un officier de l'armée de Darius, quelques années après la bataille d'Arbelles, se rendit à la cour d'Alexandre, qu'il demanda à ce grand prince à voir manoeuvrer ses troupes macédoniennes qui avoient fait repentir son maître d'avoir attaqué le leur; que le vainqueur d'Arbelles fit à l'officier de Darius la réponse d'Alexandre *le grand* devoit lui faire, *venez et voyez;* et que l'officier, après avoir admiré cette belle et grande machine, dit en prenant congé du prince : *j'ai vu les roues et les ressorts; mais l'art de les faire mouvoir est un secret dont le génie seul a la clef; je ne trouverai qu'ici celui à qui la nature a donné ce secret; et malheureusement pour le roi de Perse mon maître, il ne sauroit l'avoir pour général.*

Je ne dois pas oublier, Sire, de prévenir V. M. que Mr de Guibert, en venant auprès d'elle admirer et s'instruire, désire surtout d'effacer jusqu'aux plus légères traces du reproche qu'une phrase de son livre a mérité de votre part. Il rend justice, avec toute l'Europe, à la valeur si généralement reconnue des trou-

pes prussiennes, et seroit d'autant plus honteux de penser autrement, qu'il se verroit seul de son avis. Cependant il osera dire à V. M. dût-il courir le risque d'être contredit par elle, qu'il croit que les succès de ces braves troupes sont encore moins dûs à leur courage, qu'à la supériorité des talens qui l'ont dirigé; il osera même ajouter, peut-être encore au risque de vous déplaire, qu'il est persuadé que nos pauvres Welches, tout pauvres Welches qu'ils se sont montrés à Rosbach, auroient été vainqueurs, s'ils avoient seulement changé de général avec les Prussiens. La géométrie, Sire, qui ne se connoît pas en manoeuvres de guerre, mais qui se connoît en calcul, prendroit la liberté de parier ici pour Mr de Guibert; et après avoir gagné le pari, comme elle ose s'en flatter, elle répéteroit aux Welches le mot de Louis XIV au duc de Vendôme, vainqueur à Villa-viciosa: *Il n'y avoit pourtant qu'un homme de plus.* Je suis, &c.

A Paris, ce 17 Mai 1773.

SIRE,

MR de Guibert est pénétré de reconnoisance de la bonté avec laquelle V. M. a bien voulu le recevoir. Cette bonté, Sire, augmenteroit encore, s'il est possible, les sentimens dont il est depuis si long-temps rempli pour votre personne, et couronne à ses yeux les vertus et les talens qu'il admire en vous. Je partage bien vivement la reconnoissance de Mr de Guibert, quelque persuadé que je sois que depuis que V. M. l'a vu, il n'a plus besoin auprès d'elle d'autre recommandation que de lui-même. Cependant il s'en faut bien, Sire, et cela même ajoute encore à son mérite, qu'il soit aussi satisfait de lui que V. M. me paroît l'être. *Quoique ce héros, m'écrit-il, m'ait témoigné une bonté bien propre à me rassurer, je n'ai pu me défendre en le voyant d'un trouble qui ne me permettoit pas de répondre, comme je l'aurois désiré, aux questions qu'il vouloit bien me faire; une espèce de nuage magique l'environnoit à mes yeux; c'est je crois, ce qu'on appelle l'auréole autour de Messieurs les saints, et la gloire autour d'un grand homme.* Je suis persuadé, Sire, que V. M.

en revoyant Mr de Guibert, se confirmera dans la bonne opinion qu'elle en a prise, et que j'étois bien sûr qu'elle en auroit. Je désire avec impatience de savoir le jugement que V. M. aura porté de sa tragédie, et j'avoue que je serois bien trompé si elle n'entend cet ouvrage avec plaisir, et avec estime pour l'auteur; mais ce que j'attends, Sire, avec plus d'impatience encore, ce sont les nouvelles qu'il me dira de la santé de V. M. qui me paroît s'affermir par l'augmentation de ses succès et de sa gloire. Je ne doute point qu'elle ne mette bientôt le comble à cette gloire immortelle, en donnant à la Russie, à la Pologne, aux Turcs même, tout Turcs qu'ils sont, la paix dont ils ont tous si grand besoin, et qu'il n'a pas tenu à elle de leur donner plutôt; et que V. M. ne joigne au titre de héros qu'elle a mérité depuis si long-temps, celui de pacificateur, qu'elle obtiendra encore malgré les efforts que l'envie pourra faire pour l'empêcher.

La gaieté de la dernière lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, est pour moi un garant précieux de la santé dont elle jouit, et qui m'est si chère ainsi qu'à tant d'autres. Quand je me sens tenté de bouder contre la

nature de ce qu'elle ma donné un si triste et si frêle individu, je lui pardonne en pensant qu'elle conserve V. M. et je me dis tout bas à moi-même: *tais-toi, et ne te plains pas; car le grand homme se porte bien.* Puissiez-vous, Sire, faire encore long-temps des vers tels que ceux que vous avez eu la bonté de m'envoyer, dussent les *curieux impertinens* qui ont mis V. M. de mauvaise humeur, les trouver assez bons pour vouloir en prendre des copies. Quoique ces *curieux impertinens* ressemblent à Mr van-Haaren, et qu'ils puissent se vanter comme lui de n'avoir point d'imagination, je ne les en crois pourtant pas assez dépourvus pour ne pas sentir celle qui a dicté vos vers. V. M. ne sera jamais dans le cas de donner à ses vers le même éloge que ce poëte très-hollandois donnoit aux siens, ni de dire d'aucun de ses ouvrages ce qu'un certain Hardion, plat instituteur de princesses très-respectables, disoit en parlant de je ne sais quel mauvais livre qu'il venoit de faire: *il n'y a point d'esprit là-dedans;* le pauvre homme disoit bien plus vrai qu'il ne pensoit; et on auroit été tenté de lui répondre, *on le voit bien,* si on n'avoit craint qu'à force d'esprit, il ne prît encore cette réponse pour un compliment

Je ne sais où cette lettre trouvera V. M. je désire cependant qu'elle lui parvienne avant le retour de Mr Guibert, afin que V. M. adoucisse, s'il lui est possible, le nouveau trouble qu'il ne pourra s'empêcher d'éprouver en revoyant *l'auréole.* Je lui envie bien, Sire, le bonheur qu'il aura de la revoir, dussé-je en la revoyant moi-même éprouver le même trouble que lui. Il est vrai que le trouble seroit bien tempéré en moi par un sentiment plus doux, et bien fait pour commander à ce trouble par celui de la vive reconnoissance, et de la tendre vénération dont je suis pénétré pour V. M. C'est avec ces sentimens que je serai jusqu'à la fin de ma vie, &c.

A Paris, ce 30 Juillet 1773.

SIRE,

JE ne crains point d'abuser des bontés dont V. M. m'honore, en prenant la liberté de les lui demander quelquefois pour des personnes dignes de la voir et de l'entendre. De ce nombre est Mr le comte de Crillon, colonel au service de France, qui aura l'honneur de présenter cette lettre à V. M. L'admiration et le

respect dont il est pénétré pour les grands hommes, et le prix qu'il sait mettre au bonheur de les approcher, lui fait désirer de rendre à Fréderic le grand son respectueux hommage, non pour satisfaire une vaine curiosité, mais pour vous écouter et s'instruire, et pour puiser des lumières à cette même source où toute l'Europe vient s'éclairer. Le beau nom qu'il porte, Sire, nom si cher à toutes les ames nobles et honnêtes, seroit déjà sans doute une recommandation suffisante auprès du héros dont il espère les bontés. Mais à ce titre estimable, Mr le comte de Crillon en joint d'autres qui lui sont personnels, et plus faits encore pour toucher un monarque philosophe, des connoissances peu communes à son âge, l'amour le plus vif pour les sciences, pour les lettres et pour l'étude, un mépris profond de toutes les frivolités qui occupent et dégradent si fort la plus grande partie de la noblesse françoise, une honnêteté de caractère et une simplicité de moeurs dont ses pareils ne lui offrent guère l'exemple, enfin la candeur et la vertu même, jointe à un esprit juste, sage et cultivé. Tel est, Sire, Mr le comte de Crillon;

et je ne doute pas que s'il obtient de vous le bonheur qu'il en attend, celui de vous faire sa cour pendant son séjour dans vos États, il ne justifie tout ce que j'ai l'honneur de vous dire de lui. V. M. le trouvera digne de ses illustres ancêtres, et destiné à marcher sur leurs traces; si Henri IV donnoit à l'un d'eux le nom de *brave Crillon*, qui est devenu comme son nom propre, j'espère que V. M. quand elle aura connu celui que j'ai l'honneur de lui présenter, l'appellera le *sage et vertueux Crillon;* ce nom, Sire, en vaudra bien un autre, surtout s'il lui est donné par vous.

Mr le comte de Crillon oseroit peut-être offrir encore à V. M. d'autres titres, pris dans sa propre maison, où les actions de courage et de vertu sont héréditaires. C'étoit M. le duc de Crillon son père qui commandoit au pont de Weissenfels dix-sept compagnies de grenadiers françois, dont la bravoure mérita des éloges de V. M. Mais Mr le duc de Crillon mérita lui-même personnellement dans cette circonstance, par une action digne de ses ayeux, la reconnoissance de tous ceux qui s'intéressent à la conservation des grands hommes.

Il avoit placé dans une petite île deux officiers qui observoient votre armée, lorsqu'on brûloit le pont. Un des deux vint dire à Mr le duc de Crillon, qui leur avoit recommandé de se tenir cachés, que s'il le vouloit, ils tueroient un général qu'ils jugeoient être le roi de Prusse, par le respect que les officiers lui témoignoient. Mr le duc de Crillon le leur défendit; il ne savoit pas, Sire, en ce moment qu'il préparoit à son fils l'honneur qu'il espère, de voir le plus grand Roi de l'Europe, et peut-être le bonheur d'en recevoir un accueil favorable.

Mr de Guibert, pénétré d'admiration de tout ce que vous lui avez permis de voir, et surtout de ce qu'il a vu dans V. M. m'écrit qu'il conservera toute sa vie la plus vive reconnoissance de la bonté avec laquelle vous avez daigné le recevoir, et des grâces signalées que vous avez bien voulu lui accorder. Mr le comte de Crillon ose se flatter, Sire, d'obtenir de V. M. les mêmes grâces, après avoir admiré le digne chef des troupes prussiennes, il désire ardemment de voir et d'admirer aussi ces troupes si célèbres, qui doivent à V. M. ce qu'elles sont, et qui sous vos ordres ont acquis une

gloire immortelle. J'ose demander pour lui cette grâce à V. M. comme j'ai pris la liberté de la lui demander pour Mr de Guibert, et je lui réponds de la même reconnoissance. Mais, Sire, ce qui me touche encore davantage, c'est qu'à leur retour Mr de Guibert et Mr le comte de Crillon m'apprennent des nouvelles de V. M. telles que je les attends et les espère. Ces nouvelles satisferont le tendre et profond intérêt que je prends à votre conservation, à votre bonheur et à votre gloire; elles consoleront et encourageront la philosophie, qui dans toutes ses traverses a plus besoin de V. M. que jamais, et dont vous êtes par vos écrits et par vos lumières le chef, le soutien, et le modèle.

Je suis avec le plus profond respect, &c.

A Paris, ce 27 Septembre 1773.

SIRE,

J'AI eu l'honneur d'écrire à V. M. il y a plus de deux mois une lettre que j'espérois qu'elle recevroit beaucoup plutôt. Mr le comte de Crillon, jeune officier françois plein de mérite,

en

en est le porteur. Il se flattoit d'avoir l'honneur de la présenter à V. M. dans le mois d'Octobre; mais des circonstances imprévues l'ont obligé, Sire, de retarder son arrivée à Berlin. Je compte qu'il ne tardera pas à y arriver, et je prends la liberté de demander d'avance à V. M. ses bontés pour ce jeune homme, qui en est digne par le nom qu'il porte, par ses talens et par ses vertus.

Le retard imprévu de l'arrivée de cette lettre a été cause, Sire, du silence que j'ai gardé depuis quelques mois à l'égard de V. M. ne voulant pas l'importuner trop souvent au milieu des grandes et même des *petites* affaires qui l'occupent. Je mets au nombre de ces dernières le *petit* tour que V. M. joue au cordelier Ganganelli, en recevant ses gardes prétoriennes jésuitiques qu'il a eu la mal-adresse de licencier. Je ne sais si ce petit tour n'excitera pas une querelle dans le paradis, et je crains que François d'Assise et Ignace de Loyola ne s'y battent à coups de poing comme les héros du Roman comique. Ce que je souhaite plus sérieusement, Sire, c'est que V. M. ou ses successeurs ne se repentent jamais de l'asile que

vous donnez à ces intrigans, qu'ils vous soient à l'avenir plus fidelles qu'ils ne l'ont été dans la dernière guerre de Silésie, comme V. M. m'a fait l'honneur de me le dire à moi-même, et qu'ils effacent par leur conduite sage et honnête le nom de *vermine malfaisante* dont V. M. les gratifioit, il y a quatre ou cinq ans, dans une des lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire. Je serois curieux de demander à présent aux jésuites ce qu'ils pensent de la philosophie et de la tolérance, contre laquelle ils se sont tant déchaînés. Où en seroient-ils dans leur agonie, s'il n'y avoit en Europe un roi philosophe et tolérant? J'ai beaucoup ri de l'excellente lettre de V. M. à l'abbé Colombini, entr'autres de la justice qu'elle rend aux bons pères, en assurant qu'elle *ne connoît point de meilleurs prêtres à tous égards.* Cela me fait souvenir d'un certain philosophe, très-incrédule de son métier, en présence duquel on tournoit en ridicule je ne sais quelle preuve de ce que Voltaire appelle ***. *Vous êtes bien difficile*, répondit le philosophe; *pour moi je ne connois pas de meilleure preuve que celle-là.* Je n'ai pas moins ri de ce que V. M.

ajoute, que *comme elle est dans la classe des hérétiques, le St père ne peut pas la dispenser de tenir sa parole;* mais tout en riant je ne dois pas dissimuler à V. M. que la philosophie a été un moment alarmée de la voir conserver cette graine. Heureusement elle s'est rassurée bientôt, en considérant que la vipère est actuellement sans tête, que l'apothicaire Ganganelli a pris lui-même la peine de la couper, et qu'au moyen de cette amputation, le reste du corps pourra fournir d'excellent bouillon médicinal que V. M. espère sans doute en tirer. Ainsi soit-il!

J'ai fait passer à Mr le marquis de Puységur, qui en ce moment n'est point à Paris, ce que V. M. m'a chargé de lui dire de sa part. Je ne sais ce qu'il peut répondre à l'objection très-solide que V. M. lui fait sur la prétendue différence des soldats anciens et des nôtres. Pour moi, juge très-indigne de ces matières, je pense que les soldats même du cordelier deviendroient les soldats de Paul-Émile, s'ils avoient un Fréderic à leur tête, et que la superstition pour l'antiquité n'a pas plus de raison de la croire supérieure aux modernes en force de corps, qu'en talens et en génie.

Mr de Guibert est revenu comblé de reconnoissance de toutes les bontés dont V. M. l'a honoré. Il ne parle qu'avec admiration de sa personne et de ce qu'il a vu ; il n'a qu'un regret, mais ce regret est très-grand, c'est de n'avoir pu profiter des conseils que V. M. auroit pu lui donner sur sa tragédie; car il attendoit bien plus des conseils de V. M. que des éloges. Il a vu en revenant le patriarche de Ferney, qui rit beaucoup ainsi que moi aux dépens du pape, du petit embarras que V. M. lui cause; car il doit, en honnête pape qu'il est, excommunier les jésuites s'ils vous obéissent ; et s'il les excommunie, la philosophie espère voir beau jeu. V. M. se souvient peut-être d'une certaine bataille donnée au Paraguay par le roi jésuite Nicolas, dans laquelle le père Feld-Maréchal avoit eu trois capucins tués sous lui. Je mande au philosophe de Ferney, que V. M. en établissant ce nouveau régiment dans ses États, ne peut guères se dispenser de faire une recrue de capucins pour remonter cette troupe. J'invite seulement V. M. à retrancher à ses nouveaux soldats les carabines dont on prétend que le roi de Portugal s'est mal trouvé.

Quoi qu'il en soit, Sire, comme il n'est pas à craindre que V. M. prenne jamais un jésuite ni pour confesseur, ni pour général, ni pour premier ministre, ni pour maîtresse, je pense que la philosophie doit être bien tranquille sur l'usage que V. M. en veut faire, et qu'elle saura les rendre utiles, en les empêchant d'être dangereux. Tel est le résultat de mes réflexions, après m'être égayé un moment sur leur compte et sur celui du cordon de St François qui les frappe et qui les disperse. Mais, Sire, ce qui est vraiment admirable, vraiment précieux à la philosophie, vraiment digne de V. M. c'est la belle inscription qu'elle vient de faire mettre à l'église catholique de Berlin, et que je n'ai apprise que depuis quelques jours. *Frédéric, qui ne hait pas ceux qui servent Dieu autrement que lui.* Voilà, Sire, une des plus grandes et des plus utiles leçons que V. M. ait données à ses confrères les rois, tant ses contemporains que ses successeurs. Voilà une leçon dont surement ils profiteront un jour, soit par principe de justice, soit par principe au moins de vanité, et pour ressembler en quelque chose au héros de ce siècle. Voilà une good

inscription qui mérite bien d'être célébrée par une médaille, dont V. M. imaginera mieux que personne le corps et la devise.

Je prie V. M. de vouloir bien recevoir mes très-humbles complimens sur la naissance du prince dont votre auguste maison vient d'être augmentée. Tout ce qui peut la perpétuer et l'étendre est pour moi l'objet du plus vif intérêt, et jose croire que V. M. en est bien persuadée.

Un des plus estimables membres de votre académie, Mr Bitaubé, vient de m'envoyer le poëme de *Guillaume* dont il est l'auteur. Cet ouvrage m'a paru intéressant, et la lecture m'en a fait plaisir. L'auteur désireroit de le rendre plus parfait à une seconde édition, et m'a fait part du désir qu'il a témoigné à V. M. de faire un voyage en France pour être à portée d'améliorer son ouvrage par les conseils de nos principaux gens de lettres. Je crois en effet, Sire, que cet ouvrage y pourroit gagner beaucoup; mais ce qui peut-être y gagneroit encore davantage, c'est la nouvelle édition que l'auteur a entreprise de sa traduction de l'Iliade. Il désire d'autant plus de donner à cet ouvrage

toute la perfection dont il se sent capable, que l'ouvrage est dédié à V. M. et qu'il a eu le bonheur de lui plaire. C'est une entreprise si difficile, qu'il n'ose s'en fier à ses seules forces; en voulant donner une traduction plus fidelle, il craint de gâter un ouvrage qui a eu du succès; et pour éviter cet écueil, il croit avoir besoin de consulter les vrais juges de la langue. Tels sont, Sire, les motifs qui lui font désirer ce voyage, quoiqu'il n'aime rien moins qu'une vie errante, et il ose se flatter que V. M. voudra bien se rendre à ces raisons.

Puisse la destinée qui veille sur les grands hommes, conserver V. M. dans l'année où nous allons entrer, et dans celles qui la suivront! Puisse-t-elle, en pacifiant le nord, mettre le comble à ses succès et à sa gloire! Ce sont les voeux de celui qui sera toujours avec la plus vive reconnoissance et la plus tendre vénération, etc.

A Paris, ce 10 Décembre 1773.

SIRE,

JE ressemble au maître de philosophie du *Bourgeois gentilhomme* de Molière ; j'ai lu, comme ce grand philosophe, *le docte traité que Sénèque a fait de la colère*, et je conviens avec V. M. au sujet des jésuites dont elle se fait le général, que s'il n'y avoit point de coupables, il n'y auroit point de clémence. On assure d'ailleurs que les jésuites de Pologne ont réparé par leur fidélité pour V. M. le tort déjà un peu vieux des jésuites de Silésie ; et V. M. ne sauroit mieux faire que de ressembler à dieu, qui ne veut pas, dit-on, la mort du pécheur, surtout quand il se sauve par la contrition parfaite. Je les crois en effet bien contrits, c'est-à-dire bien fâchés; et d'autant plus fâchés, que V. M. ayant l'honneur et le bonheur d'être hérétique, ils ne pourront, comme elle l'observe très-bien, qu'être utiles dans ses États, sans y être jamais dangereux, comme ils l'ont été plus d'une fois chez quelques princes qui alloient à la messe et à confesse.

Vous prétendez, Sire, Que Diderot ne l'est pas autant; je ne le nierai pas à V. M. mais s'il passe par Berlin, je désire que V. M. lui permette d'approcher d'elle; j'ose l'assurer qu'elle jugera plus favorablement de sa personne que de ses ouvrages, et qu'elle lui trouvera, avec beaucoup de fécondité, d'imagination et de connoissance, une chaleur douce et beaucoup d'aménité.

Diderot.

Je conviens avec V. M. qu'il y a dans l'ouvrage de Mr Helvétius bien des opinions fausses et hasardées, bien des redites et des longueurs; que ce sont plutôt des matériaux qu'un ouvrage, et que ces matériaux ne doivent pas être tous employés à beaucoup près; mais il y a, ce me semble, quelques vérités utiles et bien rendues, et l'ouvrage auroit d'ailleurs quelque prix à mes yeux, ne fût-ce que par la justice qu'il rend à V. M.

Helvetius.

Notre siècle, j'en conviens encore avec V. M. ne vaut pas le siècle de Louis XIV pour le génie et pour le goût; mais il me semble qu'il l'emporte pour les lumières, pour l'horreur de la superstition et du fanatisme, pour

† Mr Hall
Mr Say, of
this in 1799.

l'amour des connoissances utiles; et ce mérite, ce me semble, en vaut bien un autre.

Mr de Guibert, Sire, n'a point abjuré entre les mains de Voltaire le métier dont il a puisé les leçons dans les ouvrages et les États de V. M. il espère que V. M. lui permettra de venir encore l'entendre et l'admirer, quand les circonstances le lui permettront, et recevoir ses conseils sur une tragédie faite pour être jugée par des princes tels que vous.

Je suis persuadé de toutes les belles choses que Diderot et Grimm écrivent sur la Sémiramis du nord. Il me semble pourtant que ces Russes, qui, comme j'ai eu l'honneur de le mander il y a quelque temps à V. M. se laissent manger à Spa par les chevaux, commencent à se laisser manger par les janissaires. Si V. M. ne vient à leur secours pour renvoyer les Turcs et les Russes chez eux, je crains qu'à la fin il n'y ait plus ni Russes ni Turcs, et ce seroit grand dommage. Je me souviens qu'après la bataille de Zorndorf, où V. M. avoit assommé 30,000 Russes, un grand Danois me disoit froidement : *il n'y a pas de mal ; il est si aisé à Dieu de refaire des Russes !*

J'ai grand désir de lire le dialogue dont V. M. me fait l'honneur de me parler, et dont la bienheureuse Vierge Marie est un des interlocuteurs. Ne pourroit-elle pas trouver quelque occasion de me l'envoyer, sans qu'il passât par les mains des Cerbères?

M. le comte de Crillon, Sire, est digne des bontés et de l'estime de V. M. par son ardeur pour s'instruire, par ses connoissances, par ses vertus, et par son respect pour les grands hommes. C'est le sentiment que vous inspirez, et avec lequel je serai toute ma vie, ainsi qu'avec la plus vive reconnoissance, etc.

A Paris, ce 14 Février 1774.

SIRE,

CE n'est point pour V. M. que je crains le rétablissement des *ci-devant soi-disant jésuites*, comme les appeloit le feu parlement de Paris; quel mal en effet pourroient-ils faire à un prince que les Autrichiens, les Impériaux, les François et les Suédois réunis, n'ont pu

dépouiller d'un seul village? Mais je crains, Sire, que d'autres princes qué vous, qui ne résisteroient pas de même à toute l'Europe, et qui ont arraché cette ciguë de leur jardin, n'aient un jour la fantaisie de vous en emprunter de la graine pour la ressemer chez eux. Je desirerois, Sire, que V. M. fît un édit, pour défendre à jamais dans ses États l'exportation de la graine jésuitique, qui ne peut venir à bien que chez vous.

J'ignore si on a défendu à Mr Guibert l'exportation de sa personne dans les États du nord; mais je sais qu'il naura pas l'honneur de faire sa cour cette année à V. M. comme il le désiroit et l'espéroit. Il souhaitoit ardemment de revoir les manoeuvres admirables de vos troupes, il souhaitoit surtout de revoir le dieu qui fait mouvoir cette belle et grande machine, et de soumettre sa tragédie du connétable de Bourbon au jugement du monarque qui réunit le génie d'Apollon à celui de Mars.

Mr le comte de Crillon sera plus heureux, Sire; il aura le bonheur de revoir V. M. il lui dira des nouvelles de ces Russes qui devroient bien faire la paix, et de ces Suédois

qui feront bien de ne point faire la guerre; mais ce qui m'intéresse infiniment, il me dira des nouvelles de V. M. et lui renouvellera l'hommage des sentimens de respect, de reconnoissance et d'admiration que je lui dois. Je prends la liberté de recommander de nouveau Mr le comte de Crillon aux bontés de V. M. j'ose lui répéter, que plus elle le connoîtra, plus elle l'en trouvera digne, et qu'elle le distinguera de cette horde de jeune noblesse françoise, qui lui a donné à juste titre si mauvaise opinion du reste.

Diderot at Hague.

On m'écrit que Diderot est à la Haye; la maladie du pays le pressoit de revenir en France: j'aurois fort désiré que V. M. l'eût vu et jugé, et je suis persuadé qu'il lui auroit plu, par la douce chaleur de sa conversation et par l'aménité de son caractère.

Villoison

Je suis chargé, Sire, de présenter à V. M. une requête de la part d'un jeune homme du plus grand mérite, nommé Mr de Villoison, que son profond savoir a fait recevoir à l'académie des belles lettres de Paris, avant l'âge de vingt ans; il est à cet âge ce que les Grotins, les Peteau, les Scaliger, ont été à cinquante,

mais avec plus de goût et d'esprit que ces messieurs; il seroit très-flatté d'obtenir une place d'associé étranger dans l'académie que la protection de V. M. rend si florissante. Il vient de donner un ouvrage sur Homère, que tous les savans regardent comme un prodige de savoir et de travail, et qu'il prendroit la liberté de présenter à V. M. s'il ne craignoit que le grec dont cet ouvrage est hérissé ne la fît reculer deux pas en arrière. J'ose assurer à V. M. que le nom de ce rare jeune homme ne déparera point la liste de son académie; et je lui demande cet honneur pour Mr de Villoison.

Je ne sais si j'ai eu l'honneur de parler à V. M. du poëme de *Guillaume*, qui m'a paru intéressant et bien écrit; l'auteur désire de le perfectionner par les conseils des gens de lettres de France, qui pourront en effet lui être très-utiles : il souhaiteroit en conséquence de faire le voyage de Paris; et je suis persuadé, Sire, que ce voyage seroit très-avantageux pour Mr Bitaubé, que son poëme y gagneroit beaucoup, ainsi que d'autres ouvrages qu'il se propose de publier, et qu'il recueilleroit à Paris de nouvelles richesses littéraires dont il

pourroit faire un très-bon usage dans ses travaux pour l'académie.

J'attends, Sire, avec impatience ce dialogue édifiant de la Vierge Marie, à qui V. M. sait que j'ai toujours eu la plus grande dévotion. J'ai lu ce *Taureau blanc* dont V. M. me fait l'honneur de me parler, et qui m'a fait beaucoup rire; le grand Roi qui n'est plus boeuf, les prophètes changés en pies, et qui n'en parlent que mieux, et mille autres traits de gaieté, sont inconcevables dans un homme de 80 ans, et dans l'auteur de la Henriade et d'Alzire. Il faut dire avec Térence : *Homo homini quid præstat ! Qu'il y a de distance entre un homme et un autre !* Ce proverbe, Sire, est plus fait pour V. M. que pour personne. Ceux qui, comme moi, sont dans la classe commune, ne peuvent même espérer de s'en tirer par les hommages qu'ils vous rendent. C'est un sentiment qu'ils partagent avec tout le reste de leur malheureuse et chétive espèce.

Leur consolation est d'avoir des pareils, même dans les espèces, comme l'on dit, les plus haut hupées. Ce que j'ai eu l'honneur de mander à V. M. de la dévotion d'un certain

prince d'Italie à St Antoine de Pade est très-vrai, et n'est que trop vrai, malheureusement pour ce prince, et heureusement pour l'académie de Berlin qui conservera Mr de la Grange, et qui se passera de St Antoine de Pade.

V. M. a sans doute déjà appris que Mr de la Grange vient de remporter, pour la cinquième ou sixième fois, car j'en ai perdu le compte, le prix de notre académie des sciences de Paris. Je ne puis trop me féliciter d'avoir procuré à l'académie de Berlin un homme d'un talent si éminent et si rare, et plus estimable encore par sa modestie et par la douceur de son caractère que par son savoir et son génie.

Je m'apperçois, toujours trop tard, que j'abuse du temps précieux de V. M. et je finis en lui renouvelant les très-humbles assurances de la vénération profonde et de l'attachement inviolable avec lequel je suis, etc.

A Paris, ce 25 Avril 1774.

SIRE,

SIRE,

LA dernière fois que V. M. me fit l'honneur de m'écrire, elle étoit près de partir pour toutes ses revues. Je les crois finies actuellement, et V. M. de retour dans sa retraite philosophique, où je viens un moment la troubler pour lui renouveler mes profonds respects et ma vive reconnoissance.

Il s'est passé chez nous un grand événement depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à V. M. Nous en attendons les suites, politiques, civiles, morales, littéraires, philosophiques, et surtout économiques. On nous en promet beaucoup, et c'est de quoi nous avons le plus de besoin. L'inoculation du Roi et de la famille royale, à laquelle on étoit bien éloigné de s'attendre il y a un mois, prouve que la raison est écoutée, et donne tout à la fois bon espoir et bon exemple. Qu'on nous préserve de la guerre, des fanatiques et des fripons, et tout ira bien.

Inoculation

Je ne pense pas qu'on redemande jamais de France des jésuites à V. M. Je plains bien

l'Allemagne catholique de n'avoir pas mieux que ces intrigans ignorans pour l'instruction de la jeunesse. V. M. ne me rend pas justice, si elle croit que j'ai du fiel contre eux. Personne au contraire ne s'est élevé avec plus de force contre la barbarie avec laquelle les individus de cette espèce ont été traités en France. Mais je voudrois qu'en rendant les particuliers aussi heureux qu'ils peuvent l'être sans se mêler de rien, on ne fournît jamais au corps les moyens de renaître, surtout dans les pays où il ne peut être que dangereux, et où il n'a jamais été autre chose. Si tous les princes étoient des Fréderics, je verrois l'Europe pavée de jésuites sans les craindre ou sans m'en soucier; mais les Fréderics passent, et les jésuites restent.

Je suis fâché que le *phénomène encyclopédique* dont V. M. me fait l'honneur de me parler n'ait fait que raser l'horizon de Berlin. Je suis persuadé que V. M. en l'observant de plus près, l'auroit trouvé digne de quelque attention. Je l'avois fort exhorté et fort invité à se laisservoir du plus grand astronome de notre siècle; je l'avois assuré que les lunettes de cet astronome étoient très-bénévoles, quoique très-exactes.

Il a peur de l'astronome, et j'en suis fâché; car je suis bien sûr que l'astronome n'auroit pas été mécontent de son observation, et qu'il m'auroit fait l'honneur de m'écrire: J'ai trouvé vrai tout ce que vous m'avez dit du *phénomène encyclopédique.*

Le jeune Crillon n'est pas un aussi grand phénomène; mais j'ose assurer V. M. qu'il n'en a pas moins son prix; et je désirerois fort aussi que V. M. eût pu le juger par elle-même. Si les Russes l'ont trouvé ennuyeux, tant pis pour eux d'être Russes. Je voudrois pouvoir faire part à V. M. d'une lettre qu'il m'a écrite, et dans laquelle il me fait le détail de tout ce qu'il a admiré dans vos États. Je ne répondrois pourtant pas que les Russes fussent contens de cette lettre; car assurément il ne pense et ne parle pas d'eux comme de V. M.

Quant à Mr de Guibert, V. M. n'entendra pas cette année sa tragédie; il me paroît par le ton sur lequel elle me fait l'honneur de m'en parler, qu'elle attend avec patience l'ouvrage et l'auteur. Elle ne m'a pas paru mécontente du dernier, du moins quant à sa personne, et je crois, Sire, que V. M. penseroit de même de

la pièce. Je vois avec une sorte de douleur que V. M. est depuis quelque temps peu favorable à la nation françoise; je conviens qu'elle le mérite à beaucoup d'égards, et personne ne voit mieux que moi les atrocités et les absurdités de toute espèce qui déshonorent ma chère patrie. Mais Dieu avoit dit qu'il pardonneroit à Sodome s'il s'y trouvoit seulement dix justes; et il me semble que la pauvre France n'en est pas encore à ce point d'indigence et de disette. Si le P. Bouhours a dit une sottise, il faut la pardonner à ceux qui ne font pas plus de cas que V. M. des jugemens et des écrits du P. Bouhours.

Mr de Villoison me charge de mettre au pieds de V. M. son profond respect et sa vive reconnoissance. Il attend ainsi que moi, avec impatience, la nouvelle de l'honneur que V. M. veut bien lui faire, en l'admettant dans son académie.

Je suis avec tous les sentimens de respect, de reconnoissance et d'admiration qui ne finiront qu'avec ma vie, etc.

A Paris, ce 1 Juillet 1774.

SIRE,

JE crois en ce moment V. M. plus occupée que jamais, et je crains bien de l'importuner par cette lettre. La paix qui vient de se conclure entre la Russie victorieuse, et la très-sublime et très-méprisable Porte, doit donner à V. M. plus d'une affaire importante. Quelque pacifique que soit la philosophie, je ne sais encore si elle doit se réjouir de cette paix, jusqu'à ce qu'elle soit bien assurée que la tranquillité de l'Europe n'en souffrira pas; car s'il falloit absolument avoir la guerre, elle aimeroit encore mieux la voir entre les Turcs et les Russes qu'entre des nations plus dignes de jouir et de profiter des avantages de la paix.

On assure que notre jeune monarque, en cela semblable à son aïeul, n'aime pas plus la guerre que lui; et toute la France bénit dans son Roi cette disposition, si nécessaire aux peuples, disposition dont V. M. donne l'exemple, quoi qu'en disent ceux qui ne la connoissent pas, et qui ne veulent pas sentir que plus on hait la guerre, plus on se tient prêt à la faire

avec supériorité. C'est ce qui manquoit au Roi que nous avons perdu, et sur lequel V. M. pense avec tant de vérité et de justice. La fermeté lui manqua; ce défaut a causé les malheurs de son règne; avec cette vertu il eût été un excellent prince. Son successeur, qui ne règne que depuis quatre mois, montre une volonté bien décidée de faire le bien, et de ne vouloir que d'honnêtes gens pour ministres. Il y paroît par tous les choix qu'il a faits jusqu'à présent. Il vient surtout de prendre pour contrôleur général un des hommes les plus éclairés et les plus vertueux de ce royaume; et si le bien ne se fait pas, il faut en conclure que le bien est impossible. Les ministres qu'il a renvoyés étoient l'horreur de la nation, et leur expulsion a causé une joie universelle. D'autres grands fripons, quoique subalternes, mais dans des places importantes, ont aussi été chassés; et comme il en reste encore quelques-uns, le public espère que le Roi fera enfin maison nette. Je ne suis ni enthousiaste ni flatteur, mais je fais avec toute la France des voeux pour ce prince, qui s'annonce d'une manière si désirable.

Je ne parle plus des jésuites; j'espère que la conduite de V. M. à leur égard leur apprendra la tolérance qu'ils ont si peu pratiquée. Mais tout éloigné que je suis de leur vouloir aucun mal, au moins comme citoyens et comme hommes, je serois très-affligé de les voir comme jésuites dans des États où ils pourroient faire à leur aise tout le mal qu'ils ne pourront ou n'oseront faire dans les États de V. M.

Quoi qu'on ait pu écrire de Russie, de Danemarck même, et de Laponie ou d'Islande sur Mr de Crillon, je prends la liberté, Sire, de persister dans ce que je pense de lui, et je suis seulement fâché que le grand Fréderic ne l'ait pas assez vu pour lui rendre la justice que des juges assez peu redoutables lui ont refusée.

Quant à Mr de Guibert, comme V. M. le connoît, et que les Russes et les Irlandois n'en ont point écrit de mal, je suis encore plus tranquille sur le jugement que j'en ai porté, après celui que V. M. en a porté elle-même. Il désiroit beaucoup d'aller encore s'instruire et s'éclairer auprès de V. M.; mais Mr le duc d'Aiguillon, par les meilleures ou les plus

mauvaises raisons du monde, n'a pas jugé à propos de le lui permettre.

Pour les Welches, je n'en dirai rien, et je conviens que tout ce que V. M. en dit n'est que trop vrai. Cependant je crois que nos sottises et notre frivolité tiennent encore plus à notre gouvernement qu'à notre caractère; et ce qui étonnera peut-être V. M., c'est que pendant plus de six semaines que les spectacles ont cessé à Paris, depuis le commencement de Mai jusqu'au 15 de Juin, personne ne les a regrettés, n'y a pensé même, parce qu'on étoit occupé des grandes espérances que donnoit le nouveau règne, et que le Roi commence à réaliser. Tant il est vrai, ce me semble, qu'il ne faut peut-être aux Welches, pour les rendre moins frivoles et plus raisonnables, que de grands intérêts dont ils puissent s'occuper avec plus de sérieux qu'ils n'en sont ordinairement capables.

Je finis, Sire, en me reprochant les momens que je fais perdre à V. M., en lui souhaitant la santé, la paix et le bonheur, car elle n'a plus de gloire à désirer; elle en a de toutes les sortes, et de quoi faire la renommée de plusieurs monarques.

Mr de Catt rendra compte à V. M. de ce que j'ai fait à l'égard du sculpteur qui désire d'entrer à son service. Je ne veux point ennuyer V. M. de ce détail.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

A Paris, ce 12 Septembre 1774.

SIRE,

MR Grimm, qui n'est de retour ici que depuis très-peu de jours, m'a remis de la part de V. M. un paquet contenant certain dialogue entre deux dames qui chacune de leur côté et à leur manière ont fait une fortune bien grande et bien inespérée, toutes d'eux d'ailleurs aussi pucelles l'une que l'autre, et même que la pucelle d'Orléans. Ce dialogue m'a beaucoup diverti, et me feroit désirer beaucoup de voir un autre dialogue en vers dont V. M. me fait l'honneur de me parler dans la lettre que je viens de recevoir de sa part. Je ne doute pas que le Grand Seigneur qu'on y fait parler, et la Grande Reine (car elle avoit l'honneur de l'être) qui a l'honneur

encore plus grand de se trouver dans certaine brillante généalogie, quoiqu'un peu suspecte, je ne doute point, dis-je, que ces deux illustres interlocuteurs ne conservent parfaitement leur personnage.

J'aimerois bien mieux lire ce dialogue; que d'être occupé comme je le suis en ce moment, des *dissentions prêtes à embraser le sud de l'Europe* dont V. M. me fait l'honneur de me parler. J'ignore dans ma retraite les querelles des rois; je voudrois qu'ils fussent tous aussi pacifiques que V. M., et en même temps aussi prêts à faire la guerre; c'est le plus sûr moyen de l'éviter. Dieu nous préserve de ce fléau! Puisse-t-il au moins donner le temps à Mr Turgot, notre nouveau contrôleur général, de réparer le mal que nous souffrons depuis si long-temps! On a eu raison d'en faire l'éloge à V. M.; c'est assurément un des hommes les plus instruits, les plus laborieux, et les plus justes du royaume, d'une vertu à toute épreuve, et d'une probité incorruptible, dont il a déjà donné plus d'une marque depuis deux mois qu'il administre nos finances. Comme le Roi paroît aimer la justice, la vérité, les honnêtes gens, et qu'il déteste les

Mr Turgot a very just Eloge.

flatteurs, les fripons et les hypocrites, j'espère qu'il prendra de jour en jour plus de confiance en cet homme éclairé et vertueux, et toute la France le souhaite pour le bonheur des peuples et pour la gloire du Roi.

On dit que ce prince va nous rendre l'ancien parlement que son prédécesseur avoit cassé. Celui qu'on y avoit substitué étoit trop mal composé pour pouvoir subsister avec la confiance et la considération publique, nécessaires à des magistrats. Mais l'ancien avoit aussi des reproches très-graves à se faire. Il faut espérer que la disgrâce où il a été pendant quatre ans, le rendra raisonnable et sage. Les fanatiques gémissent beaucoup de son rétablissement. C'est une raison pour qu'il ne soit plus à l'avenir superstitieux et fanatique, comme il ne l'a que trop été.

Je viens de mander à M. de Voltaire que V. M. a eu la bonté de m'envoyer le certificat favorable à Mr d'Étallonde, qu'il me paroissoit attendre avec impatience. Il est digne de V. M. de rendre justice à la conduite de ce jeune homme, si cruellement persécuté, et je ne désespère pas qu'un tel

certificat ne lui procure enfin des jours plus heureux.

Death of the Pope.

Toutes les lettres de Rome et d'Italie assurent que la mort du Pape est un chef-d'oeuvre de l'apothicairerie jésuitique. V. M. ne pourroit-elle pas fonder pour ces honnêtes gens dans leur collège de Breslau une chaire de pharmacie, dans laquelle ils paroissent être si versés? L'élection du successeur de Clément XIV sera un grand événement pour eux; mais je ne doute pas que les princes catholiques, qui connoissent si bien le savoir-faire de la société, ne se réunissent pour engager le pape futur à laisser ce trésor aux princes qui ne vont point à la messe, et qui n'auront point à craindre en communiant le sort du pauvre Empereur, si bien régalé par le frère Sébastien de Montepulciano.

Je suis très-affligé de l'état du pauvre Catt; c'est un fidelle serviteur de V. M., et bien digne de l'intérêt qu'elle prend à son malheur. Je lui écris en détail au sujet du sculpteur, ne voulant pas importuner V. M. de ce détail. Ce sculpteur, Sire, a pris le parti d'aller lui-même

incessamment à Berlin, à ses propres frais et risques, pour avoir l'honneur de se présenter à V. M., pour s'assurer si ses services lui conviennent, et pour avoir l'honneur de lui proposer lui-même ce qu'il désire d'obtenir d'elle en s'attachant à son service. Il sera parti dans le temps où V. M. recevra cette lettre, et il ne tardera pas à la suivre.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

A Paris, ce 31 Octobre 1774.

SIRE,

IL faut, et je n'ai pas de peine à le croire, que tous les commis de toutes les postes d'Allemagne, sans compter ceux des postes de France, aient été curieux de lire les vers que V. M. me fait l'honneur de m'envoyer; car le paquet qui contenoit ces vers, et la lettre du 15 Novembre qui y étoit jointe, ne me sont parvenus qu'à plus de trois semaines de date. Ce retard, joint à un rhumatisme qui m'a privé pendant quelques jours de l'usage de mon bras droit, m'a empêché de faire

plutôt à V. M. mes très-humbles et très-sincères remercimens sur la charmante pièce dont elle a bien voulu me procurer la lecture. C'est en même temps un ouvrage plein de poésie et d'imagination, et une satyre très-piquante et très-philosophique de tous les désordres dont nous autres malheureux Welches avons été les témoins et les victimes; satyre qui a d'ailleurs un mérite très-rare dans des ouvrages de cette espèce, celui de n'exagérer rien, et de ne point passer les bornes de la justice et de la vérité. Je l'ai lue et relue, Sire, avec le plus grand plaisir; je la relirai encore; c'est à V. M. qu'il appartient de donner à ses pareils de si utiles leçons. Je suis ravi de la bonne opinion que V. M. paroît avoir de notre jeune Roi; il la justifie tous les jours par de nouveaux actes de justice et de bienfaisance. Je ne l'approcherai vraisemblablement jamais, et surement je n'aurai jamais rien à lui demander; mais je fais des voeux pour sa conservation, et je ne puis m'empêcher de remarquer combien il est heureux pour l'humanité, que de toute la maison de Bourbon, les deux princes les plus dignes du trône soient préci-

sément les deux qui l'occupent aujourd'hui, le roi de France et le roi d'Espagne. Comme notre Roi a le coeur droit et vertueux, on ne craint pour lui ni la séduction des flatteurs, ni celle des fripons; on ne craint que celle des hypocrites qui pourroient prendre le masque de la vertu; mais heureusement ces hypocrites ont si mal-adroitement montré ce qu'ils sont, par la conduite scandaleuse qu'ils ont eue dans la maladie du feu Roi, qu'on est persuadé que le jeune prince les a bien connus, et ne tombera pas dans leurs filets. Rien n'égale l'indignation de toute la France contre les instituteurs qui ont élevé ce monarque avec une négligence dont il se plaint lui-même. On espère au moins qu'il ne leur donnera pas sa confiance.

Nous attendons un pape, et nous espérons qu'il ne laissera de jésuites que dans les États de V. M. puisqu'elle veut bien les y souffrir. Je ne suis point étonné que V. M. ne croie pas à l'empoisonnement du pauvre pontife; elle ne pourroit garder un moment de si habiles apothicaires; mais toutes les nouvelles d'Italie sont si positives et si bien circonstanciées à ce sujet,

qu'il n'est pas possible d'en douter. V. M. me fait l'honneur de me demander si je crois *cette petite fille inspirée.* Je me flatte qu'elle me connoît assez pour ne pas me soupçonner d'ajouter foi à de pareilles inspirations; mais ce que je crois plus volontiers, c'est que les fripons qui lui ont fait prédire la mort du Pape, avoient d'avance pris leurs mesures, ou étoient bien résolus de les prendre, pour que la prédiction fût vraie. Ainsi, n'en déplaise à V. M. je dirai toujours comme Caton, qu'il faut *détruire Carthage ;* mais j'ajouterai qu'à l'exception des empoisonneurs, s'ils sont convaincus, il seroit barbare de rendre malheureux, et de réduire à la misère et au désespoir les individus qui habitoient Carthage, et qu'il faut tâcher de transformer en bons et honnêtes citoyens ceux qui auroient été des jésuites ambitieux et intrigans.

J'espère que le sculpteur sera arrivé, quand V. M. recevra la lettre que j'ai l'honneur de lui écrire. J'ai tout lieu de croire que V. M. sera aussi contente de sa personne, qu'elle me paroît l'être de ses talens et de ses ouvrages; c'est un bon Flamand, droit et honnête, qui n'aura

rien

rien de plus à coeur que de se montrer digne des bontés de V. M. Il a dû remettre à V. M. une lettre dans laquelle je lui demande instamment une grâce, que je la prie de ne pas me refuser. C'est de vouloir bien me donner son portrait, fait à sa belle manufacture de porcelaine, et pareil au portrait en petit, très-beau et très-ressemblant, que j'ai vu entre les mains de Mr Grimm. Ce portrait, Sire, sera pour moi l'étrenne la plus précieuse que j'aie reçue de ma vie, et le présent le plus cher dont V. M. puisse me gratifier et m'honorer.

Je travaillerai, Sire, avec tout le zèle possible, à faire rendre justice à l'officier auquel V. M. s'intéresse. J'ai déjà fait à ce sujet, conjointement avec quelques amis honnêtes et aussi zélés que moi, mais plus considérables et plus accrédités, des démarches qui, à ce que j'espère, ne seront pas infructueuses; mais il faut du temps et de la prudence pour mener à bien cette affaire. Quand il en sera temps, je saurai faire valoir, si je le crois nécessaire, l'intérêt que V. M. veut bien y prendre, et j'espère que son nom mettra *quelque poids* dans la balance.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire,

les voeux que je fais pour vous au commencement de l'année, qui va être, si je ne me trompe, la 36e de votre glorieux règne, et qui ne fera qu'accroître les sentimens d'admiration, de reconnoissance et de profond respect avec lesquels je suis, etc.

A Paris, ce 15 Décembre 1774, anniversaire de la bataille de Kesselsdorf.

SIRE,

JE me prosterne aux pieds de V. M. et je n'ai point d'expressions pour lui témoigner ma vive et tendre reconnoissance. Mr Tassart vient de me remettre les superbes porcelaines que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer; j'étois déjà trop content et trop honoré de l'écritoire qu'elle voulut bien me donner il y a quinze ans, le même jour où elle se couvroit de gloire dans les plaines de Lignitz; mais V. M. veut sans doute, et en cela elle n'aura point de violence à me faire, que je pense à elle non seulement en écrivant, mais

en faisant tous les matins mon déjeûné frugal, que j'accompagnerai d'actions de grâces pour elle, après avoir écrit sur la belle boîte qui renferme ces porcelaines les deux mots si chers à mon coeur : *Dedit Fredericus.* Mais si je ne puis, Sire, vous exprimer ma sensibilité pour un si beau présent, que pourrois-je vous dire pour peindre toute ma reconnoissance du beau portrait que vous avez eu la bonté d'y joindre ? Je le porterai sur moi sans cesse, et la nuit je le mettrai au chevet de mon lit à l'endroit où les dévots placent leur crucifix et leur bénitier. Je conserve précieusement le portrait que V. M. voulut bien me donner il y a près de douze ans, et qui la représente à la tête de ses armées; celui que je viens de recevoir, Sire, vous représente dans votre cabinet, comme le philosophe le plus aimable, et de la physionomie la plus auguste et la plus noble; j'admirerai toujours le premier, et j'adorerai toujours le second. Tous mes amis, à qui j'ai dit combien ce nouveau portrait est ressemblant, lui ont déjà rendu le plus tendre hommage, et veulent en faire faire des copies, pour partager mon plaisir et mon bonheur.

Mr de Voltaire vient de m'envoyer une tragédie de Dom Pèdre, où il y a encore des tirades et même des scènes entières dignes de lui. Il a mis à la suite un *Eloge de la raison* qui est, à mon avis une des choses les plus charmante qu'il ait faites. J'imagine qu'il l'aura envoyé à V. M. A 80 ans, quel homme! Mais ce qui l'occupe surtout, c'est l'atroce et ridicule affaire du jeune homme auquel V. M. s'intéresse, et qui m'en paroît bien digne par tout ce que Mr de Voltaire m'écrit de son caractère et de son application. Un très-grand nombre d'honnêtes gens sont actuellement occupés de cette affaire abominable, qui rend nos Welches de juges aussi odieux que méprisables; V. M. doit bien compter sur mon zèle, et sur tout ce qui dépendra de moi pour laver l'affront dont nous sommes couverts par cet infâme jugement.

Notre jeune Roi continue à se faire aimer, à vouloir le bien, enfin à nous donner les plus heureuses espérances. On ne cite de lui que des actions honnêtes, et des mots pleins de sens et de raison. Il a pris pour ministres des hommes très-vertueux, et surtout un contrô-

leur général qui rétablira nos finances, si la cupidité, l'envie, la calomnie veulent bien le laisser faire.

Je suis très-affligé de l'état du pauvre Mr de Catt, dont les services doivent d'autant plus manquer à V. M. que je connois la tendre vénération qu'il a pour elle.

Mr. Tassart est enchanté d'entrer au service de V. M. il voudroit déjà être à Berlin; il y seroit resté sans quelques affaires indispensables qu'il lui faut terminer en France, et il est bien décidé à se rendre aux pieds de V. M. selon la promesse qu'il lui en a faite, à la fin de Juillet au plus tard. Je crois pouvoir assurer à V. M. qu'elle sera très-contente de sa capacité, de son travail, et de son caractère, et qu'elle le trouvera plus sage et plus honnête que la plupart des artistes françois, dont elle a eu lieu d'être si peu contente. Pour rendre son bonheur parfait, il auroit une grâce à demander à V. M. ce seroit de vouloir bien lui accorder, outre l'attelier qu'elle lui a donné, un logement où elle voudra, pour lui et pour sa famille. Je lui ai fait espérer que V. M. ne lui refuseroit pas cette grâce, ne

doutant point qu'elle n'ait dans sa capitale quelque appartement dont elle puisse disposer. Cette faveur mettroit le comble aux bienfaits de V. M. et à la reconnoissance de Mr Tassart. J'y joindrois, Sire, toute la mienne, par l'intérêt que je prends à lui, et par la certitude où je suis que V. M. ne se repentira pas d'avoir rendu la situation de cet artiste douce et heureuse.

Je suis avec la plus tendre reconnoissance, et le plus profond respect, etc.

A Paris, ce 7 Février 1775.

SIRE,

JE n'ai reçu qu'aujourd'hui 12 Avril la lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire en date du 18 Mars, et par laquelle elle veut bien m'annoncer elle-même un buste de porcelaine qu'elle a encore la bonté de m'envoyer, après m'avoir comblé des plus beaux présens de cette porcelaine, et sur-tout après m'avoir envoyé son portrait, qui ne me laisse rien à désirer, et que j'ai fait monter plus superbe-

ment qu'il n'appartient à un philosophe, afin de pouvoir le porter toujours avec moi sans crainte de l'endommager. V. M. me fait l'honneur de me dire que le buste qu'elle veut bien me donner est celui d'un *des hommes les plus célèbres de l'Europe.* Je désirerois bien vivement, Sire, que ce fût encore le buste de V. M. mais elle ne parleroit pas ainsi d'elle-même, toute l'Europe l'en dispense, et la louange seroit d'ailleurs bien modeste pour le plus grand et le plus illustre prince de nos jours, pour celui que le peu d'hommes *célèbres* qui existent aujourd'hui regardent comme leur chef et leur modèle. Si ce buste est celui de Voltaire, comme je l'imagine, j'écrirai au bas : *Portrait d'un grand homme, donné par un plus grand.* Enfin, Sire, j'attends avec la plus vive impatience cette nouvelle preuve des bontés dont V. M. m'honore, et je ne manquerai pas, dès que je l'aurai reçue, de lui en témoigner de nouveau ma vive et respectueuse reconnoissance, dont je n'ai point voulu retarder les expressions. Je supplie V. M. de vouloir bien les recevoir avec cette bonté qu'elle m'a fait éprouver tant de fois,

et surtout de croire ces expressions fort au-dessous des sentimens de mon coeur.

Mr le comte de Czernichef, dont V. M. m'a fait l'honneur de me parler dans sa dernière lettre, et avec qui je me suis souvent entretenu de la gloire, des talens suprêmes, et des vertus de V. M. et surtout de mon admiration et de mon dévouement pour elle, aura sans doute rendu justice à ces sentimens, lorsqu'il a bien voulu parler de moi à V. M. pour laquelle il m'a paru pénétré de la vénération qu'elle inspire à toute l'Europe.

Je ne crois pas que nous voyions Voltaire à Paris; je doute que sa santé le lui permette, et encore plus que la cour soit fort empressée de le voir. Ils nous trouveroit tels qu'il nous a laissés il y a vingt-cinq ans, faisant et disant beaucoup de sottises. Une des plus sérieuses, parce que les suites en ont été exécrables, est l'affaire du malheureux Etallonde, dont beaucoup de gens honnêtes continuent à s'occuper; mais nous avons affaire à une compagnie qui est encore bien absurde et bien barbare. Il faut que la justice et la raison combattent ici contre la superstition, l'atrocité, et l'orgueil réunis, et le combat n'est pas égal.

Le Sr Tassart, que je vois de temps en temps, ne cesse de me témoigner combien il est ravi d'entrer au service d'un grand homme, et de l'appréciateur le plus éclairé des talens. Il est si empressé de se rendre à son devoir, qu'il avancera beaucoup son départ; il compte se mettre en route dans un mois, et arriver dans les premiers jours de Juin, c'est-à-dire, environ six semaines plutôt qu'il ne comptoit pouvoir faire. Je prends la liberté de le recommander à V. M. pour le logement qu'il désire, et qui en mettant le comble à son bonheur, augmenteroit encore, s'il est possible, son ardeur et son zèle pour le service de V. M.

Je ne prends guère d'intérêt, Sire, à tous nos brillans François, qui ne voyagent guère que pour rendre notre nation ridicule. Elle l'est déjà assez sans sortir de chez elle, et sans aller porter ailleurs sa sottise et sa frivolité.

Je suis bien plus touché de l'intérêt que V. M. m'a marqué pour l'état de Mr de Catt. Il me paroît pénétré de reconnoissance de vos bontés; il m'en parle sans cesse dans toutes ses lettres, et j'ose dire qu'il les mérite par sa

fidélité inviolable et son dévouement sans bornes pour V. M. Ce sont, Sire, les sentimens que doivent prendre pour V. M. tous les hommes vertueux qui l'approchent. Ceux qui ne le sont pas peuvent penser autrement; mais leurs plaintes font l'éloge de V. M. J'ose pourtant réclamer ses bontés pour un malheureux qui assure qu'on l'a calomnié auprès de vous; c'est le Sr E***, qui supplie V. M. de vouloir bien écouter les preuves qu'il désire lui donner de son innocence. Je l'ai vu de temps en temps pendant son séjour à Paris; il m'a paru avoir une conduite sage et honnête, et je n'ai rien appris qui puisse me donner de lui des idées peu favorables. Il ne demande à V. M. que la permission de se justifier auprès d'elle. Mille pardons, Sire, de la liberté que je prends de lui présenter la requête de ce malheureux, dont je n'aurois pas osé lui parler, si je le croyois coupable.

Je suis, etc.

A Paris, ce 12 Avril 1775.

SIRE,

JE viens de recevoir le nouveau présent dont V. M. a bien voulu m'honorer, et je ne perds pas un moment pour lui en témoigner ma vive reconnoissance; ce buste de Mr de Voltaire, Sire, m'est encore plus cher par la main auguste et chérie de qui je le tiens, que par l'ancien et illustre ami dont il me retrace si bien l'image. La ressemblance est parfaite, et la finesse de l'exécution ne laisse rien à désirer. L'inscription *Immortalis*, est digne par sa vérité, sa simplicité, et sa noblesse, du grand homme à qui elle est consacrée, et du plus grand homme qui l'a imaginée; il ne manque, Sire, à cette inscription que deux mots que je prendrai la liberté d'y ajouter, avec la permission de V. M. c'est que cet homme *immortel* m'a été donné par un autre homme immortel, *ab immortali datus*. Puisse cet homme immortel joindre à tous ses titres de gloire, si bien mérités, celui de pacificateur du nord et de l'Europe! Puisse-t-il par

son ascendant et par son influence si puissante éloigner la guerre dont on dit que les taureaux menacent nous autres grenouilles! Les pauvres Welches en particulier, Sire, tout Welches qu'ils sont, n'ont pas besoin de nouveaux malheurs. V. M. aura sans doute appris les troubles qu'il y a eu en différens endroits du royaume, au sujet de la cherté du pain; troubles dont cette cherté n'a été que le prétexte, car le pain a été beaucoup plus cher sous le ministère précédent, sans que personne se soit plaint; mais les fripons qui faisoient sous ce ministère le commerce du blé au préjudice du peuple, ne peuvent souffrir un ministre qui ne les laisse pas fripponner, et ils ont prodigué l'or, les manoeuvres perfides, et les infâmies de toute espèce, pour culbuter, s'ils le pouvoient, le plus honnête homme et le plus vertueux qui ait jamais été à la tête des finances. Heureusement notre jeune Roi, qui aime la vertu, et à qui les fripons n'en imposent pas, a connu le principe de tous ces troubles, et il y a mis ordre avec une fermeté, un courage et un calme, dont tous les bons citoyens ne doivent parler

qu'avec reconnoissance et avec attendrissement. Mais ce qui a dû lui paroître étrange, et ce qui ne le paroîtra pas à V. M. plus exercée à la connoissance des hommes et surtout des prêtres, c'est que pas un de ces évêques qu'on voit partout à Versailles, et dont les diocèses ont souffert de ses troubles, n'ait élevé la voix pour les faire cesser. L'archevêque de Paris a donné l'exemple de ce silence édifiant, lui à qui les mandemens ne coûtent rien pour des choses bien moins nécessaires. Enfin V.M. croira-t-elle que le Roi a été obligé de faire lui-même la besogne de ces messieurs, et d'adresser aux curés une *instruction* qui leur apprend ce qu'ils ont à faire, et ce que les évêques auroient dû leur dire? Il est vrai que cette instruction est un chef-d'oeuvre de sagesse et de bonté, et qu'assurément ni l'archevêque de Paris, ni le grand, ni le premier aumônier ni tous les aumôniers de la cour, n'étoient capables de la faire. Tous ces grands zélateurs de la religion, qui déclament tant à la cour contre les philosophes, parce que les philosophes les connoissent et les jugent, s'étoient déjà bien impudemment

et mal-adroitement démasqués dans la maladie du feu Roi, qu'ils vouloient laisser mourir sans sacremens. Cette nouvelle aventure acheve de les faire connoître, et c'est un bien pour la raison et la vertu qu'ils persécutent.

Voilà, Sire, un long verbiage qui n'intéresse peut-être guère V. M. j'aime mieux lui parler du Sr Tassart, qui empressé de se rendre à son devoir, a hâté le moment de son départ de près d'un mois, pour se rendre auprès de V. M. au service de laquelle il me paroît enchanté de consacrer ses travaux et ses jours. Je suis bien sûr que V. M. sera contente des services, de l'honnêteté et de la sagesse de ce bon flamand, plus qu'elle ne l'a été de nos turbulens artistes welches. Le Sr Tassart, Sire, se recommande aux bontés de V. M. pour le logement dont elle a bien voulu lui donner l'espérance dans une des lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire. Ce logement, Sire, mettroit le comble à son bonheur, et à la reconnoissance dont il me paroît pénétré pour les bontés de V. M.

Après avoir parlé si long-temps à V. M. de nos sottises *atroces*, je ne lui parlerai point de nos sottises *ridicules*, de nos mauvais vers, de nos mauvais livres, et de la hauteur de nos coiffes. J'aime mieux lui parler de la hausse de nos fonds publics, qui est incroyable depuis que le nouveau contrôleur général est en place, et que les troubles présens n'ont pas même altérée, parce que toute la nation est pleine de confiance dans la probité du ministre, et dans les vertus du Roi.

Je suis avec tous les sentimens de respect, de reconnoissance et d'admiration qui ne finiront qu'avec ma vie, etc.

A Paris, ce 17 Mai 1775.

SIRE,

ON m'avoit alarmé beaucoup il y a peu de temps sur la santé de V. M. j'avois couru sur le champ chez Mr le baron de Goltz, qui

m'avoit rassuré par les nouvelles toutes récentes qu'il avoit reçues; la dernière lettre que V. M. a eu la bonté de m'écrire a dissipé tout-à-fait mes inquiétudes, et m'a prouvé que non seulement V. M. jouissoit d'une santé parfaite, mais de cette gaieté qui pour l'ordinaire en est la suite et la preuve. Jouissez-en long-temps, Sire, et pour votre gloire, et pour le bien de la philosophie, à laquelle vous êtes si nécessaire.

Vous avez bien raison, Sire, dans les éloges que vous donnez à la conduite de notre jeune monarque; il ne veut que le bien, et ne néglige rien pour y parvenir; il fait les meilleurs choix, et il vient encore de nommer pour successeur au duc de la Vrillière (qui part enfin à la satisfaction générale) l'homme le plus respecté peut-être de notre nation, et avec le plus de justice, Mr de Malesherbes, qui concourra avec Mr Turgot à mettre partout la règle, l'ordre et l'économie, bannis depuis si longtemps. Grande est l'alarme au camp des fripons; ils n'auront pas beau jeu avec ces deux hommes; mais toute la nation est enchan-

tée,

tée, et fait des voeux pour la conservation et la prospérité du Roi. Je parle de ces deux vertueux ministres avec d'autant moins d'intérêt, qu'assurément je ne veux et n'attends rien d'eux. Le contrôleur général, à qui j'ai offert mes services, à condition qu'ils seroient gratuits, me disoit il y a quelques jours qu'il voudroit bien faire quelque chose pour moi. *Gardez-vous en bien*, lui répondis-je, *outre que je n'ai besoin de rien, je veux que mon attachement pour vous soit à l'abri de tout soupçon.* Enfin, Sire, toute la nation dit en chorus : *Un jour plus pur nous luit* ; et elle espère que ses voeux seront exaucés. Les prêtres seuls font toujours bande à part, et murmurent tout bas, sans oser trop s'en vanter; mais le Roi connoît les prêtres pour ce qu'ils sont, ne fût-ce que par l'éducation qu'ils lui ont donnée. Il vient de récompenser du cordon bleu le seul honnête homme qui ait été parmi ses instituteurs; il fera sans doute justice des autres, en n'écoutant point leurs conseils, s'ils s'avisoient de lui en donner.

On dit qu'on a envoyé à V. M. le détail

des cérémonies du sacre; elle aura été indignée sans doute de l'affectation, et je pourrois dire de l'impudence avec laquelle les prêtres ne font faire au Roi de sermens que pour eux. On assure qu'ils ont mieux fait encore dans cette occasion, et qu'ils ont supprimé l'endroit de la cérémonie où deux des évêques assistans demandent au peuple *s'il reconnoît Louis XVI pour roi.* Ces bons citoyens briseroient, s'il leur étoit possible, les liens les plus chers qui unissent le monarque aux sujets, l'obéissance commandée par l'amour. Je sais bien mauvais gré à l'auteur du *Système de la nature* du prétendu pacte qu'il imagine que les rois ont fait avec les prêtres pour opprimer les peuples; si cet écrivain dangereux eût seulement ouvert l'histoire ecclésiastique, il y auroit vu que de tout temps et en toute occasion les prêtres ont été les plus grands ennemis des rois. Puissent tous les souverains, Sire, penser comme vous sur cette engeance, qui ne connoît, comme vous le dites si bien, que deux dieux, l'intérêt et l'orgueil!

Je suis bien sûr que la Pomérellie se sentira du gouvernement de V. M. que les lumières, et la justice y règneront, et que vous rendrez ces esquimaux plus heureux et plus éclairés.

Je prends toujours la liberté de recommander le Sr Tassart aux bontés de V. M. et j'espère qu'il en sera digne par son travail et par sa conduite.

C'est un spectacle bien doux pour moi que de voir V. M. au milieu de tant d'occupations, trouver encore du temps à donner aux lettres; elles en recueilleront le fruit et par vos ouvrages et par votre protection; et on pourroit frapper une médaille où Frédéric seroit d'un côté, et Minerve de l'autre, avec ces mots *Ditat et defendit*; *Il l'enrichit et la défend.* Pour moi, Sire, je ne puis plus guère être autre chose que le témoin des succès de la philosophie; ma santé me permet à peine un léger travail; elle commence cependant à prendre un peu plus de consistance, et je voudrois bien qu'elle en pût prendre assez pour me permettre d'aller encore présenter

à V. M. le juste hommage de mon profond respect, de mon admiration, et de la vive reconnoissance que je dois à ses bontés. C'est avec ces sentimens que je serai toute ma vie, &c.

A Paris, ce 10 Juillet 1775.

SIRE,

MR de Voltaire vient de m'écrire, pénétré de reconnoissance des bontés de V. M. pour Mr d'Etallonde Morival, et de la grâce que vous venez d'accorder à ce jeune homme, si cruellement et si bêtement persécuté par les fanatiques du pays des Welches. La protection, Sire, que vous accordez à Mr d'Etallonde, est digne du génie et de l'ame de V. M. et sera la honte éternelle des barbares absurdes qui n'ont pas rougi de le condamner à perdre la tête, pour n'avoir pas salué une procession de capucins. Mr de Voltaire, et tous ceux qui ont vu ce jeune homme à Ferney, assurent qu'il est bien digne des bontés de V. M. par la noblesse de ses sentimens,

par la douceur de son caractère et de ses moeurs, et par son application à s'instruire. J'espère que Mr d'Etallonde, par l'usage qu'il fera de ses connoissances et de ses talens au service de V. M. répondra aux bontés et à la protection dont elle l'honore. Je prends la liberté de lui en demander la continuation pour ce jeune homme, innocente victime de la plus atroce et de la plus absurde superstition. C'est à César à réparer les sottises des Druides et de leurs agens, et c'est à lui à donner tout à la fois à son siècle des leçons de guerre, de paix, de philosophie, d'humanité et de justice. Recevez donc, Sire, par ma foible voix, les très-humbles remercîmens de tous les hommes honnêtes et éclairés pour ce que vous voulez bien faire en faveur de ce jeune homme, et pour l'opprobre dont vous couvrez en ce moment la superstition et le fanatisme.

Je suis avec le plus profond respect, la plus vive admiration, et la plus sincère reconnoissance &c.

A Paris, ce 13 Août 1775.

SIRE,

J'AI eu l'honneur d'écrire il y a quelque temps à V. M. une lettre particulière en faveur de Mr d'Etallonde Morival, pour remercier V. M. au nom de l'humanité et de la justice, de ce qu'elle veut bien faire pour ce jeune homme, qui en est vraiment digne par son honnêteté, sa douceur, son application et son zèle pour votre service. Tous ceux qui ont vu cet officier n'ont qu'une voix sur son éloge, et regardent comme une des plus belles actions de V. M. la protection qu'elle veut bien accorder en cette occasion à l'innocence et à la raison, persécutée par l'absurde et atroce fanatisme. Ce sera un nouveau trait à ajouter à votre histoire, qui en a déjà de si glorieux et de si grands.

Je suis pénétré de reconnoissance de la bonté avec laquelle vous avez bien voulu, Sire, accueillir milord Dalrymple, dont le nom est presque aussi difficile à écrire qu'à prononcer, mais qui ne m'a point trompé

dans l'idée qu'il vous a laissée de lui. Il joint à l'amabilité à laquelle nos François prétendent à tort ou à droit, une maturité de raison à laquelle malheureusement ils ne prétendent pas. Je lui envie bien sincèrement le bonheur qu'il a eu d'approcher de V. M. et je désirerois bien de jouir de ce bonheur au moins encore une fois, avant de rendre mon corps aux élémens qui ne tarderont pas à me le redemander. Mais je suis si peu sûr de ma santé, et une maladie en voyage me rendroit si malheureux, que je n'ose pas même m'exposer à des courses beaucoup moindres que celle de Paris à Berlin, par exemple à celle de Hollande, que j'aurois pourtant grande envie de faire, et que je n'ose entreprendre. Cependant je suis en général un peu moins mécontent de mon individu, et dès que je croirai pouvoir m'y fier, je me traînerai encore, s'il m'est possible, aux pieds de V. M. pour y mettre les dernières et les plus vives expressions des sentimens que je lui ai voués à si juste titre.

Notre jeune Roi continue à aimer les hon-

nêtes gens, à leur donner sa confiance, et à faire le bien tant par lui-même que par ses ministres. Il n'y a point de jour où l'on ne fasse cesser quelque vexation ou quelque abus; mais la pelote étoit si énorme, qu'à peine paroît-elle encore dégrossie. Ce sera l'ouvrage du temps; aussi faisons-nous tous des voeux pour la conservation de ce jeune prince. On dit pourtant que les prêtres ont juré d'empêcher tout le bien qu'ils pourront, et qu'ils proposent aux parlemens de se joindre à eux pour cette belle oeuvre. Grâce aux magistrats vertueux qui sont dans le conseil, ce projet d'iniquité ne s'accomplira pas.

V. M. a très-bien jugé le Kain, au moins si j'en crois mon petit sens et ma sévérité géométrique. Cet acteur a des momens de vérité, mais dans tout le reste il est d'une lenteur qui rend son jeu fatigant et monotone. Je voudrois que V. M. eût vu jouer Mlle Clairon. Elle n'avoit pas ce défaut, et je suis presque assuré, Sire, qu'elle vous auroit plu bien davantage.

J'ai fait mettre il y a quelques jours au

carrosse de Strasbourg un exemplaire destiné à V: M. du catalogue de feu Mr Mariette, amateur très-curieux et très-éclairé, qui avoit la plus superbe collection de dessins et d'estampes. La vente commencera dans deux mois; et peut-être V. M. voudra-t-elle y faire quelques acquisitions. C'est ce qui a engagé les héritiers à me prier de vous faire parvenir cet ample et curieux catalogue.

Mr Tassart doit être à présent en pleine fonction au service de V. M. et je me flatte qu'elle sera contente de son travail et de sa conduite.

Il ne me reste, Sire, en finissant cette lettre, qu'à renouveler mes voeux pour la conservation de V. M. pour son bonheur et pour sa gloire; qu'à souhaiter qu'elle puisse faire goûter à ses peuples, et par contrecoup à l'Europe, les fruits d'une paix douce et durable; qu'elle continue long-temps à protéger les sciences, les arts, les lettres et la philosophie, et qu'elle contribue toujours elle-même à leurs progrès par des écrits pleins de lumière, de grâce et de force. Ne pou-

vant plus, Sire, vous suivre même de loin dans cette carrière, je vous suivrai du moins des yeux, et j'applaudirai à vos brillans succès.

Je suis avec le plus profond respect et la plus vive reconnoissance &c.

A Paris, ce 15 Septembre 1775.

SIRE,

IL n'y a que très-peu de temps que j'ai eu l'honneur d'écrire à V. M. et ce que je crains le plus, c'est de l'importuner par des lettres trop fréquentes qui lui déroberoient un temps si précieux pour elle. Mais la lettre pleine de bonté que je viens d'en recevoir, exige de ma part, Sire, de nouvelles expressions de toute la reconnoissance et de toute la vénération que je vous dois à tant de titres. V. M. en honorant de ses bienfaits le malheureux et intéressant d'Etallonde, va

donc venger d'une manière éclatante et digne d'elle, l'innocence opprimée par la censure des prêtres et les arrêts des parlemens; car les philosophes n'ont pas plus à espérer des uns que des autres. En effet, ces deux corps qui sous le règne du feu Roi se heurtoient sans cesse pour des billets de confession, pour je ne sais quelle bulle de la fin du règne de Louis XIV, paroissent avoir fait contre la philosophie une ligue offensive et défensive, et contre le progrès des lumières. Ces parlemens qui brûlent, sans miséricorde, les œuvres des philosophes, pourroient bien, si on les laissoit faire, échauder les philosophes eux-mêmes. En effet, quoique l'inquisition n'ait pas pu s'établir en France, Messieurs les philosophes n'y sont guères plus à leur aise qu'ailleurs.

Quant aux prêtres, qui sont actuellement assemblés, comme ils le sont par malheur tous les cinq ans, et qui dans cette assemblée se dévorent et se déchirent entre eux, ils partent de là pour aller à Versailles con-

jurer le Roi de renouveler les édits atroces et absurdes qui ordonnent la persécution des protestans. Voilà ce qu'ils ont fait jurer à ce prince dans la cérémonie de son sacre. Je ne sais si Votre Majesté a reçu l'ouvrage imprimé qui a pour titre: *Formules et Cérémonies pour le sacre de S. M. Louis XVI.* Je voudrois, Sire, que vos occupations, à la vérité trop importantes pour que des sottises les interrompent, vous permissent de jeter les yeux sur ce livre, qui a indigné tous les bons et fidelles sujets de notre jeune et vertueux monarque; vous y verriez à la page 60 que les prêtres recommandent à Dieu le nouveau Roi, que nous *élisons*, disent-ils, pour souverain de ce royaume. Comment souffre-t-on cette insulte impudente au monarque et à la nation? Comment souffre-t-on que dans cette ridicule et révoltante cérémonie, il ne soit jamais question que des prêtres, de leurs privilèges, de leurs biens, de leurs prétentions, et point du tout des droits du Roi et du peuple? Il ne reste plus aux patriotes éclairés et fidelles qu'une consolation, c'est d'espérer que pendant le règne de Louis XVI

dont nous souhaitons tous le bonheur et la durée, les lumières feront assez de progrès pour que cette cérémonie bizarre et absurde, dont la religion n'est que le prétexte et nullement l'objet, soit enfin abolie sans retour. Le premier ministre du roi de Naples, Mr le marquis Tanucci, homme très-éclairé, qui connoissoit apparemment en détail tout ce qu'il y a d'odieux et d'insolent dans les formules sacerdotales pour le sacre des rois, a empêché que le roi de Naples d'aujourd'hui ne se soumît à cette espèce d'humiliation; puissions nous en faire de même à l'avenir!

L'indignation contre les prêtres m'a emporté si loin, Sire, qu'à peine me laisse-t- elle de la place pour des objets plus intéressans. Mr Marggraff, très - habile chimiste de votre académie, Sire, est, dit-on, près de sa fin, et auroit besoin d'un successeur. Si V. M. n'avoit personne en vue pour le remplacer, et qu'elle voulût bien me témoigner sur ce sujet la même confiance qu'elle a bien voulu déjà me marquer en d'autres occasions, je trouverois peut-être quelqu'un qui pourroit

lui convenir, et j'aurois peut-être le bonheur de réussir dans ce choix, comme dans quelques autres qui ont eu l'agrément de V. M. J'ai appris aussi la mort de Mr Heinius, directeur de la classe de philosophie. Je crois que Mr Béguelin seroit très-digne de cette place, par son honnêteté, ses travaux et ses lumières; et je prends la liberté de le recommander aux bontés de V. M. Que ne puis-je, Sire, aller vous dire moi-même tout ce que je suis forcé de ne vous dire que par lettres? V. M. a la bonté de me faire à ce sujet des invitations nouvelles, et qui me pénètrent de tendresse et de reconnoissance. Que ne suis-je en état d'y répondre! Ma place de secrétaire ne m'empêcheroit pas d'aller passer encore quelque temps auprès de V. M. et de mettre à ses pieds, avant que de mourir, tous les sentimens qui sont depuis si longtemps dans mon coeur. Mais, Sire, une santé très-foible, et qui craint de ne pouvoir résister à la fatigue, des amis malades à qui je suis cher, et qui ont besoin de moi, ne me permettent pas de former sur ce sujet des pro-

jets arrêtés. Je ne désespère pourtant pas tout-à-fait de remplir mes voeux à ce sujet, et de pouvoir renouveler à V. M. les témoignages de la tendre vénération avec laquelle je serai toute ma vie, &c.

A Paris, le 3 Octobre 1775.